

TERRITOIRES CONTEMPORAINS
CAHIERS DE L'IHC
NUMÉRO 5, 2000

Le verbe et l'exemple

*Colporteurs et propagandistes en Europe
de la Révolution française à nos jours*

Direction
Maurice Carrez et Thomas Bouchet

EUD

Éditions universitaires de Dijon

Cet ouvrage a bénéficié du soutien financier du
Conseil régional de Bourgogne

Illustration de couverture : Tableau d'Eugène Buland, *Propagande*, 1889,
Musée d'Orsay.

Maquette et mise en page : Rosine Fry et Lilian Vincendeau

ISSN : 1274-1744 – ISBN : 2-905965-42-8

© : 2000 - EUD - Institut d'histoire contemporaine - UMR 5605 -

Université de Bourgogne - bureau R56 - 2 bd Gabriel - 21000 Dijon

SOMMAIRE

<i>Introduction</i>	
Maurice Carrez.....	9
<i>La propagande par la parole et l'imprimé dans les départements du Doubs et du Jura et son évolution de 1793 à 1851</i>	
Michel Vernus	25
<i>Tournées de fouriéristes en province au début de la monarchie de Juillet</i>	
Thomas Bouchet.....	41
<i>Bouche à oreille et porte-à-porte. La propagande orale en Côte-d'Or au milieu du XIX^e siècle</i>	
Fabien Gaveau	55
<i>Les aveugles colporteurs en Espagne : un vecteur original de propagande</i>	
Jean-François Botrel	83

<i>La manne et le fouet : la propagande par le verbe en Finlande (1800-1917)</i>	
Maurice Carrez.....	101
<i>Lucien Roland ou la lassitude du propagandiste</i>	
Gilles Candar.....	125
<i>Colporteurs et propagandistes en Europe de la Révolution française aux années 1930 : une bibliographie indicative</i>	
Thomas Bouchet, Maurice Carrez.....	137

REMERCIEMENTS

Nous voudrions d'abord exprimer notre gratitude aux collègues qui ont animé de leur présence les journées d'études du séminaire « Convaincre et former : propagande et formation en milieux populaires aux XIX^e et XX^e siècles ». Nous avons une dette particulière envers ceux qui nous ont laissé ici leur contribution et nous ont aidés à trouver les documents pour les illustrer.

Sans l'aide logistique de l'UMR 5605 Georges Chevrier et de l'Institut d'Histoire Contemporaine de Dijon, qui en est partie prenante, cette initiative n'aurait pas vu le jour. Que les professeurs Jean-Jacques Clère et Serge Wolikow soient remerciés de la bienveillance avec laquelle ils ont suivi nos travaux.

Madame Rosine Fry, ingénieur d'études, et monsieur Lilian Vincendeau, technicien de notre UMR, ont joué un grand rôle dans la mise au point de la maquette. Nous leur savons gré de ce travail souvent ingrat.

Merci enfin à ceux qui nous feront l'honneur de lire cet ouvrage. Qu'ils n'hésitent pas à nous faire part de leurs remarques éventuelles.

**Thomas BOUCHET
et Maurice CARREZ**

« Le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient, et non parce qu'elles sont en effet »

Bossuet

« Pour ceux qui savent lire : école d'adultes, journaux, bulletins très courts, affichés, vendus à deux liards, bibliothèques circulatoires, unes et diverses selon les provinces. Pour ceux qui ne savent pas lire : presse pittoresque affichée, chansons chantées et affichées en dialectes différents, clubs pour lectures publiques ; de plus, pour les villes, concerts monstres. »

Michelet

Ces notes de Jules Michelet dans son journal de 1848 montrent que les historiens, très tôt, ont saisi l'importance des colporteurs et des propagandistes qui, par le verbe et par l'exemple, ont contribué à diffuser, dans les villes et les campagnes, idées et pratiques politiques. Pourtant, il est encore difficile d'aborder aujourd'hui un tel sujet.

Les termes, tout d'abord, ne sont pas aisés à définir. Celui de colporteur, dont l'usage est attesté dès 1533, semble pourtant clair ; c'est un « marchand ambulant qui vend ses marchandises de porte en porte ¹ » ;

1. Citation extraite de *Le Robert, dictionnaire alphabétique et illustré de la langue française*, 2^e édition, 1989, tome 2.

mais cette délimitation devient floue lorsqu'on l'applique à la propagande politique ¹. Comment séparer le licite (la vente d'objets de consommation courante ou de brochures autorisées) de l'illicite (la diffusion de livres, chansons et libelles interdits) ? Comment distinguer l'acte commercial de l'acte de conviction ? Ni les sources directes, ni l'historiographie spécialisée ne permettent en général de dépasser le stade des hypothèses, celle-là se contentant le plus souvent de notations rapides sur des cas particuliers ². Le mot « propagandiste », qui n'est attesté qu'à partir de 1792, désigne plus largement toute « personne faisant de la propagande ³ ». Cette définition est si extensive que nous avons préféré ne consacrer notre attention qu'aux orateurs improvisés ou professionnels qui tentent de gagner à leur cause un public donné. Mais si le mot est d'usage incommode, c'est surtout en raison de sa parenté directe avec la notion très controversée de propagande. Venu du latin *propagare* – répandre –, il a été utilisé pour la première fois en 1689 pour caractériser la congrégation dite de la Propagande (*Congregatio de propaganda fide*), c'est-à-dire chargée de diffuser la foi. Sous la Révolution française, par assimilation, il est devenu une « action exercée sur l'opinion pour l'amener à avoir certaines idées politiques et sociales », sens qu'il a gardé aujourd'hui. Pris au pied de la lettre, le terme n'a donc pas de connotation particulière. Pourtant, au XX^e siècle, il est devenu synonyme de « manipulation », « agit-prop » ou « bourrage de crâne », dont les nuances péjoratives n'échappent à personne. Au mieux, la propagande est assimilée à la « persuasion », voire à la « séduction », dont la signification est plus ambiguë. De fait, l'expérience douloureuse des guerres mondiales, des régimes totalitaires ⁴ et de la Guerre froide a déconsidéré toute tentative de convaincre des individus par des moyens organisés.

1. L'article de J.-F. BOTREL en donne un bon exemple. Voir en particulier les pages 83-99.

2. L. FONTAINE dans son *Histoire du colportage en Europe XV-XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, n'aborde le sujet du colportage politique qu'aux pages 182-184 pour l'associer, de surcroît, à un déclin du métier à la fin du XIX^e siècle. L'ouvrage dirigé par R. CHARTIER et H.-J. LÜSEBRINK, *Colportage et lecture populaire. Imprimés de large circulation en Europe XVI-XIX^e siècles*, Paris, IMEC éditions, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1996, ne contient qu'une contribution sur dix-neuf, celle de G. GERSMANN, à propos du « monde des colporteurs parisiens de livres prohibés ». J.-J. DARMON, pour sa part, dans *Le colportage de librairie en France sous le Second Empire. Grands colporteurs et culture populaire*, Paris, Plon, 1972, n'évoque qu'à de très rares reprises la littérature politique.

3. Citation extraite de *Le Robert, dictionnaire alphabétique et illustré de la langue française*, 2^e édition, 1989, tome 7.

4. Nous empruntons ce concept à l'œuvre d'Hannah Arendt, tout en sachant que l'usage courant qui en est fait manque parfois de rigueur. Il a surtout l'avantage d'aller plus loin que la simple référence à des dictatures.

Dès les années 30, mais surtout dans les années 50-60, une floraison d'ouvrages a dénoncé les techniques de la propagande moderne. Certains comme ceux de Wilhelm Reich, de Vance Packard ou de Sergueï Tchakhotine ont atteint une notoriété mondiale¹. Plus rares sont les auteurs qui, à l'instar de Jacques Ellul², ont essayé d'aborder la propagande sous un angle moins manichéen. Pour cet auteur, la propagande n'est pas seulement à envisager sous l'angle moral de la défense des individus. Elle est consubstantielle aux sociétés techniciennes. Elle n'est pas l'apanage des dictatures, mais une nécessité pour tous les régimes politiques modernes. « Pour prendre l'exacte dimension de la propagande, il faut sans cesse la replacer dans son contexte de civilisation³. » « Ainsi, [ajoute-t-il], l'homme de la société contemporaine a un besoin extrême de la propagande, il l'appelle, il la suscite presque. Il n'y a pas de perversité chez l'homme politique qui s'en sert : il répond ainsi à une sorte de commande sociale⁴. » Sans nier les risques de manipulation et les contradictions inhérentes à la propagande, il les envisage donc dans un cadre plus général. Nous avons essayé d'élargir cette démarche en l'appliquant au XIX^e siècle et à la fin de l'époque moderne, ce qui conditionne notre propre vision du sujet. En outre, nous avons donné une place importante au prosélytisme religieux qui selon nous n'est pas séparé *a priori* des autres formes de propagande. Notre perspective d'analyse procède ainsi d'un double parti-pris.

Les difficultés de définition proviennent aussi du fait que le champ d'analyse proposé n'est pas familier à la majorité des historiens. Le plus souvent, il est abordé de manière éclatée. Les spécialistes d'analyse du discours s'intéressent prioritairement à la structure du message⁵. Ils ne se soucient guère des réseaux de diffusion ou des hommes chargés de la mise en œuvre de la propagande. Les spécialistes d'histoire des organisations, à l'inverse, n'étudient que le contenu idéologique des discours. Ils

1. W. REICH, *Massenpsychologie des Faschismus*, Copenhague, Verlag für Sexualpolitik (Sexpol), 1933 (traduction française, Paris, Payot, 1972, 344 p.). V. PACKARD, *La persuasion clandestine*, Paris, Calmann-Lévy, 1958. S. TCHAKHOTINE, *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, 2^e édition 1952, 607 p.

2. J. ELLUL, *Propagandes*, Paris, Économica, 1990, 361 p. (1^{re} édition, Colin, 1962).

3. *Ibidem*, p. 13.

4. *Ibidem*, [chap. III], p. 180.

5 Parmi les plus remarquables et les plus utiles pour notre sujet, M. ANGENOT, *La propagande socialiste, cinq essais d'analyse du discours*, Montréal, 1991 ; J. EHRNROTH, *Sanan vallassa, vihan voimalla. Sosialistiset vallankumousopit ja niiden vaikutus Suomen työväenliikkeessä 1905-1914*, Helsinki, SHS, 1992 ; S. WAHNICH, *L'impossible citoyen. L'étranger dans le discours de la Révolution française*, Paris, Albin Michel, 1997. Voir la bibliographie générale pour des précisions supplémentaires.

mettent aussi l'accent sur les moyens et les effets quantitatifs de la propagande ¹. Quant à la plupart des biographes, ils ne font qu'évoquer les talents d'orateur de leur personnage ou que mentionner, sans autres précisions, leurs principaux discours. À telle enseigne que nous avons eu des difficultés à sélectionner pour notre propre bibliographie une vingtaine de titres parmi des milliers d'ouvrages consacrés à des militants et des prosélytes de quelque importance ! En somme, rares sont les travaux historiques mêlant plusieurs types d'approche et analysant dans sa globalité l'acte de propagande. Des études comme celles de Gaston Bordet sur la grande mission de Besançon en 1825 ou de Jean Sagnes sur les meetings de Jaurès dans le Languedoc sont à ce titre des exceptions ².

Il faut avouer cependant que les sources disponibles ne favorisent pas toujours une recherche plus approfondie ³. « La parole s'envole, l'écrit demeure » observe le dicton populaire. De fait, l'immense majorité des discussions menées par des prosélytes, des militants ou des colporteurs, la plupart des discours ou des conférences prononcés par des orateurs, n'ont jamais fait l'objet de transcriptions écrites. Les réactions parues dans la presse ont leur utilité car elles permettent de retracer une atmosphère, éventuellement de connaître la teneur d'une prestation. Mais elles sont subjectives et partielles. Les procédés rhétoriques et le charisme des orateurs nous échappent pour l'essentiel. Le plus souvent, les éditions de discours sont retravaillées après coup dans l'optique d'une publication qui gomme les aspérités ou atténue l'effet de certains propos. Il est difficile également de se faire une idée précise de l'assistance aux réunions publiques. Les rapports sont souvent inexistantes ou contradictoires. Quant aux effets sur le public de telle ou telle propagande, il ne sont mesurables qu'au travers de quelques témoignages, forcément partiels, ou de quelques chiffres concernant la croissance des organisations ou les résultats électoraux. La relation entre l'acte et ses conséquences n'est de toute façon ici qu'une reconstruction abstraite, *a posteriori*, sans garantie autre que l'observation d'un lien plus ou moins logique de causalité.

1. Y compris lorsqu'ils donnent des précisions sur les documents et sur les organisations de base chargées de leur diffusion, comme H. SOIKKANEN dans sa thèse sur la pénétration des idées socialistes en Finlande (*Sosialismin tulo Suomeen ensimmäisiin yksikamarisen eduskunnan vaaleihin asti*, Porvoo, WSOY, 1961) ou les auteurs français évoquant la pénétration des idées religieuses et politiques dans telle ou telle région.

2. G. BORDET, *La grande mission de Besançon janvier-février 1825. Une fête contre-révolutionnaire, néo-baroque ou ordinaire ?*, Paris, Cerf, 1998 ; J. SAGNES, *Jean Jaurès et le Languedoc viticole*, Presses du Languedoc / Max Chaleil, 1988.

3. T. BOUCHET aborde ce problème dans l'introduction de son article (p. 41).

Souvent, en outre, l'existence d'une activité de propagande nous est connue par les rapports des autorités chargées de la surveillance, de la censure et de la répression. Comme le suggère Jean-François Botrel ¹, ce type d'informations pose parfois plus de problèmes qu'il n'en résout. La police a ses propres logiques d'intervention et d'analyse. De plus, ses agents n'ont pas toujours l'envie, la possibilité ou les qualités nécessaires pour faire des rapports crédibles. Les indicateurs ne repèrent pas forcément les enjeux d'une discussion. Leurs informations peuvent être de seconde main. Ils sont surtout enclins à éviter les ennuis avec leur hiérarchie, ce qui oriente leur manière de rendre compte des événements. Il leur suffit d'avoir l'air au courant... En somme, nos éléments de connaissance sont indirects, épars ou incomplets. Il est possible par le biais des brochures, des images, de la presse et des recueils de discours de cerner l'idéologie d'un message et, dans certains cas, sa structure ; mais il est très difficile de connaître avec précision les postures et les techniques des propagandistes, tout comme leurs effets sur le public. De même, si les militants et les prosélytes ne restent pas tous anonymes, si les contours de leurs réseaux peuvent être devinés, leur activité concrète, sauf exception, demeure dans l'ombre. Les historiens en sont donc souvent réduits à des conjectures.

Les idées reçues, de surcroît, peuvent constituer un obstacle à une bonne compréhension des problèmes. Trop fréquemment, le XX^e siècle est décrété siècle de la propagande de masse. Obnubilés par les nouvelles techniques que constituent le cinéma, la radio et la télévision, obsédés par l'emploi massif qu'en ont fait les régimes totalitaires, les dictatures ou les gouvernements confrontés à la guerre idéologique, de nombreux auteurs laissent entendre que le changement d'échelle de la propagande justifierait la place éminente du temps présent dans les recherches. D'ailleurs ce domaine intéresse en priorité des sociologues ou des anthropologues, plus familiers des sociétés du XX^e siècle que des époques antérieures. En réalité, il faut se méfier de l'effet de proximité dans l'analyse des phénomènes car il tend à occulter les continuités et à surévaluer les causes immédiates. À des époques plus reculées, les efforts déployés pour convaincre étaient sans doute moins spectaculaires. Il n'est pas sûr en revanche qu'ils aient été moins efficaces. La parole utilisait d'autres canaux, comme les prêches, la proclamation des nouvelles, les assemblées publiques ou les visites à domicile. Ces méthodes n'ont

1. Voir p. 84.

d'ailleurs pas totalement disparu de nos jours, preuve supplémentaire de leur efficience. Au moment de la Contre-Réforme, l'Église catholique mit au point des techniques de reconquête particulièrement sophistiquées qui inspirèrent en partie les révolutionnaires, comme le montre Michel Vernus. Le Réveil protestant innova lui aussi. Certaines de ses pratiques furent reprises dans tout le Nord de l'Europe par divers mouvements politiques, nationalistes ou socialistes ¹. L'élargissement progressif du droit de suffrage au XIX^e siècle ainsi que les progrès du mouvement associatif entraînèrent une systématisation de la propagande qui peut nous étonner, non seulement par son ampleur, mais par la diversité de ses initiatives. Avec les progrès de l'alphabétisation, la brochure et le tract devinrent familiers à la plupart des populations européennes. Les meetings et les tournées d'agitateurs accompagnèrent la mise en place de la démocratie. Quant aux rassemblements géants avec mise en condition des foules, ils ne sont pas l'invention des hitlériens ou des fascistes. Les chartistes avaient bien avant eux utilisé les retraites au flambeau et les services d'ordre en costume.

Le rôle primordial de la presse dans l'émergence de la propagande de masse au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle constitue une autre forme d'évidence. Or, ce constat, même s'il n'est pas faux, peut se révéler trompeur car il faut tenir compte des effets de source. Vu que les historiens recourent aux journaux pour analyser l'implantation de tel ou tel mouvement, et que les tirages moyens ont tendance à augmenter, la tentation est grande d'attribuer aux seules vertus de la presse l'adhésion à certaines idées. C'est négliger le rôle de ceux qui la diffusent ou la lisent en public ². De fait, la propagande écrite a longtemps reposé, et repose encore de nos jours, sur la capacité des prosélytes ou des militants à entrer en contact avec les gens, à les persuader de s'intéresser à l'information qu'ils proposent. En somme, la propagande écrite et la persuasion orale s'appuient l'une sur l'autre, et pas seulement lorsque l'analphabétisme demeure important. La propagande doit donc être envisagée, quelle que soit la période, dans sa globalité. Dans le cas contraire, on réduit son sens et sa portée à quelques traits saillants qui opposent artificiellement les époques en gommant les éléments durables.

Il existe aussi une tendance implicite à surestimer les effets de la propagande, surtout lorsqu'elle se fait obsédante. Or, comme le constate

1. Voir dans ce volume mon article sur le cas finlandais (p. 101-123).

2. Voir la deuxième partie de l'article de Michel Vernus (p. 30-39).

Edward Thompson, les « récepteurs » ne constituent pas toujours une masse inerte et docile¹. Les thèses de Gustave Le Bon sur le caractère moutonnier et irrationnel des foules sont à relativiser². Si La Fontaine a raison lorsqu'il écrit dans *Le Loup et le Renard* : « Et chacun croit fort aisément ce qu'il craint et ce qu'il désire », il est dangereux d'y voir la preuve d'une manipulation permanente. En vérité, la capacité de résistance des gens, ou même leur force d'inertie, restent considérables. Le propagandiste ne peut pas adopter en toute occasion la devise de César : « *veni, vidi, vici* ». Il lui faut ruser avec son public, comprendre ce qu'il attend, admettre dans certaines occasions de mettre de l'eau dans son vin, sous peine de se heurter à des auditoires indifférents ou hostiles. Envisager une supériorité de principe du propagandiste, assimilé au chef maléfique, sur les auditeurs, vus comme des êtres dépourvus d'autonomie et victimes de leurs illusions, est non seulement caricatural, mais contraire à l'observation des faits. Il y a des milieux rétifs à certaines idées, des orateurs sans charisme, des attentes en décalage avec les propositions. Même Jaurès, au faite de sa notoriété, est chassé à coups de bâton des villages blancs de sa circonscription. Nombre de propagandistes nous ont laissé par ailleurs des réflexions désabusées sur leur public, à l'instar d'un Lucien Roland, rapidement aigri contre ses auditeurs³, ou d'un Considerant, encore jeune, qui semble craindre la présence de cuisinières à « la coiffe graisseuse » à ses conférences⁴. La profusion des études sur la psychologie des masses au XX^e siècle s'explique justement par la volonté d'éviter les échecs, toujours possibles. Il s'agit de trouver le bon angle d'attaque pour convaincre. La manipulation est donc conditionnée, mais pas automatique. Ajoutons que les publics concernés nous sont le plus souvent très mal connus par les sources. Les fameuses « foules » de Le Bon sont si peu déterminées qu'elles en deviennent des abstractions inopérantes en histoire, comme l'a bien bien montré Georges Rudé dans son « anatomie des foules révolutionnaires⁵ ». Or,

1. E. P. THOMPSON, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Gallimard / Seuil, traduction française, 1988, en particulier la première partie « L'arbre de la Liberté ».

2. Ceci est souvent dit, mais pas toujours fait. Beaucoup d'auteurs restent comme fascinés par les discours de Le Bon ou de Freud à propos de la « horde sauvage ». Cela peut aller jusqu'à la caricature, comme chez B. EDELMAN, *L'homme des foules*, Paris, Payot, 1981. Même un ouvrage plus nuancé comme celui de S. MOSCOVICI, *L'âge des foules. Un traité historique de psychologie des masses*, Paris, Fayard, 1981, n'échappe pas toujours à ce travers.

3. Voir la contribution de Gilles Candar (p. 125-136).

4. Thomas Bouchet, p. 45.

5. Voir G. RUDÉ, *La foule dans la Révolution française*, Paris, Maspéro, 1982.

c'est là que gît le principal problème d'interprétation. Une bonne approche de la composition des publics est nécessaire à la compréhension du discours, car la rhétorique et les stratagèmes de persuasion dépendent du rapport entre l'auditoire et l'orateur¹. L'échec ou la réussite ne sont donc pas le résultat d'une relation simpliste de dominant à dominé, mais le fruit d'une rencontre entre une attente et une offre, socialement, culturellement et idéologiquement identifiables.

Malgré tous ces obstacles, une étude plus systématique des colporteurs et des propagandistes s'impose.

La propagande par le verbe et l'imprimé a joué en effet un rôle de premier plan dans la mise en cause des autorités traditionnelles et l'émergence de consciences nationales européennes à partir de l'époque moderne². Certes, la Contre-Réforme était un moyen de sauvegarder l'influence des clercs sur la société en encadrant de manière plus systématique les fidèles. Mais elle provoqua en retour un certain nombre de résistances qui cherchèrent à s'organiser pour diffuser leur message. Les réseaux clandestins des Protestants ou des Jansénistes reposaient eux aussi sur une propagande militante, mêlant étroitement l'oral et l'écrit. Ils furent à l'origine d'une critique radicale de l'un des piliers de la société d'Ancien Régime, l'Église catholique. De même, le Réveil protestant en Europe du Nord fit place progressivement à des mouvements qui s'attaquaient aux églises officielles. Dans les deux cas, l'appartenance à un groupe religieux était justifiée non par l'obéissance aux règles sociales dominantes, mais par un engagement individuel. L'entrée en dissidence était l'objet d'un choix assumé, d'une opinion affichée en dépit des risques encourus. Les Lumières, puis la Révolution française mirent en cause non seulement les autorités religieuses, mais le pouvoir monarchique. Elles recoururent à une intense activité de propagande pour justifier les changements idéologiques et politiques qu'elles préconisaient. Peu à peu, les groupes de pression prirent l'habitude de vouloir influencer l'opinion publique, reconnue de manière plus ou moins explicite comme source de légitimation des régimes en place ou, à l'inverse, de

1. Ce problème est partiellement abordé par L. BELLENGER dans *La persuasion*, Paris, PUF, 1985.

2. J'emprunte cette idée à l'introduction de l'ouvrage collectif dirigé par R. ALAPURO et H. STENIUS, *Kansa liikkeessä* (Le peuple en mouvement), Helsinki, 1987. Bien qu'il concerne le cas finlandais, ce livre ouvre des pistes plus générales pour comprendre l'histoire européenne. Je suis redevable également à B. ANDERSON, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996 (traduction française d'un livre en anglais datant de 1983).

leurs oppositions. Cela favorisa la création d'associations et de partis, en dépit de la surveillance des États. Dès lors, la réglementation de la vie publique sur des bases citoyennes donna un contenu concret aux aspirations nationales. Celles-ci accentuèrent à leur tour la concurrence entre propagandes rivales, dans la mesure où elles intéressaient des masses de plus en plus grandes, exclues jusqu'alors des débats politiques. Les propagandistes se mirent à sillonner en tous sens les villes et les campagnes, y compris les plus reculées. Certains éléments venaient de l'extérieur, militants professionnels, colporteurs ou travailleurs itinérants. Mais d'autres, sans doute plus nombreux, habitaient les zones qu'ils prospectaient. Les uns avaient jadis bourlingué comme soldats – fait courant pour les agents bonapartistes – comme ouvriers de chantiers ou comme compagnons-artisans – notamment chez les militants socialistes des premières générations. Mais la plupart ne connaissaient pas d'autre horizon que leur région d'origine ; on retrouve d'ailleurs dans les archives les professions très sédentaires de ces militants : petits fonctionnaires (instituteurs, gardes champêtres ¹), avocats, médecins ou paysans ². Ces hommes, parfois connus mais souvent obscurs, furent les agents d'une politisation en profondeur, ou plus exactement d'une popularisation des enjeux politiques tout au long du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Ils occupent donc une place importante dans l'évolution des sociétés contemporaines.

De plus, même en tenant compte des lacunes ou des pièges préalablement signalés, les ressources documentaires qui les concernent sont loin d'avoir été toutes exploitées. Il reste des gisements considérables en raison du faible nombre de travaux spécifiques menés à ce jour.

Pour les orateurs, il existe des recueils imprimés de discours, d'homélies ou de sermons ³ oubliés parfois depuis des lustres sur les rayons des bibliothèques ou des archives, et plus nombreux que l'on ne croit communément, du moins pour le XIX^e siècle. Il est possible de les compléter par des extraits de journaux citant ou résumant des interventions lors d'assemblées et d'événements mémorables. Il y a aussi, mais plus rarement, des minutes de réunions publiques ⁴. Certains propagandistes ont

1. Voir l'article de Fabien Gaveau (p. 55-81).

2. Voir la contribution de Michel Vernus (p. 25-39).

3. De très nombreux artisans de la Contre-Réforme ou du Réveil protestant en ont laissé à l'usage de la postérité. Il reste à les exploiter.

4. Cela concerne généralement les grands débats contradictoires entre orateurs célèbres ou les événements exceptionnels organisés par des formations politiques.

conservé des brouillons ou des carnets personnels, tels Marcel Cachin et Lucien Roland en France. Depuis une vingtaine d'années, on cherche à publier les plus importants, assortis de commentaires ¹. Les archives des syndicats et des partis politiques, ainsi que celles des associations les plus diverses contiennent enfin de nombreux tracts, affiches et brochures distribués par leurs militants. L'ensemble, d'ampleur inégale, pourrait donner une image assez précise du contenu et de la forme du discours à différentes périodes. La production imprimée et diffusée par colportage a laissé quant à elle de nombreuses traces dans les dépôts d'archives ou les bibliothèques, tant publics que privés. Il s'agit de brochures, de livres, d'almanachs, de petits recueils de chansons, de gravures, de simples feuilles imprimées recto-verso et vendues quelques sous. Ces documents sont loin cependant d'être tous dépouillés. Il faudrait en réaliser un recensement systématique pour en saisir avec plus de précision les contours et surtout la richesse.

L'organisation des réseaux de propagande politique, et dans certains cas religieuse, nous est connue au travers de la surveillance policière ou administrative, celle des préfets, des maires et des fonctionnaires locaux. Ce sont des sources fréquemment utilisées, mais qui n'ont pas été, loin s'en faut, épuisées. Leurs inconvénients ont déjà été soulignés. Aussi faut-il, dans la mesure du possible, les compléter avec des souvenirs d'acteurs ou des témoignages indirects, fussent-ils partisans. Mais ces derniers sont plutôt rares, en particulier pour les colporteurs et les propagandistes locaux. Les premiers évitent de donner trop de publicité à leurs déplacements car ils craignent des représailles. Les seconds ne cherchent pas la notoriété ou n'éprouvent aucun besoin d'écrire ce qu'ils ressentent. Ajoutons que l'origine très modeste de la plupart de ces personnes ne les rend pas *a priori* familières de l'écrit. Il faudrait également en faire l'inventaire avant de les confronter les uns aux autres, opération là encore délicate.

Les églises et les sectes ont souvent mis en exergue leurs efforts de prosélytisme. Elles justifient de la sorte leur existence. En outre, lorsqu'elles sont très hiérarchisées, comme les églises catholique et luthériennes, et liées à l'État, elles produisent d'innombrables rapports sur leur activité. Ce sont en fait de grosses machines bureaucratiques, comme les administrations publiques. Il n'est donc pas difficile de trouver des documents

1. En France par exemple, le CNRS a édité, sous la direction de Denis Peschanski, les carnets de Marcel Cachin de 1906 à 1947 en 4 gros volumes.

qui relatent l'organisation des missions, les campagnes de prospection ou la mise en place de la catéchèse. Les associations, les syndicats et les partis ont craint plus longtemps la répression de l'État. Ils ont donc été moins prolixes dans un premier temps. Mais au fur et à mesure des progrès de la démocratie politique, les traces de leur activité de propagande sont devenues plus abondantes. De nombreux fonds traitent de la formation des propagandistes, des tournées d'orateurs, des meetings électoraux. D'autres présentent les réflexions des instances nationales ou locales à propos du développement de la propagande. C'est aussi bien le cas pour les grandes formations socialistes ou communistes que pour les partis démocrates-chrétiens, radicaux et nationalistes. Les journaux de ces organisations fournissent de surcroît des indications sur l'atmosphère des meetings et des débats contradictoires. Il n'y a donc pas de pénurie documentaire insurmontable.

L'intérêt d'entreprendre des travaux sur la question est aussi d'ordre méthodologique. Comme il a déjà été dit, la focalisation de la plupart des études sur l'entre-deux-guerres ou la période postérieure à 1945 pose un problème. Il est nécessaire d'élargir la perspective en enracinant les recherches dans un temps pluri-séculaire¹. Il s'agit de montrer que la propagande est liée à l'histoire des sociétés depuis au moins l'époque moderne. Comme elle s'adapte aux structures sociales et culturelles pour atteindre le maximum d'efficacité, elle est sujette à évolution. Mais dans le même temps, elle a besoin d'une certaine continuité, ne serait-ce que pour épouser le rythme des changements, parfois lent et contradictoire. L'interrogation essentielle porte donc, comme souvent en histoire, sur le dosage entre les innovations et les permanences ; mais également sur la lecture que l'on peut en faire. En effet, il ne suffit pas de constater des analogies dans les modes de propagande de deux époques apparemment éloignées. Il faut leur donner un sens et tenir compte de leurs différences. Ainsi, la récupération de certains éléments de la rhétorique religieuse par les orateurs socialistes n'autorise pas à conclure sur une parenté directe entre le christianisme et le socialisme². Il peut même y avoir une

1. J'évite ici le terme de « temps long », non seulement parce que ce dernier, *stricto sensu*, implique des durées beaucoup plus importantes, mais aussi par prudence. Il serait fâcheux de risquer des anachronismes par méconnaissance des sociétés pré-modernes. Il sera peut-être possible néanmoins de prolonger l'enquête en deçà du XVIII^e siècle si des indices laissent penser que le jeu en vaut la chandelle.

2. Voir mon article sur la Finlande (p. 101-123).

opposition de principe entre les deux idéologies. Par contre, ces parentés formelles méritent l'attention, car elles peuvent révéler des contraintes socio-culturelles qui dépasseraient le contenu du discours propagandiste. Mais apparemment, celui-ci ne fait pas que se plier aux conditions extérieures ; il agit en retour sur elles en remodelant les consciences et en ouvrant la voie à des modifications d'équilibre. La question est donc aussi de saisir les forces et les faiblesses des propagandistes confrontés à leur environnement, de mesurer la contradiction entre la soumission aux cadres de l'époque et la volonté affichée d'influencer le cours des choses. Or, les sources ne sont prolixes que pour le deuxième aspect. Le travail de recherche semble ainsi condamné à réduire ce décalage sans pouvoir espérer le combler totalement. Cette démarche bancal peut décourager les efforts. Elle est pourtant stimulante en raison des défis qu'elle pose à la réflexion historique.

Le séminaire organisé dans le cadre de l'Université de Bourgogne sur la formation et la propagande au sein des milieux populaires aux XIX^e et XX^e siècles a justement pour vocation de relever le gant¹. Fédérer les énergies et confronter les expériences², telle est son ambition initiale. Afin d'éviter l'enfermement dans un cadre national, voire régional, les participants se proposent de comparer des cas de figure empruntés à différents pays européens³. Ils souhaitent par la même occasion remonter le plus loin possible dans le temps pour rechercher les racines de la propagande, au sens moderne du terme. Ils s'intéressent bien sûr au discours et aux réseaux de diffusion, mais également aux supports organisationnels et aux acteurs ; d'où le traitement de thèmes annuels d'étude centrés sur un aspect particulier de ces sujets. Ils ont voulu éviter une définition univoque de la propagande, en considérant qu'elle avait, outre un aspect idéologique, des déterminations sociales et culturelles. De même, ils

1. Il a débuté en avril 1997 par une journée de réflexion d'une quinzaine de chercheurs intéressés par ce sujet. Il s'est poursuivi en 1998 avec une première journée d'étude sur « Propagandistes et colporteurs en Europe de la Révolution française aux années 1930 », dont les travaux servent de base à la présente publication, puis en 1999 avec une seconde journée à propos des « écoles syndicales et de parti au XIX^e et début XX^e siècle ». En 2000, est prévue une rencontre sur les sociétés sportives comme support de propagande aux XIX^e et XX^e siècles.

2. Outre une vingtaine de collaborateurs français, issus de différentes universités parisiennes ou de province, le séminaire est en contact régulier avec des chercheurs scandinaves et américains. Les champs d'étude abordés jusqu'à présent dans les exposés et les discussions ont concerné la France, l'Espagne, la Finlande, l'Autriche et, dans une moindre mesure, l'Italie et l'Allemagne.

3. La charte initiale du séminaire prévoyait explicitement « d'établir prioritairement des contacts avec des collègues étrangers ou géographiquement éloignés ».

n'ont jamais envisagé les « récepteurs » comme une horde soumise à des magiciens du verbe. Les travaux menés jusqu'à présent ont démontré que le champ à défricher était fécond, à condition de lui appliquer des questionnements pertinents et des méthodes rigoureuses. Ils s'inscrivent d'ailleurs dans un climat général favorable où se multiplient les séminaires ou les journées d'étude consacrés à des thématiques voisines : journées de Versailles et Saint-Quentin-en-Yvelines en 1996 à propos du commerce de librairie au XIX^e siècle¹ ; colloque sur la librairie de colportage et les lecteurs populaires² ; colloque récent de Nanterre sur les orateurs français et italiens³... et d'autres sans doute que nous oublions, en France ou à l'étranger, et qui viennent après d'intéressantes publications sur les fêtes politiques⁴, les écoles de partis⁵ ou les universités populaires⁶. Ce foisonnement ne peut que nous inciter à persévérer en recherchant, si possible, des convergences et des coopérations.

Au demeurant, la journée d'étude du 8 avril 1998 a permis d'esquisser un bilan provisoire de l'activité des propagandistes et des colporteurs, médiateurs qui se trouvent au contact des populations et veulent les convaincre de partager leurs convictions. C'est ainsi que les différentes contributions de cet ouvrage nous apportent des éléments confirmant ou complétant ce que des travaux antérieurs avaient laissé entrevoir⁷.

Première confirmation : l'environnement du long XIX^e siècle, de la Révolution française à la Première Guerre mondiale, était particulièrement propice au développement d'une intense propagande de terrain. L'article de Michel Vernus montre que les Républicains étaient décidés à mener, loin de leurs bases parisiennes, des campagnes actives contre le régime monarchique censitaire, en dépit de la répression à laquelle ils s'exposaient. De même, les Bonapartistes n'hésitaient pas à diffuser

1. Voir J.-Y. MOLLIER [dir.], *Le commerce de librairie en France au XIX^e siècle 1789-1914*, Paris, IMEC, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997.

2. Voir R. CHARTIER et H.-J. LÜSEBRINK [dir.], *Colportage et lecture populaire...*, *op. cit.*
3. *L'éloquence politique en France et en Italie des années 1870 à nos jours*, organisé par Fabrice d'Almeida et le Centre d'histoire de la France contemporaine de Paris X-Nanterre, 9 et 10 octobre 1998.

4. On peut mentionner, entre autres, A. CORBIN, N. GÉRÔME et D. TARTAKOWSKI [dir.], *Les usages politiques des fêtes aux XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994 ; G. BORDET, *La grande mission...*, *op. cit.* ; M. OZOUF, *La fête révolutionnaire 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1976.

5. Nous fournirons dans la prochaine publication du séminaire une bibliographie spéciale sur ce sujet.

6. L. MERCIER, *Les Universités populaires (1899-1914) : Éducation populaire et mouvement ouvrier au début du siècle*, Paris, Éditions ouvrières, 1986.

7. Nous nous contenterons désormais de citer dans le corps du texte le nom des auteurs pour renvoyer aux articles contenus dans ce volume.

leurs brochures dans des départements où ils n'étaient pas très bien implantés. Thomas Bouchet constate pour sa part qu'au début de la monarchie de Juillet, la situation semblait mûre pour un développement des tournées de propagande, qu'elles fussent fouriéristes ou d'extrême-gauche¹. De leur côté, et comme il ressort de l'étude de Fabien Gaveau, les autorités n'hésitaient pas à répliquer en chargeant les maires et les préfets de stimuler les agents électoraux du régime en place. La conquête de l'opinion était donc devenue, depuis la Révolution, une préoccupation majeure du débat politique français. Mais dans l'empire tsariste, réputé pourtant retardataire, les progrès des mouvements religieux dissidents et des organisations nationalistes ouvraient aussi la voie à des changements majeurs de la vie publique. Le délitement progressif des structures de l'Ancien Régime et le recul de l'esprit communautaire traditionnel ouvraient la voie aux prêcheurs de vie nouvelle qu'ils soient religieux ou laïcs (Maurice Carrez). Les progrès de la propagande de terrain se lisaient même dans l'Espagne réactionnaire et monarchiste où les colporteurs étaient soupçonnés par les autorités de diffuser des libelles ou chansons gênants pour le pouvoir en place (Jean-François Botrel).

Cette propagande politique restait encore à dominante orale (Michel Vernus, Maurice Carrez). Cela provenait dans certains cas d'un analphabétisme de masse, comme en Europe du Sud (Jean-François Botrel). La censure et la répression jouaient aussi un rôle de frein dans la diffusion des écrits dissidents. Il valait mieux, dans le cadre d'une semi-clandestinité, éviter d'accumuler des preuves tangibles que la police pourrait ensuite utiliser contre les fautifs. En outre, les populations étaient parfois trop pauvres pour se procurer régulièrement des livres et des journaux. La parole restait donc irremplaçable, d'autant plus que l'époque appréciait vivement le charisme des orateurs et l'éloquence fleurie. Néanmoins, comme l'indiquent presque toutes les contributions, les contemporains pouvaient voir les signes d'une percée décisive de l'écrit comme support de la propagande politique. Celle-ci avait toutefois besoin du truchement de l'oral pour atteindre sa pleine efficacité (Jean-François Botrel, Michel Vernus), d'abord au moment de la vente ou de l'annonce, puis lors de lectures collectives, au cabaret ou au domicile d'un militant.

Les formes de ce prosélytisme évoluèrent dans le siècle et demi qui nous préoccupe. Le discours se laïcisa de plus en plus (Maurice Carrez), les

1. C'est d'ailleurs l'objet de l'un de ses sous-titres, p. 43.

formes d'éloquence se diversifièrent, l'organisation de tournées d'orateurs se systématisa (Gilles Candar, Thomas Bouchet, Maurice Carrez) et le colportage des journaux et des brochures laissa place à une diffusion dominée par les grosses organisations. Dans les années 1920, l'entrée en lice de nouveaux supports bouleversa les habitudes antérieures. Mais il est frappant d'observer le maintien de pratiques beaucoup plus anciennes. La rhétorique et les méthodes de la Contre-Réforme catholique et du Réveil protestant inspirèrent nombre de mouvements laïcs jusqu'à l'extrême fin du XIX^e siècle (Michel Vernus, Thomas Bouchet, Maurice Carrez). Le colportage traditionnel des aveugles perdura en Espagne jusque sous le franquisme (Jean-François Botrel). Enfin, au cœur du Second Empire, les notables maintenaient leur tutelle idéologique sur de nombreux villages de Côte-d'Or grâce à la pression des maires sur les petits employés communaux, ces *missi dominici* de la parole officielle (Fabien Gaveau). L'hypothèse d'une certaine continuité des formes de propagande se trouve donc confirmée, en dépit de modifications indéniables.

Les propagandistes politiques, c'est un fait établi depuis longtemps, prospectèrent à la suite des prosélytes religieux les campagnes les plus reculées. Mais jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la médiation des petites villes resta essentielle (Michel Vernus). On trouvait dans ces bourgs les militants les plus en vue et les organisations les plus solides. C'est là également que parvenaient le plus rapidement les nouvelles, que se rassemblaient à l'occasion des marchés et des foires les paysans et les artisans ruraux. Dès cette époque cependant, des leaders originaires du milieu villageois s'imposèrent un peu partout (Michel Vernus, Fabien Gaveau), du moins en France où la vie politique était particulièrement animée depuis l'épisode révolutionnaire. Ces modestes propagandistes furent peut-être plus efficaces, à leur manière, que ceux venus de la ville, vite repérés par les autorités et moins à l'aise pour entrer en contact avec des gens qui leur étaient en partie étrangers.

L'effort de propagande fut loin en effet d'être toujours efficace. Thomas Bouchet étudie les difficultés auxquelles se heurtèrent les orateurs fouirieristes dans leurs tournées du début des années 1830. Gilles Candar analyse pour sa part les déceptions d'un propagandiste aigri par ce qu'il faut bien appeler le demi-échec de sa mission. Ces messages, trop complexes pour les premiers, vieillies dans sa forme pour le second, provoquèrent un rejet total ou partiel de leurs auditoires souvent squelettiques et inattentifs, quelquefois moqueurs ou hostiles. Ce rapport dialectique

entre l'orateur et son public dépendait aussi de la conjoncture politique. À l'évidence, il y avait des époques plus propices que d'autres au déploiement de la propagande militante, les périodes de fièvre alternant avec des épisodes plus ou moins long de reflux (Michel Vernus). Et, comme le montre Thomas Bouchet pour Berbrugger à Lyon, il fallait à la fois un terrain et un moment favorables pour obtenir des résultats.

Après la Première Guerre mondiale, des formes jusque-là éprouvées de propagande, comme les tournées d'agitateurs ou le colportage politique, subirent l'érosion du temps (Jean-François Botrel, Gilles Candar, Maurice Carrez). L'entre-deux-guerres marqua partout une rupture dans l'organisation de la propagande. Certes, « le bouche à oreille et le porte-à-porte » (Fabien Gaveau) ne disparurent pas. Les meetings et la vente de brochures non plus. Mais d'autres canaux furent mobilisés, d'abord dans le cadre assez classique des réunions publiques et des fêtes, comme le cinéma et « l'agit-prop », puis pour pénétrer massivement dans les foyers sans le truchement du militant, comme la radio. La propagande entrait dans une autre phase de son histoire, plus spectaculaire, souvent plus efficace. Mais il est difficile d'attribuer cette efficacité à sa seule vertu car les conditions historiques très exceptionnelles de cette époque troublée expliquent le désarroi de ceux qui la subissaient...

Quoi qu'il en soit, cette première synthèse, encore incomplète, ne fait qu'ouvrir la voie à de nouvelles recherches pluridisciplinaires et comparatives.

Maurice CARREZ
UMR CNRS 5605
Université de Bourgogne

LA PROPAGANDE PAR LA PAROLE ET L'IMPRIMÉ DANS LES DÉPARTEMENTS DU DOUBS ET DU JURA ET SON ÉVOLUTION DE 1793 À 1851

L'observation et l'analyse de deux épisodes où se développent des actions de propagande en direction d'une population rurale, permettent de saisir l'intensité du militantisme politique en Franche-Comté et son évolution entre la fin du XVIII^e siècle et le milieu du XIX^e siècle. Il s'agit : d'une part, d'une mission de régénération jacobine menée dans le département du Jura en septembre 1793, après la défaite du fédéralisme (cette opération de propagande a été conduite essentiellement par l'intermédiaire d'une parole missionnaire) ; d'autre part, de la propagande républicaine et socialiste déployée dans les deux départements du Jura et du Doubs au cours de la période très conflictuelle des années 1848-1851.

Nous étudierons ici l'utilisation de l'écrit, et surtout de l'imprimé, comme vecteur du militantisme politique en abordant aussi les questions de la forme des messages (type de discours, type d'imprimés : journaux, affiches, opuscules...), et parallèlement celles de l'origine des agents et des « porteurs » du message politique.

Une mission de régénération jacobine dans le Jura

Cette opération jacobine se situe en septembre 1793, dans la partie méridionale du département du Jura, dans les districts d'Orgelet et de Saint-Claude. Ses promoteurs ont voulu stimuler l'ardeur citoyenne et patriotique des populations essentiellement rurales de cette région.

Rappel des circonstances et présentation des protagonistes

Les « sires du Jura », appellation donnée par les montagnards aux révolutionnaires modérés qui gouvernent le département depuis 1790, se sont ralliés au mouvement fédéraliste à la fin du printemps 1793. Ils s'efforcent de garder le pouvoir face aux montagnards jurassiens, qui l'emportent finalement en août 1793 en s'appuyant sur les sociétés populaires (de Dole et de Lons-le-Saunier notamment)¹. À la suite de cette lutte, l'administration centrale montagnarde du département s'installe à Dole, qui devient ainsi pour un temps le véritable chef lieu du département².

Or, au sein de cette administration centrale figurent les deux animateurs de la campagne de régénération, qui nous intéresse ici : Pierre Joseph Lémare et François Joseph Genisset. Pierre Joseph Lémare (1766-1836), est un personnage curieux, aux talents multiples. Ce fils de paysan, originaire du Grandvaux, ecclésiastique sans vocation, ordonné prêtre fin 1791, est le véritable maître du département au cours de cette période montagnarde et l'animateur des sociétés populaires, sur lesquelles il cherche à appuyer son action. Ce curé défroqué se mariera ; il sera médecin, grammairien connu, spécialiste de la vapeur qu'il appliquera à des usages domestiques ; il sera en particulier l'inventeur de la cocotte-minute³.

François Joseph Genisset (1769-1837) est également un ecclésiastique. En 1792, il a publié un *Catéchisme de la Révolution à l'usage des habitants de la campagne*. Professeur d'humanités au collège de Dole, il a alors la charge de secrétaire de l'administration centrale. C'est un lettré et un latiniste⁴ qui abandonnera plus tard le militantisme politique.

1. Sur cette question voir *Le Jura contre Paris, le mouvement fédéraliste jurassien de 1793*, Lons-le-Saunier, Société d'Émulation du Jura, 1994.

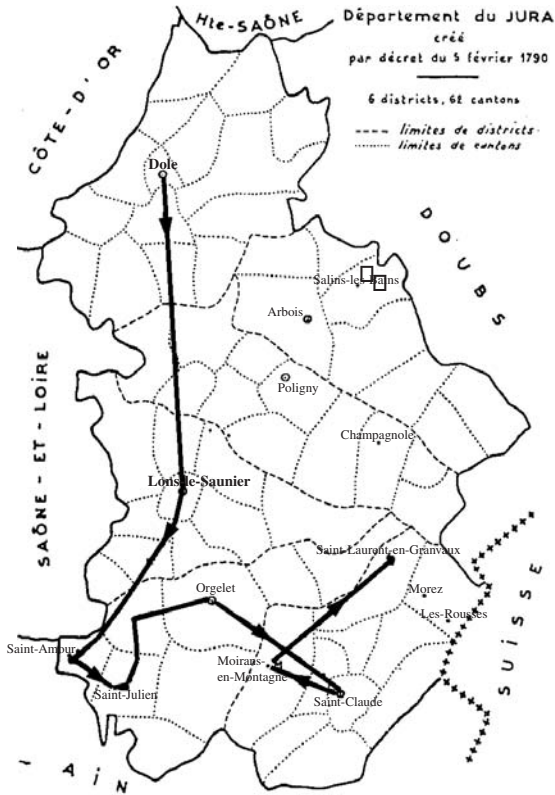
2. Sur cet épisode, on pourra se reporter à notre article : La commission administrative départementale séante à Dole (26 août 1793-1^{er} mai 1795), *Cahiers dolois*, n° 84, 1989, p. 77-87.

3. Sur ce personnage, notre article « Le rôle de Lémare dans la répression du mouvement fédéraliste », in *Le Jura contre Paris... op. cit.*, p. 159-169.

4. M. ROCHE et M. VERNUS, *Dictionnaire biographique du département du Jura*, Lons-le-Saunier, 1996.

Tels sont les deux personnages, encore très jeunes, qui entreprennent cette expédition de régénération jacobine que nous connaissons grâce à un rapport rédigé par leurs soins et figurant dans les registres de la commission départementale.

Itinéraire aller de l'expédition « patriotique » de Lémare et Génisset dans le département du Jura (octobre 1793)



Source : Archives départementales du Jura

Le 26 septembre, au sein de la Commission départementale, les deux collègues se donnent à eux-mêmes cette mission de régénération politique. Elle doit durer dix-sept jours entiers dans la partie sud du département qui a subi plus particulièrement l'influence du fédéralisme lyonnais, mais est

surtout bien connue par Lémare, ancien régent à Saint-Claude et vicaire à Saint-Amour. Dans les comptes du département, le coût des dépenses occasionnées par l'expédition est évalué en ces termes :

« Voyage de 17 jours de Lémare et Génisset dans les districts d'Orgelet et de Saint-Claude, où ils ont toujours été accompagnés de six gendarmes, un cocher, deux chevaux, presque toujours trois, ayant été obligés de prendre des chevaux de poste dans les lieux les plus difficiles des montagnes... 995 livres ¹. »

Ce texte permet donc d'imaginer l'équipage qui a accompagné cette opération de propagande.

En outre, à leur retour, le 16 octobre 1793, les deux propagandistes rendent compte de la mission devant leurs collègues par un rapport exagérément triomphaliste qui constitue la source principale de notre étude.

Analyse du rapport rédigé par les deux militants jacobins

À travers les lignes de ce récit, les trois objectifs de la mission sont rappelés et affirmés : propagande révolutionnaire par la parole, épuration des autorités locales, mise en œuvre des réquisitions pour l'armée (hommes et chevaux).

Le ton enflammé du texte en fait un véritable hymne à l'efficacité de l'action révolutionnaire. Par son exemplarité, il est typique du discours révolutionnaire et patriotique de l'an II. Le rapport nous présente des populations entretenues dans l'ignorance, « hébétées » par quelques fanatiques. Toutefois ces mêmes populations ont la faculté d'accéder soudain au sursaut patriotique dès lors que la révélation leur est apportée par les discours des deux missionnaires jacobins.

Les deux missionnaires ont entrepris leur mission de propagande sur le genre des missions menées en Franche-Comté au cours du XVIII^e siècle par le clergé de la Contre-Réforme catholique (500 missions au XVIII^e siècle). Au cours de celles-ci, des missionnaires spécialistes de la parole s'installaient dans une région pour quelques jours ; ils y développaient un activisme pastoral caractérisé par une grande ardeur et intensité ².

Lémare et Genisset à l'automne 1793, reprennent ce modèle. Il est vrai que l'un et l'autre ont été membres d'un clergé franc-comtois qui pendant plus d'un siècle a multiplié ce genre d'action ; ils en ont reçu naturellement l'empreinte. Le style triomphant des rapports des missions

1. Archives départementales du Jura (ADJ), L 317.

2. J.-B. BERGIER, *Histoire de la communauté des prêtres missionnaires de Beaupré*, Besançon, 1853.

catholiques et de la mission jacobine présente donc une parenté tout à fait évidente.

D'un côté, il y a l'efficacité de l'Esprit saint et de la grâce divine, de l'autre, celle de l'esprit patriotique et jacobin. La simple apparition des missionnaires porteurs de la Vérité par la Parole, dans un cas comme dans l'autre, suffit à convertir des populations qui jusque-là vivaient dans l'erreur. La confusion est d'ailleurs totale entre les deux genres de missions, lorsque Lémare aux Rousses s'écrie, puis écrit dans son rapport : « Nous montons dans la chaire ». Le missionnaire jacobin se mêle alors très étroitement à l'ombre du missionnaire catholique.

L'extrait suivant du rapport témoigne de l'activisme propagandiste déployé par les deux hommes :

« Des exprès nous arrivent au milieu de la nuit de la commune frontière des Rousses : des fanatiques, ou plutôt des contre-révolutionnaires, stimulés par les prêtres réfractaires qui refluent de la Suisse, ont tiré à mitraille sur les maisons des officiers municipaux : la levée d'ailleurs ne s'y fait point, et l'on se rebelle contre toutes les lois : il n'est qu'un cri ; on nous demande un exemple. À quatre heures du matin un caisson part avec un nombre de canonniers suffisant, trente grenadiers les suivent ; nous nous transportons aux Rousses ; nous ordonnons à tous les citoyens et citoyennes, sous peine de *rébellion*, de se rendre, à une heure désignée, dans l'Église paroissiale, de déposer, avant tout, dans les maisons communes toutes les armes à leur disposition, on obéit. Nous *montons dans la chaire*¹, jamais la vérité ne s'y étoit fait entendre ; nous en parlâmes le langage ; nous épuisâmes toutes les menaces : les fanatiques sont timides ; le peuple pâlit, pleura ; il parut *reconnaître* son erreur, il promit tout ; les jeunes gens fugitifs furent rappelés par leurs parens ; toute la première réquisition se forma en compagnies, nomma ses chefs ; on jura la République. »

Un placard du 9 septembre 1793, imprimé pour le compte de la Commission départementale de Dole et rédigé par Genisset, se présente sous la forme d'un véritable « sermon républicain », avec notamment la réitération de formules caractéristiques : « citoyens mes frères », « citoyens frères », « citoyens nos frères »... On retrouve là encore à la fois le vocabulaire et la technique du discours missionnaire ecclésiastique.

Les deux formes de discours procèdent d'un véritable terrorisme verbal. On sait que les missionnaires dans leurs sermons pour convertir les foules n'hésitaient pas à utiliser des images fortes (par exemple les chaudrons de l'enfer auxquels étaient condamnés les impies), la peur étant un des ressorts de la pédagogie religieuse du clergé de la Contre-Réforme

1. C'est nous qui soulignons.

catholique impulsée depuis le XVII^e siècle. Les deux missionnaires jacobins formés à cette école parlent aussi comme « le tonnerre » et utilisent naturellement les mêmes procédés devant leurs auditoires.

Le style violent et intransigeant s'explique aussi par le contexte politique et idéologique du moment. Cette mission se situe quelques semaines seulement après la grande crise fédéraliste. Or les patriotes montagnards ont été eux-mêmes inquiétés, voire emprisonnés. N'oublions pas, par ailleurs, que l'ardeur des deux missionnaires est liée également à leur jeunesse, l'un avait 28 ans, l'autre 25 ans ! Ils ont en outre certainement cherché à faire de ce voyage une opération exemplaire, propre à frapper les esprits et l'opinion, ce qui explique aussi le fracas du discours.

D'autres formes de propagandes prennent cependant le relais dans les décennies suivantes.

La propagande républicaine et socialiste par l'écrit dans les campagnes (1815-1851)

En effet, la propagande utilise de plus en plus l'écrit. Le phénomène s'amorce avec la période révolutionnaire ¹ et s'affirme bien davantage au cours du premier XIX^e siècle. D'autant que la période est très conflictuelle, favorable à une multiplication des affrontements politiques.

Les transformations de la propagande politique depuis la Révolution

La politisation progressive des campagnes comtoises a transformé les conditions du combat politique. À l'époque de la Révolution, le militantisme politique a connu un premier essor. Il est à la fois celui des révolutionnaires et celui des contre-révolutionnaires. Les résultats de cet antagonisme, on les devine aisément : les villages ont été « bombardés » par une littérature concurrente, qui aboutit à une présence plus dense, sous des formes variées, de textes écrits et imprimés. Cette littérature d'actualité se présente généralement sous forme d'imprimés volants (libelles, affiches) ; elle fait contraste avec la littérature religieuse antérieure, intemporelle et tournée vers l'éternité. Sa diffusion a pu prendre appui sur les progrès récents de l'alphabétisation et de la lecture tout en les amplifiant. Le conflit politique et la politisation qui en découle a ainsi accéléré de toute évidence le mouvement d'acculturation ².

1. Il est vrai qu'il serait possible de remonter plus haut dans le temps, au XVI^e siècle, au temps de la Réforme et de la Contre-Réforme et des guerres de religion ; on peut également évoquer la Fronde...

2. M. VERNUS, « Lectures et pratiques de lecture en Franche-Comté (1780-1800) », in *Mélanges de la bibliothèque de la Sorbonne*, 1989, p. 165-177.

**Brochure anti-socialiste répandue en 1849-1850
dans le canton de Nozeroy (Jura)**



Source : Archives départementales du Jura

(Cette brochure anti-socialiste rappelle par la mauvaise qualité de son papier et par ses dimensions, les petits livrets de colportage.)

Si la propagande connue un premier essor à l'époque de la Révolution, elle trouve une nouvelle intensité dans la période très agitée de la première moitié du XIX^e siècle. De plus, le suffrage universel en 1848 fait naître une abondante littérature électorale et donne une impulsion nouvelle au phénomène. Les exemples d'une circulation clandestine de l'écrit dans les campagnes à la faveur de cette fermentation politique se multiplient. Cette littérature politique se répand au village par voie militante. C'est tout d'abord la propagande bonapartiste à partir des années

1816-1817¹ ; c'est ensuite la propagande républicaine et socialiste, notamment dans le Vignoble jurassien entre 1830-1850. La frontière suisse joue à nouveau son rôle de refuge, comme au temps de la Révolution, après 1830 pour les légitimistes qui complotent, et à nouveau pour les républicains ou les socialistes contraints à l'exil en 1849-1851, surtout au lendemain du coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte².

L'écrit devient le complément indispensable de la propagande orale

Si la propagande orale, souvent sous la forme de la rumeur, continue à courir, elle est relayée de plus en plus fréquemment par l'imprimé.

L'exemple de la propagande napoléonienne le prouve puisqu'après 1815, les bonapartistes utilisent l'image et le texte pour une propagande très active, même s'ils continuent à utiliser la rumeur (celle du retour de l'Empereur). Nous avons pu recenser pour le département du Jura 21 affaires de circulation de libelles et d'écrits qualifiés « d'infâmes » ou de « criminels » par l'administration, datés de 1815 à 1824³. Il s'agit de libelles saisis ou d'informations sur des libelles qui circulaient. L'affichette imprimée ou manuscrite, mais surtout les chansons, dont les paroles sont imprimées, sont les formes les plus communément utilisées. L'autorité préfectorale (préfet et sous-préfets) diligentée par le ministère de l'Intérieur s'efforce de repérer les agitateurs et de mettre ainsi un terme à cette circulation⁴.

L'écrit militant mêlé à la rumeur propagandiste est aussi utilisé par les républicains du premier XIX^e siècle.

Dans la région d'Arbois et de Salins en 1849, on lit *La Démocratie Pacifique* de Victor Considerant. À Aiglepierre (Jura), en 1849, selon un témoin, le maire fait à haute voix la lecture de ce journal devant le village

1. M. VERNUS, « La lutte contre les libelles bonapartistes dans le Jura (1816-1822) », *Société d'Émulation du Jura*, Travaux 1993, 1994, p. 223-236.

2. Le préfet du Doubs, le 8 avril 1850, écrit par exemple « Les journaux ne sont pas le seul moyen qu'on emploie pour essayer de pervertir les masses ; on répand de faux bruits : et on m'assure qu'il pénètre de Suisse en France des écrits socialistes qui circulent sur la frontière » (Archives départementales du Doubs (ADD), M 736.).

3. M. VERNUS, « La lutte contre les libelles... », *op. cit.*, 1994, p. 223-236.

4. Le journal bisontin, *L'Impartial* témoigne de la surveillance des autorités. Il note le 20 septembre 1829 : « À Besançon, comme dans les autres villes, les marchands étrangers ont reçu notification expresse de s'abstenir d'exposer en vente des portraits de Napoléon et des membres de sa famille. Les imprimeurs et libraires sur la publication de la nouvelle ordonnance qui confie aux commissaires de police les fonctions des ex-inspecteurs de la librairie, créés par le gouvernement impérial et supprimés depuis quinze ans dans les départements ont aussi reçu de sa gracieuse excellence l'avis d'être attentivement circonspects. »

rassemblé ; à Poligny, Joseph Lamy, cultivateur, tient en 1851 un cahier des chansons républicaines (telle *la Voix du peuple...*)¹, qu'il recopie pour les faire chanter en chœur. Au lendemain du coup d'État, le 3 décembre 1851, le maire d'Arbois signale que les membres de la société républicaine, à laquelle appartiennent beaucoup de vigneron, viennent le soir, une lampe à la main, lire avec inquiétude la proclamation². Autour de ce point de rencontre et d'attroupement, les conciliabules vont bon train.

Il existe au demeurant un exemple encore plus caractéristique de transmission d'une information écrite relayée par une lecture collective : celle des événements parisiens du 13 juin 1849 à Salins. Il vaut d'être relaté avec quelques détails car, à elle seule, cette affaire résume admirablement le système de circulation des nouvelles et le réseau relationnel mis en place chez les républicains du Vignoble jurassien. On y voit le rôle des cafés, l'attente de la diligence qui apporte des informations, les lettres qui circulent et sont rendues publiques, la lecture des journaux... Système marqué par le mélange étroit de l'écrit et de la parole dans une période de forte tension et de fièvre.

Rappelons d'abord les faits : à Rome, les forces progressistes ont établi une République proclamée le 9 février 1849. Le pape Pie IX doit s'enfuir. En France, la gauche de l'Assemblée, naturellement, regarde avec sympathie la jeune république qui vient de s'installer. Mais le parti de l'Ordre, après avoir louvoyé, donne l'autorisation au Prince Président d'intervenir militairement ; un corps expéditionnaire est envoyé dans un premier temps pour défendre les droits de la France en Italie, au cas où l'Autriche de son côté interviendrait. Or, le corps expéditionnaire est utilisé par le parti de l'Ordre pour étouffer la République Romaine. L'armée française attaque Rome, la jeune république est éliminée. L'indignation chez les Montagnards est à son comble, eux qui rêvent depuis 1848 d'une révolution de la liberté à l'échelle de l'Europe. Ils organisent donc une grande manifestation à Paris.

Face à ces événements, où s'affrontent la Montagne et le gouvernement, l'anxiété du parti républicain croît rapidement à Salins. Les interrogatoires pour cause de complot permettent de voir assez exactement, comment se propagent à partir d'une lettre, de sa circulation et de

1. ADJ, M 36. Autres titres : *L'ouvrier à l'aristocrate, l'anniversaire du 24 février, Plus de roi, Les montagnards patriotes, À notre jeune république, il ne faut que des Mazzini...*

2. E. TÉNOT, *La province en décembre 1851, Étude historique sur le coup d'État*, Paris, 1868, p. 26-29.

ses copies, les informations, de la ville vers la campagne par rayonnement en cercles concentriques : se mêlent fort étroitement, et de toute évidence, transmission orale et transmission écrite ; la nouvelle arrive d'abord à Salins, puis elle gagne les communes environnantes, avant de parvenir à Arbois et d'atteindre Poligny en empruntant le réseau relationnel et militant du parti républicain.

C'est à Salins, en effet, dès l'arrivée du courrier en cette journée du 13 juin 1849, que commence l'effervescence. On sait que Ledru-Rollin dénonce l'expédition de Rome ordonnée par le Prince-Président. Des groupes se forment à l'intérieur desquels on commente les journaux, notamment *Le Peuple* de Proudhon. Le 14 juin, vers 6 heures du matin « les mêmes groupes, mais plus nombreux, stationnaient principalement sur la place d'armes ».

Dans la matinée vers 10 heures, le docteur Louis Robert, animateur de la gauche républicaine, descend à l'Auberge du sauvage, puis, accompagné de Buchon et de Lacroix, il rejoint les groupes. Ces rassemblements ne cessent de se gonfler jusque vers 18 heures, moment de l'arrivée de la diligence de Besançon. Le juge de paix communique au maire les deux dernières dépêches reçues le 13 « mais on répand bientôt le bruit que le Juge de paix a supprimé le post-scriptum contenant la nouvelle qu'une partie de la garde nationale et de l'armée s'est ralliée à la Montagne » et qu'un gouvernement provisoire est constitué.

Vers 21 heures, se tient un banquet qui, outre Buchon¹, réunit 18 personnes ; on y parle « d'une manière générale des affaires politiques et en particulier de la situation à Paris ». À minuit, on va réclamer le courrier à la poste. Là, une lettre du représentant Richardet², lettre arrivée de Paris, est remise à Buchon. Cette lettre est lue au Café de la démocratie. Le lendemain, dès 4 heures, de nouveaux rassemblements ont lieu sur la place d'armes, ceux-ci grossissent peu à peu. Ils « paraissent fort agités » selon les autorités. Dans la matinée, le conseil municipal réuni aborde la question « de la guerre d'Italie que l'on blâmait ». L'adjoint Broye est chargé de la rédaction d'une protestation, signée par la plupart des assistants. Des copies sont alors envoyées dans les communes alentour (Marnoz, Pagnoz, La Chapelle-sur-Furieuse et Cernans...).

Dès la journée du 15 juin, Toubin³ a été chargé de remettre une copie de

1. Max Buchon (1810-1869), écrivain, ami de Victor Considerant, donc fouriériste.

2. Victor Richardet (1810-1879), agent voyer, fils d'un ébéniste de Salins, député à l'Assemblée législative, il fut l'un des organisateurs des républicains dans le Vignoble.

3. Il s'agit de Jean-Alexis Toubin, employé au cadastre, puis négociant en fers.

la lettre de Richardet à Gerbet, cultivateur arboisien. Dans cette ville, au café Roy, faubourg de Faramand, Toubin rencontre ce Gerbet qui lui fait lire la lettre à haute voix.

« Une manifestation a eu lieu, elle est partie du château d'eau, suivant les boulevards et se dirigeant vers l'Assemblée nationale plusieurs membres de la Montagne étaient à la tête, la colonne a été coupée par un escadron de cavalerie et par l'artillerie. En tête de cet escadron se trouvait le général Changarnier et son état-major ; l'artillerie de la garde nationale faisait partie de cette manifestation qui a été dissoute. De là je me suis rendu au Conservatoire des arts et métiers où je n'ai pu arriver tant la foule était grande. »

Cette lettre raconte donc en détails les événements parisiens. À la suite de cette lecture, Clément, teinturier, « a parcouru la ville entrant dans plusieurs maisons et engageant les hommes de son parti à se rassembler au Champ de Mars pour entendre le récit de ce qui se passait à Paris ». Le rassemblement a effectivement lieu ; il est prolongé par d'autres réunions tenues notamment dans les hangars du dénommé Marguet. Ce dernier témoignera par la suite qu'au cours d'une réunion qui se tenait chez lui, une femme aurait déclaré :

« J'ai oublié dans la lecture que je viens de vous faire de la lettre de Richardet ou plutôt, j'ai oublié dans le récit que je viens de vous faire de la lettre de Richardet de vous dire ce qui était en bas, Richardet commande de maintenir le bon ordre et la tranquillité dans la ville et de ne pas commettre de violence. Ce qui me persuade, continue-t-il que la personne qui parlait ainsi n'avait pas en sa possession de lettre de Richardet, c'est que l'on disait généralement dans cette réunion que la lettre était partie pour Poligny¹. »

Ainsi, la lectrice fait un « récit » à partir de la lettre qu'elle a pu lire antérieurement ou qu'on lui a résumée oralement.

Le rôle de relais de la ville proche

Le plus souvent l'information orale et écrite part donc de la ville ou du bourg voisin pour se répandre ensuite dans les villages aux alentours.

Le sous-préfet de Poligny le constate clairement. Il écrit dans un rapport, le 19 mars 1849² : « Indépendamment des informations qui leur arrivent par les journaux les habitants des campagnes ont soin de recueillir, lorsqu'ils viennent en ville, les nouvelles politiques, ils reportent ainsi les commérages de nos agitateurs. » Le même sous-préfet de Poligny, quelques semaines plus tard, le 4 mai 1847, écrit encore :

1. ADJ, M 31.

2. ADJ, M 101. On peut dire la même chose de Montbéliard, qui rassemble un noyau de socialistes convaincus, lesquels agissent dans les villages voisins.

« Des distributions d'imprimés destinés à égarer l'esprit des habitants des campagnes ont eu lieu clandestinement, ces imprimés circulent à bas prix. Le journal *La Démocratie jurassienne*, principal organe des agitateurs est envoyé, même gratis, partout où l'on veut le recevoir. Les distributions se font avec précaution, plusieurs femmes en ont été chargées. Salins et Arbois sont les foyers d'où partent ces écrits. ¹ »

Les meneurs et les propagandistes

La politisation conduit souvent les populations villageoises à se donner à des notables locaux. Mais cette même politisation fait également surgir des rangs de la paysannerie comtoise des leaders, que l'on voit progressivement émerger.

Dans le parti rouge de 1848 à 1852, les vrais chefs sont généralement issus de la petite bourgeoisie, mais du sein de la paysannerie se dégagent également des militants, qui sont capables d'être eux-mêmes des relais d'opinion. Sur les 496 jurassiens appréhendés en décembre 1851, on dénombre 225 paysans, soit 45,36 %, dont 24 vigneron et, naturellement, on trouve parmi eux des meneurs ².

Exemple : ce Ragain ³, vigneron d'Arbois, organisateur « des démagogues », qui est trouvé le 2 janvier 1852, en possession d'une action d'un franc du *Jura, journal démocratique de l'Est*. Il est en relation avec un marchand de vin de Paris qui lui écrit : « Quant à la politique, elle marche bien pour les républicains, tranquillisez-vous, il n'y a plus guère à souffrir. » Ce Ragain est également trésorier du comité démocratique d'Arbois. Son engagement est bien établi. En janvier 1852, à Arbois, Claude Papillard, cultivateur, dépose comme témoin : « Jean Gabriel Ragain, dit-il, est un bon enfant, je n'ai jamais rien ouï dire de mal sur son compte et il n'a jamais rien fait contre le gouvernement. Il recevait un journal et lorsqu'on lui demandait les nouvelles du jour, il les racontait tout simplement et cela n'allait pas plus loin ⁴. » Nous voyons ici un exemple type de médiation.

Outre Ragain, on peut citer Jean Anathoile Carrez, autre vigneron en Arbois, qui possède, lui, tout un échantillon de brochures républicaines. Arrêté en 1834, gracié en 1837, membre des bons cousins charbonniers,

1. ADJ, M 101.

2. P. VERNUS, *Aspects des révoltes populaires dans le vignoble jurassien*, Mémoire de maîtrise, université de Lyon II, 1984.

3. On trouvera d'autres cas dans un article que j'avais publié dans le n° 7 de la revue *Histoire et Sociétés rurales* (juin 1997), où j'étudiais la propagande politique replacée dans une étude plus large de la pénétration de l'écrit au village ; l'article est intitulé : La culture écrite et le monde paysan : le cas de la Franche-Comté (1750-1860).

4. ADJ, M 51.

inculpé en janvier 1852, réfugié en Suisse, il a été un des fondateurs de la société des vigneron¹.

Mais il est possible de repérer d'autres meneurs paysans. À Dammartin (Doubs), se distingue comme propagandiste un certain Jean-Claude Truche, journalier. Né en 1805, déjà condamné en 1834, il est un « adepte des doctrines les plus infâmes du communisme le plus subversif ». Le sous-préfet de Baume, qui l'a à l'œil, signale en octobre 1850 qu'il « s'est rendu à Besançon et en a rapporté une certaine quantité de petits livres, probablement des almanachs socialistes ». Membre du conseil municipal, il a pour acolyte un maçon, Jean Perrin, avec lequel il diffuse dans les villages environnants « les brochures et les journaux » que tous deux viennent chercher à Baume chez le sieur Boillot, marchand de fer, notamment l'*Almanach des opprimés*. Condamné en 1852 à la déportation en Afrique, il sera gracié à Marseille². De toute évidence, il est un maillon actif dans une chaîne propagandiste.

Suivons un autre cas particulier, celui de Pierre-Joseph Ecureux. Ce cultivateur de Villers-Farlay (Jura) est né en 1812. Marié, il a quatre enfants. Dans son village, il propage avec zèle des idées démocrates. Il connaît Richardet, de Salins, représentant du peuple en 1849, venu notamment à l'inauguration de l'arbre de la liberté à Villers-Farlay. « Il aimait à lire les journaux et était surveillé » écrit-on de lui. À la veille du coup d'État de 1851, il est adjudicataire d'une coupe affouagère, un témoignage déclare :

« il expliquait à sa manière après déjeuner aux bûcherons réunis près de lui, les graves événements qui se passaient en France. Dénoncé pour avoir crié “Vive Ledru-Rollin”, alors que c'est un des bûcherons qui a proféré ce cri, il est arrêté, conduit à Salins ; condamné, il est dirigé ensuite sur Marseille »

Il est déporté au camp de Douera en Algérie. Il demeure 23 mois à Douera, « occupé à construire des routes ». En novembre 1853, il est de retour à Villers-Farlay. Un témoignage nous rapporte : « Ecureux reprit sa lecture des journaux et quand la République de 1870 fut proclamée, il eut le pressentiment que ce nouveau gouvernement réparerait le préjudice causé aux victimes de décembre. Il voyait cela dans les journaux, disait-il ». Il meurt en 1881 et la République reconnaissante lui accorde une pension peu de temps avant son décès.

1. P. VERNUS, *op. cit.*, 1997.

2. ADD, M 736 et aussi R. MARLIN, 1958, p. 16.

À côté des paysans, il convient également de faire une place à quelques artisans ruraux. Ainsi Jean Perrin, compagnon de Truche, cité ci-dessus. Un document nous dit qu'il « s'imposait même des privations dans les choses de première nécessité, afin de pouvoir se procurer des journaux, brochures et autres écrits séditieux ¹ ». Ainsi, Pierre François Gainet de Rougemont (Doubs), serrurier, un organisateur qui est accusé notamment d'avoir colporté les statuts de la *Solidarité républicaine*, et qui sera condamné à l'internement en 1852 ². Tous sont capables de recevoir la presse, de la faire circuler ou du moins d'en propager les informations et les idées par la parole.

Les autorités elles-mêmes tentent parfois une sorte de sociologie sommaire des agitateurs. Le sous-préfet de Baume (Doubs) écrit :

« Le parti socialiste a dressé sa carte agitatrice, cherche à avoir même dans les plus humbles villages, un homme qui puisse servir d'instrument quand les circonstances lui paraîtront favorables pour agir. Cet instrument est assez peu digne par lui-même en général ; mais il est pris parmi la classe ouvrière et il est choisi parmi les jeunes gens, le plus souvent parmi les ouvriers qui, après avoir fréquenté les villes, sont revenus dans leur village. Aussi les charpentiers figurent-ils parmi ces colporteurs ³. »

À côté des militants paysans et des artisans ruraux, il faut noter enfin la présence d'autres médiateurs du message politique. Des gens instruits, mais plus ou moins marginalisés, ou qui s'estiment tels : notaires, avocats, hommes de loi sans clientèle, officiers de santé faméliques. Parmi ces derniers, on peut citer Jean-Marie Gaudon, ancien cafetier de Besançon, devenu ouvrier imprimeur, condamné dès 1849 pour avoir distribué des écrits sans autorisation, (il s'agit notamment de *La Voix du peuple*). Il est repéré et catalogué par la police comme un « socialiste exalté ». On trouve également de petits fonctionnaires comme Jean-Baptiste Gabriel Petit, ancien greffier de Vesoul, qui est dénoncé comme étant l'un des chefs du parti socialiste, ou encore Fourgeot, employé au bureau des hypothèques à Arbois, « meneur socialiste ⁴ ».

Existente enfin quelques vrais professionnels de l'agitation. En voici un à Champagne-sur-Loue (Jura) : Rémy Laurent Romuald, un « individu qui a demeuré à Paris » ; sa femme, elle, est domestique. Il s'est retiré dans le Jura dans le village d'origine de son épouse. À Paris, il a « participé aux ateliers nationaux de la rue de Clichy » après 1848. Il passe pour

1. ADD, M 741.

2. R. MARLIN, *op. cit.*, 1958.

3. ADD, M 735, rapport du sous-préfet de Baume-les-Dames (Doubs), 6 juin 1850.

4. ADJ, M 38.

avoir pris part à l'insurrection de juin 1848, car il se serait livré dans son quartier à une dangereuse propagande. Retiré comme tailleur d'habits à Champagne, où « c'est depuis leur arrivée que cette commune est agitée et qu'il s'y manifeste un mauvais esprit. [...] Les arbres de la liberté secs ont été remplacés par des arbres jeunes et verts » ; on a élevé devant « une sorte de tribune d'où quelques démagogues ont harangué les habitants : des cris à bas les blancs ! se sont faits entendre. Des drapeaux presque entièrement rouges ont été promenés dans le village ». Ainsi, jusqu'au plus profond de la campagne jurassienne, descend l'activisme propagandiste parisien. Mais, ce qu'il nous paraît important de mettre en évidence est l'existence entre les petits notables ruraux (eux-mêmes divers) et la masse paysanne, notamment au cours de la première moitié du XIX^e siècle, d'une couche intermédiaire d'animateurs, de chefs, ou de meneurs de plus petite volée, sortis des rangs de l'artisanat rural et de la paysannerie elle-même. Leur familiarité plus grande avec l'écrit leur permet, chez eux, auprès des leurs, de jouer un rôle, de s'affirmer, et ainsi de diffuser plus aisément le message politique.

Au terme de cette courte étude, nous pouvons donc tirer quelques conclusions provisoires.

Entre 1789 et 1850 (dates indicatives), la propagande mêle étroitement la parole et l'écrit qui, sous la forme de l'imprimé, tend cependant à jouer un rôle de plus en plus grand.

Par ailleurs, la propagande nouvelle se glisse souvent dans des formes anciennes, religieuses (sermons) ou profanes (almanachs), et s'effectue dans des lieux traditionnels de rencontre (aspect que nous n'avons pas eu malheureusement le temps d'évoquer ici).

Enfin, dans les campagnes, apparaissent des militants paysans qui se manifestent à côté des petits notables ruraux, qu'ils ambitionnent certainement d'imiter. Ces porteurs du message politique s'initient à la communication de masse, la proclamation du suffrage universel ayant amplifié un mouvement amorcé antérieurement.

Michel VERNUS
Université de Franche-Comté

TOURNÉES DE FOURIÉRISTES EN PROVINCE AU DÉBUT DE LA MONARCHIE DE JUILLET

L'étude de la propagande en milieux populaires semble s'inscrire naturellement dans une stricte logique : certaines pensées d'ordre politique ou social induiraient, de la part de leurs partisans les plus motivés, une volonté de les transmettre et de les diffuser ; cette volonté trouverait son expression dans l'acte de propagande ; au terme du processus, les pensées d'origine trouveraient de nouveaux adeptes chez des individus ou dans des groupes réceptifs. Notre projet est d'examiner le niveau de validité de ce schéma et de proposer quelques hypothèses, à la lumière d'un cas un peu particulier : des tournées de fouriéristes en province au début de la monarchie de Juillet.

Les résultats, soulignons-le d'entrée, se révèlent à la fois décevants et instructifs : malgré une conjonction inhabituelle de facteurs favorables, rares sont les contacts directs qui se tissent entre les propagandistes fouriéristes étudiés et les milieux populaires ; et pourtant nous disposons en l'espèce d'un intéressant point d'observation sur la question générale des tournées de propagande. L'échec partiel des tournées fouriéristes aide en effet à repérer certaines conditions d'une tournée réussie, et invitent par conséquent à s'interroger sur ce qui constitue l'efficacité de telles pratiques : que signifie donc « aller au peuple » aux lendemains de la

révolution de Juillet ? C'est en se posant cette question et celles qui s'y rapportent qu'il devient possible de saisir ensuite la seule véritable cristallisation du fouriérisme dans les milieux populaires de l'époque, à Lyon. Nous ne cherchons donc pas à dessiner une carte des avancées du fouriérisme car le phénomène que nous allons décrire ne prend pas la forme d'une campagne militaire ou d'un mouvement de conversion religieuse. Nous insisterons davantage sur les difficultés, voire les impasses, d'une mise en pratique de la théorie. Pour ce faire il importe de préciser ce que signifie l'expression « tournée de propagande ». Une tournée est un « voyage à itinéraire fixé, comportant des étapes déterminées ¹ ». Elle résulte d'un plan médité, d'une stratégie élaborée ; elle a une dimension sinon individuelle, du moins fortement personnalisée car le propagandiste se doit de retravailler le message originel dans le contexte toujours changeant d'un discours, d'une conférence, d'une discussion informelle. C'est pourquoi la tournée de propagande est par essence un ensemble d'actes de parole : elle n'est pas assimilable à la tournée du colporteur dont le rôle est avant tout de diffuser des objets, même s'il le fait par le biais du discours ². Le propagandiste en tournée est un colporteur de mots. Dans ces conditions, on ne sera guère étonné si l'étude d'une tournée de propagande se heurte à de sérieux problèmes de sources. La substance même de la parole du propagandiste disparaît lorsque sa prestation s'achève. Comment reconstituer à coup sûr une atmosphère, le timbre d'une voix, le déploiement de procédés rhétoriques, une gestuelle ? Enfin, la tournée de propagande suppose la présence d'un auditoire dont les caractéristiques principales mériteraient à chaque fois d'être connues. Faute de mieux, la recherche devra ordinairement se fonder sur les réactions parues dans la presse ; parfois, on disposera de l'édition de tel ou tel discours, et dans certains cas, on pourra s'appuyer sur la correspondance du propagandiste. Autant de moyens d'accès détournés, imparfaits, qui engagent à la modestie mais qu'il importe de ne pas négliger. Dans le cas des propagandistes fouriéristes nous avons la chance de disposer de ces trois catégories de sources. Nous y ferons largement appel ³.

1. Dictionnaire *Le Robert*, p. 1989.

2. Sur cette question : L. FONTAINE, *Histoire du colportage en Europe, XV^e-XIX^e siècles*, Paris, Albin Michel, 1993, 334 p.

3. Presse : *La Phalange* (Paris), *L'Écho de la fabrique et L'Écho des travailleurs* (Lyon) ; discours : A. BERBRUGGER, *Conférences sur la théorie sociétaire de Charles Fourier faites au palais Saint-Pierre, salle de la Bourse*, Lyon, Babeuf et Perret, 1833, 105 p ; correspondance : archives sociétaires (Arch. Nat., 10AS ; ENS, en attente de cotation), papiers Considerant (Bibliothèque d'étude et de conservation de Besançon, acq. 115).

Des conditions favorables

Quels sont les ingrédients nécessaires au bon déroulement d'une tournée ? De bonnes idées à propager, des moyens adaptés pour les diffuser, des hommes motivés et efficaces pour s'en charger, des destinations bien choisies, un contexte favorable. Au début de la monarchie de Juillet, la propagande fouriériste semble pouvoir bénéficier simultanément de tous ces atouts.

Charles Fourier a élaboré au fil des années une critique radicale de la « civilisation »¹. Les artisans et les ouvriers peuvent écouter d'une oreille attentive ses diatribes contre les bagnes industriels et contre l'exploitation du travailleur à domicile ; les conditions de vie et de travail des plus pauvres dans les campagnes françaises sont également dénoncées avec éclat.

Fourier appelle donc de ses vœux la constitution d'un « nouveau monde industriel et sociétaire », monde d'harmonie et non de luttes incessantes, monde dans lequel chacun aurait sa place. Le plus pauvre en harmonie serait aussi riche que le plus riche en civilisation.

Ce message ne peut qu'impressionner favorablement tous ceux qui, au début du règne de Louis-Philippe, désirent réaliser l'association, d'autant que Fourier préconise depuis 1819 une « association simple » qui permettrait d'accéder progressivement à l'objectif ambitieux d'une « association composée ». Or, sous des formes diverses, le thème de l'association est alors très en vogue dans les milieux populaires.

Dès lors que la pensée de Fourier est présentée par son auteur comme une révélation, ses disciples désirent ardemment répandre autour d'eux le message salvateur. Il ne serait pas imaginable de garder sa certitude en son for intérieur. Tel Jules Lechevalier, dont nous reparlerons bientôt, chacun œuvre plutôt à « propager, [à] convaincre et [à] exécuter l'innovation »².

Aussi le fouriérisme est-il par définition un militantisme. La propagande qu'il implique porte une connotation religieuse forte – autant que de tournées, on parlera ainsi de missions – et s'apparente à un combat : même si la violence est proscrite, il s'agit d'engager « une campagne » contre les tenants du monde ancien, de vaincre les sceptiques,

1. Sur la pensée de Fourier, sur son système, on peut se référer à l'ouvrage de J. BEECHER : *Fourier, le visionnaire et son monde*, Paris, Fayard, 1993, 618 p. (notamment les chapitres X à XVII)

2. J. LECHEVALIER, *Études sur la science sociale. Année 1832*, Paris, Renduel, 1834, p. VII.

d'emporter leurs réticences de haute lutte, de « prendre [leurs préventions] d'assaut »¹.

Tous les moyens sont bons : la tournée, mais aussi le journal, la brochure, ou encore l'expérimentation du système dans le cadre d'un phalanstère d'essai. Et les ambitions des fouriéristes n'ont pas de limite géographique ; Paris, la France, le reste du monde sont leur domaine.

Au service des idées de Fourier se démènent d'infatigables militants. Ils ne sont pas encore nombreux au début de la monarchie de Juillet – quelques dizaines, selon toutes les apparences –, mais ils consacrent leur énergie à la cause qu'ils ont embrassée. Trois d'entre eux peuvent faire l'objet d'une étude précise : Adrien Berbrugger, Victor Considerant, Jules Lechevalier. Tous ont une notice dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*² en tant que propagandistes fouriéristes, signe de leur proximité au moins apparente avec les milieux populaires. En 1830, leur jeunesse commune les rapproche. Ils sont âgés respectivement de 29, 22 et 30 ans. Tous trois sont des orateurs avisés – qualité essentielle pour la propagande par la parole –, mais aussi des vulgarisateurs efficaces ; ils ont à cœur de lier théorie et pratique. Jonathan Beecher les décrit en ces termes :

« disciples de Fourier [ils] décident, durant le dernier trimestre de 1833, de suivre leur propre chemin, et, sans pour autant cesser de se considérer comme disciples et épigones de Fourier, entreprennent de lancer un mouvement fouriériste indépendant du maître : laissant la revue entre ses mains, Considerant, Jules Lechevalier et Adrien Berbrugger partent pour une vaste tournée des provinces³ ».

C'est ainsi qu'en cette fin d'année 1833 Considerant se rend à Houdan, à Montargis, à Orléans ; il regagne Paris puis rejoint Besançon. Lechevalier choisit pour sa part Caen, Rouen, Bordeaux et Nantes. Berbrugger dirige quant à lui ses pas vers Dijon, Lyon, Marseille, Toulon, Alger, puis de nouveau Lyon, avant de passer à Rouen sur la route de l'Angleterre en février 1834⁴.

1. Termes relevés dans la correspondance de Considerant, Bibliothèque d'étude et de conservation de Besançon (en particulier, lettre à Clarisse Vigoureux du 19 septembre 1832).

2. Les biographies de Berbrugger et de Considerant ont été refaites récemment, la première par J.-C. DUBOS, la seconde par M. CORDILLOT et J.-C. DUBOS (*Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, t. 44, biographies nouvelles, 1997, et sa version sur cédérom, 1997). Sur Victor Considerant, voir en outre M. VERNUS, *Victor Considerant 1808-1893*, Dole, Canevas, 1993, 272 p.

3. J. BEECHER, *Fourier...*, op. cit., p. 487.

4. H. BOURGIN, *Fourier. Contribution à l'étude du socialisme français*, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1905, p. 454 sq.

L'étude de ces parcours permet de comprendre que les tournées de propagande obéissent à des logiques précises. Les trois hommes se répartissent la tâche : Considerant parcourt le Centre et l'Est, Lechevalier le Nord-Ouest et l'Ouest, Berbrugger le Centre-Est et le Sud. Ils font le plus souvent étape dans des villes importantes où l'auditoire risque d'être fourni. Or la période est favorable. Les lendemains des « Trois Glorieuses » offrent le spectacle d'une formidable explosion d'idées et de systèmes longtemps comprimés. Au-delà même des espoirs d'intervention politique directe se dessine une foule de projets que leurs promoteurs, tels les fouriéristes, ont soif d'expérimenter. Dans le même temps les milieux populaires se trouvent en ébullition : nombre d'artisans pensent que le moment est venu de s'exprimer ; interventions publiques et réflexions plus clandestines se multiplient.

Des tournées loin du peuple

Le paradoxe mérite d'être souligné : les tournées des fouriéristes ne donnent que peu de résultats tangibles, et elles se déroulent même loin de ces milieux populaires qui sont théoriquement parmi les premiers concernés. La lecture de la correspondance des propagandistes permet de s'en assurer. Les références au peuple des villes, aux pauvres ou aux prolétaires trahissent un sentiment de condescendance, voire de mépris ou de dégoût. Berbrugger, Considerant ou Lechevalier aiment à répéter que leurs conférences ont attiré un public de notables. En décembre 1831 Considerant se réjouit de l'imminence d'une conférence à Lyon : « La coiffe grasseuse de la cuisinière ne s'y montrera pas », termine-t-il joyeusement ¹. Pourquoi donc une telle distance entre affirmations théoriques et mises en application concrètes ?

La personnalité de Charles Fourier fournit un premier élément d'explication : penseur profond, mais propagandiste médiocre, a-t-on souvent dit de lui, à juste raison ². Les années passées sur les routes en tant que commis – il essayait ainsi de placer chapeaux de paille et bas de soie en 1814 – n'ont guère affûté ses piètres talents dans l'art de persuader ses interlocuteurs. Il écoutait plutôt qu'il ne parlait. Au début de la monarchie de Juillet, il reste un homme de la solitude et de l'écrit. Il attend qu'on vienne à lui.

1. Lettre à Clarisse Vigoureux, Bibliothèque d'étude et de conservation de Besançon.

2. Considerant parle à son propos de « niaiserie en propagande » (lettre du 27 octobre 1832 à Clarisse Vigoureux, Bibliothèque d'étude et de conservation de Besançon).

Ses disciples, avides d'action, essaient de contourner l'obstacle. Mais ils essuient railleries ou critiques de la part du maître si leur propagande se fait trop ardente ou s'ils choisissent dans le système les seuls aspects qui leur semblent les plus faciles à vulgariser. Cette tension profonde fait obstacle à la visibilité des opérations de diffusion.

En outre, les trois propagandistes choisissent de pratiquer la propagation par le haut. Ils consacrent beaucoup de temps et d'énergie à la recherche d'un mécène qui leur permettrait de financer un premier phalanstère ; hommes d'argent et hommes d'influence sont leurs cibles favorites ; leurs échecs répétés ne font qu'aiguïser cette obsession. L'entreprise de diffusion de la pensée fouriériste en pâtit.

Voici donc le peuple mis à l'écart des entreprises fouriéristes. Fondamentalement, d'ailleurs les fouriéristes s'en méfient. L'échec du phalanstère de Condé-sur-Vesgre (fin 1833 et début 1834) tient selon eux aux erreurs de l'architecte, à la médiocrité du terrain, mais aussi aux défauts des employés. Ces ouvriers de Condé n'adhèrent pas au projet ; ils se contentent de « fumer, boire, admirer leur barbe ¹. »

Berbrugger, Considerant et Lechevalier sont en outre issus de milieux aisés. Deux d'entre eux sont polytechniciens et le troisième chartiste. Ils connaissent peu les milieux populaires ; ils acceptent mal les modes de vie et les manières des ouvriers et des artisans ; lorsque le fouriériste bourguignon Gabet affirme à Charles Fourier que le phalanstère de Condé ne doit abriter que des « prolétaires avec grande capacité ² », il exprime bien la contradiction dans laquelle se retrouvent ses co-disciples : le nouveau monde doit se construire avec les prolétaires, mais à condition qu'ils cessent d'être ce qu'ils sont.

Comment le fouriérisme est-il dès lors perçu dans les milieux populaires ? La question ne peut trouver de réponse simple, mais on peut supposer que, dans la majorité des cas, le fouriérisme reste inconnu du tailleur, de la marchande des quatre saisons ou du fort de la halle au début de la monarchie de Juillet. Sinon l'indifférence, la curiosité amusée ou la défiance doivent l'emporter sur l'acquiescement ou l'enthousiasme. Soulignons enfin que les années 1830 sont un moment important dans l'élaboration d'une pensée et d'une parole ouvrières. La référence à des systèmes venus de l'extérieur ne s'impose donc pas nécessairement. En déduira-t-on qu'il ne peut exister alors de fouriérisme populaire ? La

1. Lettre de Just Muiron à Clarisse Vigoureux, 24 septembre 1833, Bibliothèque d'étude et de conservation de Besançon.

2. Cité par H. BOURGIN, *Fourier...*, *op. cit.*

distance observée tient en partie – nous l’avons vu – aux caractéristiques de la pensée fouriériste elle-même. Mais ne peut-on y voir aussi le signe de l’inefficacité plus globale de la méthode de propagande choisie – la tournée –, ou encore le caractère illusoire, à cette époque, des entreprises de propagande à destination des milieux populaires ? Autant d’hypothèses complémentaires qui méritent d’être explorées.

Pensées contestataires et milieux populaires au début de la monarchie de Juillet

La propagande fouriériste n’est guère plus efficace lorsqu’elle emprunte d’autres chemins que celui de la tournée. La presse favorable au système phalanstérien se distingue par son aridité extrême : *Le Phalanstère*, organe des fouriéristes au début de la monarchie de Juillet, se révèle fort indigeste, ne serait-ce que parce que Fourier rédige une bonne partie des articles. *La Réforme industrielle* prend le relais en janvier 1833, sans plus de succès. Quant aux brochures et aux livres exposant le fouriérisme au cours de ces années, ils trouvent très peu de lecteurs. Il faut attendre 1834 et *Destinée Sociale*, par Considerant, pour que la situation commence à changer.

Il reste à signaler le curieux phénomène de la propagande à domicile, attesté à plusieurs reprises. Théodore Diamant distribue chaque jour gratis chez lui, de 12 heures à 16 heures, une brochure fouriériste au mois d’avril 1833¹. Fugères, ouvrier estampeur, organise une réunion sur la doctrine tous les samedis². Mais le premier reçoit bien peu de visites malgré ses harangues dans la rue, tandis que le second suscite davantage la curiosité de Nodier et de Ballanche que l’attention des artisans et des ouvriers parisiens. Et peut-on encore parler de propagande lorsque ce sont les auditeurs qui viennent au propagandiste ? Toujours est-il que la propagande fouriériste ne conduit à aucun résultat tangible au début de la monarchie de Juillet. La tournée n’est ni plus efficace, ni plus inefficace que le reste.

En poursuivant l’analyse, on peut même penser que les réticences et les mésaventures des fouriéristes sont généralisables au-delà de leurs rangs. Voici d’abord d’autres socialistes utopiques, engagés au même moment dans des projets de propagande : les saint-simoniens. Dans tous les cas

1. *DBMOF*, notice Diamant.

2. Lettre de Just Muiron à Clarisse Vigoureux, 22 septembre 1832, Bibliothèque d’étude et de conservation de Besançon.

repérés ou presque, ils arrivent à des résultats décevants. Ils organisent probablement leurs tournées avec davantage de savoir-faire et ils répugnent moins à s'adresser aux milieux populaires. À Marseille en mars 1833, plusieurs d'entre eux font leur entrée dans la ville, suivis de centaines d'hommes « de la basse classe ¹ ». Cette tournée ne passe pas inaperçue, d'autant que les costumes et les chansons des saint-simoniens ont de quoi aiguïser la curiosité. Mais elle ne laisse pas de trace durable chez les Marseillais.

Soient maintenant, outre-Manche, les actions des partisans d'Owen. Dans *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, E. P. Thompson montre bien que l'owenisme n'est perçu positivement que lorsqu'il rejoint des pensées déjà enracinées chez les auditeurs. Ainsi en est-il par exemple à Ripponden, un village de tisserands où le message d'Owen est réinterprété dans le contexte d'une pensée de la coopération. En revanche, le « labyrinthe de suggestions » véhiculé lors des tournées ne trouve pas grâce aux yeux du public ².

Soit enfin, au-delà des groupes utopistes, le cas des républicains français au début de la monarchie de Juillet. Ceux-ci parviennent sans nul doute à organiser dans certains cas des tournées de propagande efficaces ³. Pourtant, plusieurs obstacles limitent singulièrement la portée de ce type d'action : une partie des républicains parisiens, qui forment l'ossature du mouvement, considèrent la tournée de propagande en province comme une arme à double tranchant et s'en méfient, faisant preuve en l'occurrence d'un jacobinisme marqué. Dans *La Tribune*, en septembre 1832, Dornès définit les républicains de province comme des auxiliaires précieux, à condition qu'ils restent sous direction parisienne.

Les tournées s'inscrivent en outre dans des logiques très particulières. Il s'agit souvent de rendre visite à des groupes déjà favorables à l'idée républicaine. Sur place, ce sont fréquemment des étudiants rentrés chez eux après quelques années à Paris qui se chargent de l'organisation et de l'accueil. Pour éviter de ne prêcher qu'auprès de convaincus, certains militants républicains décident certes d'ouvrir l'éventail de leurs actions ; mais ils délaissent alors la méthode trop ponctuelle de la tournée de propagande pour s'installer sur une terre de mission ; tel est par

1. Rapport du procureur général, cité dans A. JARDIN et A.-J. TUDESQ, *La France des notables*, Paris, Seuil, 1973, II, p. 56.

2. E. P. THOMPSON, *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Seuil, 1988, p. 714-715.

3. Voir à ce sujet la contribution de M. Vernus (p. 25-39).

exemple le choix d'Ulysse Trélat, qui part s'installer dans le Puy-de-Dôme.

Le cas de la Société des droits de l'homme (SDH) permet de mieux percevoir les effets de la propagande républicaine. Plutôt que de diffusion d'une pensée structurée dans les milieux populaires, on parlera volontiers de circulation des influences, de reconstruction par les ouvriers et les artisans des discours entendus, de réappropriation des apports, bref d'autonomie¹. Les républicains de la SDH doivent, pour se faire entendre, composer avec leurs interlocuteurs.

De tout cela il résulte que la tournée de propagande n'a de chance de donner des résultats que si elle s'inscrit dans un environnement précis : milieu propice, possibilité d'interactions, inscription dans la durée. C'est justement l'existence d'une telle situation à Lyon, au début de la monarchie de Juillet qui permet, nous semble-t-il, de comprendre l'efficacité, y compris dans les milieux populaires, de la tournée du fouriériste Adrien Berbrugger à la fin de 1833.

L'exception lyonnaise ?

Parmi les trois propagandistes étudiés Adrien Berbrugger est probablement le moins brillant. Dans une publication fouriériste de 1835, un rédacteur anonyme vante sa « belle facilité et [sa] spirituelle élocution² ». Mais Berbrugger ne peut rivaliser ni avec le charisme remarquable de Lechevalier, ni avec l'impeccable logique de Considerant. S'il ne laisse que peu de traces dans l'histoire du mouvement, ce n'est pas seulement à cause d'une prise de distances précoce, au milieu des années 1830 – Lechevalier en fait autant, et même avant. En fait, Lechevalier ou Considerant auraient probablement obtenu autant de succès à Lyon.

Berbrugger fait étape à Lyon à deux reprises : en septembre 1833, il donne une série de quatre conférences au palais Saint-Pierre. Il est sur le chemin d'Alger, comme secrétaire du maréchal Clausel. Puis, de retour d'Alger, il s'arrête de nouveau à Lyon en décembre 1833, sans qu'on sache exactement combien de conférences il prononce.

1. Sur cette question, on pourra consulter A. FAURE, Mouvements populaires et mouvement ouvrier à Paris (1830-1834), *Le Mouvement social*, 88, 1974, p. 51-92 et W. SEWELL, La Confraternité des prolétaires : conscience de classe sous la monarchie de Juillet, *Annales ESC*, XXXIV-4, 1981, 650-671.

2. Note additive au *Mémoire justificatif à la Cour de l'accusé Rivière Cadet, de Lons-le-Saunier, imprimeur sur étoffes*, Paris, Bourgoigne et Martinet, 1835, p. 34.

Par chance, un éditeur lyonnais décide de publier en volume les interventions de Berbrugger¹.

Propos d'Adrien Berbrugger à Lyon (automne 1833) - Extraits



Source : A. BERBRUGGER, *Conférences...*, *op. cit.*

Fonds de la Bibliothèque d'étude et de conservation, Besançon

Nous pouvons donc en connaître sinon la substance concrète, du moins l'ossature. Précisons en effet que les *Conférences sur la théorie sociétaire de Charles Fourier* sont évidemment le résultat d'un travail de réécriture, qu'on devine mal le ton ou le rythme de ces heures passées à essayer de convaincre l'auditoire. Quant à l'atmosphère générale, aux réactions de la salle, à la nature des questions ou des contradictions, il n'en reste rien.

1. A. BERBRUGGER, *Conférences...*, *op. cit.*

Au palais Saint-Pierre, Berbrugger construit son argumentation en deux temps, selon une logique chère aux fouriéristes. Il commence par critiquer la Civilisation. Il insiste notamment sur l'indigence et sur ses effets dévastateurs, sur la fourberie des maîtres et des gouvernants, sur les diverses formes que prend l'oppression sociale. Puis il s'engage dans une minutieuse exposition du système économique et social imaginé par Fourier. Il laisse délibérément de côté la question politique pour focaliser son attention sur l'organisation du travail, pierre de touche du système. Il affirme que le phalanstère entraîne la fin du paupérisme et permet la coopération libre et passionnée entre les êtres.

Le succès est indéniable. Sept ou huit cents personnes suivent les conférences. Cette fois se joignent aux notables lyonnais un bon nombre de chefs d'atelier, qui font naturellement office de médiateurs avec les compagnons et les autres artisans de la soierie lyonnaise.

Une partie de la presse relaie les discours de Berbrugger. En septembre, les républicains de *La Glaneuse* suggèrent d'employer à la construction d'un phalanstère un dixième de la somme dépensée pour construire des forts détachés autour de Lyon. Au début de décembre, une belle lettre paraît dans *L'Écho de la fabrique*, journal des chefs d'atelier. Berbrugger « laisse les bases d'une école qui doit avoir des réunions suivies », conclut l'auteur qui reste anonyme, mais se décrit comme « phalanstérienne ». Et un article de *L'Écho de la fabrique*, quelques semaines plus tard, ne tarit pas d'éloges à l'endroit du « disciple de Charles Fourier ¹ ».

Les fouriéristes eux-mêmes ont conscience de la réussite de Berbrugger. Considerant souhaite qu'il parte en mission dans le nord de la France avec « pour base d'opérations la ligne de Lille à Bruxelles ». Puis le missionnaire pourra porter ses pas vers Lyon, Lons-le-Saunier, Salins ². Les conférences de la fin de l'année 1833 contribuent ainsi à la diffusion du fouriérisme, à Lyon, au sein du monde ouvrier. Les historiens qui ont étudié l'émergence d'un système de revendications ouvrières dans la capitale de la soierie notent l'importance de ces quelques mois ³.

1. Références précises à ces articles de *La Glaneuse* et de *L'Écho de la fabrique* dans M. BUFFENOIR, Le fouriérisme à Lyon (1832-1848), *Revue d'histoire de Lyon*, 1911, p. 447.

2. Lettre à Clarisse Vigoureux, 17 décembre 1833 (Bibliothèque d'étude et de conservation de Besançon).

3. Voir M. BUFFENOIR, Le fouriérisme à Lyon (1832-1848), art. cit., et surtout J. ALAZARD, Le mouvement politique et social à Lyon entre les deux insurrections de novembre 1831 et d'avril 1834, *Revue d'histoire moderne*, 1911.

Il nous reste désormais à comprendre pourquoi ce qui échoue partout ailleurs trouve de si profonds échos à Lyon. Une première explication vient à l'esprit : Berbrugger bénéficie de médiateurs nombreux et efficaces. On a vu que la presse prépare le terrain : *L'Écho de la fabrique* et *L'Écho des travailleurs*, « les deux organes du mutualisme et du syndicalisme lyonnais, [sont] disposés à recueillir avec ferveur une doctrine sociale d'association », nous explique ainsi Hubert Bourgin ¹. En outre, ces journaux sont d'inappréciables lieux de discussion où les enthousiasmes et les réticences s'expriment librement. Marius Chastaing, qui dirige *L'Écho de la fabrique*, apprécie beaucoup les idées de Fourier, mais n'hésite pas à railler quand il le faut sa terminologie ingrate.

D'efficaces organisateurs de tournée contribuent également à la réussite de Berbrugger. On a pu en retrouver deux, bien implantés l'un comme l'autre dans la société lyonnaise : le chirurgien Imbert, et surtout l'imprimeur sur étoffes Rivière Cadet, auteur d'une série d'articles remarquables sur la doctrine de Fourier dans *L'Écho de la fabrique*. Entre avril et novembre 1833 il prépare ainsi les Lyonnais à cette pensée difficile d'accès et il en souligne inlassablement les implications les plus concrètes. Le 4 août, par exemple, il décrit brillamment la situation préoccupante de l'industrie lyonnaise et expose les solutions avancées par le fouriérisme ².

La mairie de Lyon seconde elle-même l'initiative de Berbrugger. C'est elle qui prête les prestigieux et spacieux locaux du palais Saint-Pierre. Même si la demande d'autorisation adressée par le propagandiste fouriériste à cette occasion n'est guère subversive – « harmoniser les trois classes de la société, riche, pauvre, moyenne » –, la réponse des autorités locales traduit une remarquable curiosité et une ouverture d'esprit qui n'est pas si fréquente.

Peut-être faut-il voir l'origine de tous ces gestes dans les caractéristiques originales de la pensée sociale lyonnaise : Lyon apparaît en effet comme un terreau particulièrement favorable. C'est là, d'abord, que la pensée de Fourier s'est en partie construite au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècles. De ces années lyonnaises, Fourier a conservé une profonde empreinte. Ainsi la critique de la Civilisation repose-t-elle davantage sur l'observation du petit canut que de n'importe quel autre ouvrier ou artisan. C'est

1. H. BOURGIN, *Fourier...*, *op. cit.*, p. 458.

2. Sur Rivière Cadet, T. BOUCHET, Fouriérisme et républicanisme au début de la monarchie de Juillet. La semi-conversion de Rivière Cadet, *Cahiers Charles Fourier*, 6, 1995, p. 46-57.

pourquoi son langage et ses écrits sont davantage audibles à Lyon qu'ailleurs.

Lyon est en outre, autant sinon plus que Paris, un centre français de l'agitation ouvrière aux lendemains de 1830. C'est ce que traduit notamment l'insurrection de novembre 1831. Les saint-simoniens s'en rendent compte avant les fouriéristes. Prosper Enfantin, à son procès de 1832, affirme par exemple : « pour nous la politique théorique est terminée, la vie de la politique pratique commence. Nous la pratiquerons à Lyon, car là, des choses nouvelles vont éclore ¹ ».

Sensibles aux idées d'association et de mutuellisme, les Lyonnais font bon accueil à la pensée fouriériste et à ses adeptes. C'est là que Dubroca dirige dès 1833 une « société qui réalise dès à présent la théorie de Fourier, avec laquelle elle a des aspects frappants ² » ; et la même année Mazel met sur pieds une association commerciale d'échanges dont certains principes s'inspirent directement du système de Fourier.

Nul doute alors que la tournée de Berbrugger s'inscrive sans heurt dans un mouvement plus large d'enracinement des idées fouriéristes. Elle n'est pas en l'occurrence une révélation ponctuelle et fortuite. Elle catalyse des éléments multiples, elle accompagne des logiques profondes qu'elle nourrit en retour. C'est ainsi qu'on repère une composante fouriériste dans le bouillonnement contestataire du début 1834. Et aux côtés des mutuellistes ou de républicains de la SDH, des disciples de Fourier participent au soulèvement d'avril.

Phénomène de cristallisation, mouvement d'intégration à des mouvements plus amples : n'est-ce pas là le propre d'une tournée réussie, au-delà de ces images un peu figées de propagandistes enracinant tels des messies la révélation dans le cœur de leurs auditeurs ?

Le cas lyonnais, si caractéristique soit-il, ne doit pas nous faire oublier nos remarques liminaires. La tournée de propagande se heurte à une série d'obstacles souvent décisifs. Les fouriéristes l'expérimentent à leurs dépens pendant des décennies encore, même si leur message finit par se frayer un chemin dans les milieux populaires au moment où Considerant décide d'aller plus directement au peuple, vers 1840 ³.

En 1839 gonfle ainsi une polémique entre le fouriériste Czynski et ses corréligionnaires du journal *La Phalange*. Le premier reproche aux

1. Cité par J. GAUMONT, *Le Commerce véridique et social (1835-1838) et son fondateur Michel Derrion (1803-1850)*, Amiens, imprimerie Nouvelle, 1935, p. 23.

2. Cité par H. DESROCHE, *La Société festive*, Paris, Seuil, 1975.

3. Voir M. VERNUS, *Victor Considerant...*, *op. cit.*

seconds de ne pas s'occuper du peuple. Ils lui répondent que « la théorie de Fourier est une science ; une science ne s'adresse qu'aux hommes éclairés qui peuvent la juger ; elle n'a rien à attendre des classes pauvres et ignorantes tant qu'elle n'a pas à leur présenter un *Essai pratique* ». À cette date l'articulation entre théorie et pratique reste toujours aussi complexe¹.

Beaucoup plus tard, la correspondance entre Désirée Véret et Considerant, au soir de leurs vies (1890), ravive les blessures anciennes. Désirée Véret s'ouvre à son ami d'autrefois ; avec le recul du temps, elle regrette que les fouriéristes aient fait appel « à la cupidité des ambitieux et des jouisseurs » plutôt qu'aux « sentiments des déshérités² ». Ce qui manquait aux propagandistes fouriéristes au long de leurs doctes tournées, c'était peut-être tout simplement la sensibilité et la simplicité.

Mais au-delà du constat d'un échec presque général, l'expérience des fouriéristes au début de la monarchie de Juillet permet de s'interroger sur une alternative fréquente et difficile à résoudre : faut-il organiser des tournées auprès d'individus soit conquis soit sur le point de l'être, sans réaliser d'avancée significative ? Vaut-il mieux se jeter dans l'inconnu, à son corps défendant et au risque de n'être pas écouté ? Au fond, Berbrugger, Considerant et Lechevalier optent pour la première solution. Auraient-ils pour autant mieux réussi en choisissant la seconde ?

Néanmoins, malgré leurs limites, ces tournées ont une portée plus grande qu'on pourrait le penser. Si l'on s'en tient au décompte des auditeurs, notamment issus de milieux populaires, on peut rester sceptique. Mais ce serait oublier que la tournée peut jouer le rôle d'un catalyseur. En outre, elle favorise l'élaboration de méthodes de propagande ; elle suppose une rhétorique originale, une logistique rigoureuse. Il faudrait tenter de vérifier l'hypothèse selon laquelle des propagandistes, fouriéristes ou non, se seraient souvenus par la suite des expériences menées au début des années 1830. On peut supposer en effet qu'il existe de solides filiations dans les techniques de propagande par le verbe, au-delà des clivages et des changements de contexte.

Thomas BOUCHET
UMR CNRS 5605
Université de Bourgogne

1. Sur Czynski : M. SIBALIS, Jan Czynski : jalons pour la biographie d'un fouriériste de la Grande Émigration polonaise, *Cahiers Charles Fourier*, 6, 1995, p. 58-84.

2. Cité par J. RANCIÈRE, *La Nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981, p. 433 sq.

**BOUCHE À OREILLE ET PORTE-À-PORTE.
LA PROPAGANDE ORALE EN CÔTE-D'OR
AU MILIEU DU XIX^e SIÈCLE**

L'adoption de la constitution de la République, le 4 novembre 1848, est suivie, le même mois, de sa promulgation dans chaque commune de France. Un décret précise les modalités de la cérémonie et les préfets sont alors chargés d'inciter les conseils municipaux à organiser des festivités. Le pouvoir utilise ainsi deux moyens pour communiquer avec les administrés et les rassembler autour des principes dont il se dit porteur. Le premier est l'écrit, instrument essentiel d'autorité car il fixe la mémoire des faits, des engagements et des obligations sociales. Tous les régimes s'appuient sur des spécialistes de l'écrit qui peuplent l'administration. Toutefois, la prise en compte de la population analphabète conduit sur le plan local à annoncer verbalement les mesures les plus significatives, tâche qui revient officiellement au XIX^e siècle aux maires et à leurs appariteurs. Le second procédé est la fête, mise en scène de l'organisation sociale et politique que le pays souhaite se donner ou afficher. La réception des messages officiels est d'abord liée à l'efficacité de l'administration qui en est le vecteur. Elle dépend aussi du degré de formation des individus et de leur autonomie politique, celle-ci impliquant la capacité à se constituer une opinion propre et à discuter les points de

vue véhiculés dans la société. Quand cette capacité existe, l'individu est politisé, c'est-à-dire qu'il n'est pas simple sujet, mais citoyen apte à comprendre la vie publique et à y participer au regard d'enjeux qui dépassent le cadre quotidien de son existence.

La Seconde République a été un moment privilégié d'étude de la politisation en France, mécanisme par lequel les Français sont devenus acteurs du politique. Nombre de travaux ont décrit les affrontements entre démocrates-socialistes et blancs ou, plus généralement, conservateurs. Maurice Agulhon a montré comment les mutations des formes de la sociabilité accompagnaient la transformation d'un Var blanc en un Var rouge¹. Pierre Lévêque a présenté la crise du milieu du siècle dans deux départements bourguignons en recherchant certaines de ses causes dans les structures économiques et sociales héritées de la monarchie de Juillet². Dernier exemple, celui de Peter Mc Phee qui, à propos des Pyrénées-Orientales, a souligné le poids de la mémoire et des constructions identitaires dans l'entrée en politique sous la Seconde République³. Mon propos, s'il s'inscrit dans ce contexte, n'est pas tant de m'intéresser à la politisation proprement dite qu'aux rapports entre l'engagement politique et la propagande. Cette notion d'engagement induit un militantisme qui n'est pas fréquent chez les ruraux du XIX^e siècle. La propagande, pour sa part, consiste dans les moyens mis en œuvre pour amener des individus à adopter une opinion ou une position à l'égard d'une situation donnée. La Seconde République représente un tournant en la matière car le suffrage universel invite à modeler ou conduire l'opinion de millions d'électeurs et plus seulement à contrôler celle des censitaires.

Ayant constaté lors de recherches sur les fonctionnaires municipaux (gardes champêtres, appariteurs, cantonniers) que beaucoup avaient fait l'objet de sanctions pour activisme politique au milieu du XIX^e siècle, je me suis demandé quel était leur degré réel de conscience politique, comment et dans quel cadre ils utilisaient leurs fonctions, faites de

1. M. AGULHON, *La République au village. Les populations du Var de la Révolution à la Seconde République*, Paris, Plon, 1970, 543 p. (2^e édition, Le Seuil, 1979).

2. P. LÉVÊQUE, *La Bourgogne de la monarchie de Juillet au Second Empire*, 2 vol., Paris, EHESS-Jean Touzot, 1983, 592 p. et 798 p.

3. P. MC PHEE, *Les Semailles de la République dans les Pyrénées-Orientales (1846-1852). Classes sociales, culture et politique*, Perpignan, Publications de l'Olivier, traduction de N. Prosper et P. Mc Phee, 1995, 509 p. (texte original, *The Seed-time of the Republic : Society and Politics in the Pyrénées-Orientales, 1846-1852*, Thesis submitted for the degree of doctor of philosophy in the University of Melbourne [Australie], 1977).

déplacements, de conversations et d'annonces, à des fins propagandistes¹. Je me suis penché sur l'exemple de la Côte-d'Or en m'attachant aux révocations de fonctionnaires municipaux et d'élus. Le nord du département offre notamment un panel de situations entre des communes totalement acquises au bonapartisme, d'autres indifférentes et d'autres marquées par la force des idées rouges. Les archives départementales ont été complétées par les archives municipales, qui révèlent les non-dits de l'administration préfectorale. Un problème méthodologique se pose néanmoins puisqu'il faut restituer l'oralité que les sources écrites enregistrent maladroitement. En effet, leurs auteurs appartiennent à l'administration, à la police ou à la justice. Leur mode de réception des faits ne correspond pas toujours à ce qui se produisait dans les localités. En outre ils sont tributaires d'informateurs qui donnent une interprétation de ce qu'ils ont vu et entendu. Enfin, certains ont eu tout intérêt à minimiser la portée des événements, voire à en empêcher la connaissance par souci personnel – protéger une position, une carrière ; conserver la confiance des autorités... Malgré ces obstacles, il paraît possible de rendre compte des actions propagandistes menées sous la Seconde République, en particulier par les fonctionnaires municipaux qui sont en relation quotidienne avec les habitants. Il convient non seulement de considérer leurs actes, mais aussi leur entourage pour caractériser la propagande qui fut conduite dans le milieu rural en référence à des enjeux nationaux.

Je montrerai d'abord comment les autorités souhaitent être secondées pour communiquer avec les habitants et incliner l'opinion en leur faveur. J'étudierai ensuite des cas de petits fonctionnaires dont l'engagement aux côtés de l'opposition provoque la destitution. J'évoquerai enfin les caractéristiques de la propagande qu'ils mènent, avec leurs proches, pour rallier à leurs idées le plus possible de sympathisants.

La propagande au service de l'État

Les interlocuteurs des autorités

Au XIX^e siècle, l'État compte sur quelques interlocuteurs privilégiés pour orienter et surveiller la vie des communes. Il s'appuie en priorité sur les maires. En mars 1848, le nouveau pouvoir change ceux qu'il pense hostiles. Dans l'arrondissement de Semur-en-Auxois, d'anciens opposants

1. F. GAVEAU, *L'ordre aux champs. Histoire des gardes champêtres (1791-1914)*, thèse en cours, sous la direction de J.-M. Berlière.

dynastiques révoqués sous Guizot sont rétablis dans leurs fonctions. Les membres de la commission exécutive de l'arrondissement, qui n'ont qu'une connaissance imparfaite des communes, s'en remettent à quelques notables afin de nommer des candidats bienveillants à l'égard de la République. Le nouveau maire de Quincy-le-Vicomte, Humbert, une des grandes fortunes de Côte-d'Or, informe les commissaires qu'à Senailly « on attend avec une grande impatience » le rétablissement d'un homme dont la réputation de très bon magistrat, de bon citoyen et d'honnêteté demeure¹. Il insiste surtout sur sa capacité reconnue à gérer la commune et sur sa moralité. En revanche, son républicanisme est loin d'être avéré. Humbert se garde d'ailleurs de tout commentaire à ce sujet. Politiquement, il suggère néanmoins qu'une telle nomination serait utile, comme il a pu s'en rendre compte en discutant avec les habitants de Senailly. En effet, son protégé avait été victime des manœuvres de l'ancien conseiller général de Montbard, très influent auprès de l'ex-sous-préfet. En corrigeant une telle injustice, la République répondra aux attentes des villageois et se les ralliera. Il obtient ainsi la nomination tant attendue. Le mécontentement qu'aurait pu provoquer une totale éviction de l'ancienne municipalité est évitée car le maire destitué devient adjoint. Les différents réseaux qui se partagent localement le pouvoir sont donc ménagés. Par cette recommandation, Humbert se pose en homme dévoué aux autorités. Il indique quelles actions mener pour modeler favorablement l'esprit public. En retour, il obtient la confiance du pouvoir et son appui pour accroître sa propre influence.

Cependant, en novembre 1848 le choix de l'élection du maire par un conseil issu du suffrage universel modifie l'emprise de l'État sur les municipalités de moins de 6 000 habitants. Désormais, l'administration préfectorale a pour interlocuteur un homme qu'elle n'a pas désigné. Certes, depuis 1831, le conseil était élu au suffrage censitaire. À ce titre, il reflétait l'opinion d'une partie des villageois. Toutefois, par le jeu de la nomination, le pouvoir avait la possibilité de retenir un homme soumis. À partir de 1849, les maires n'inspirent plus la même confiance dans la mesure où leur élection résulte de rapports de force internes aux villages. Les sous-préfets n'en continuent pas moins à les considérer comme des subordonnés. Ils en attendent un soutien actif dans l'encadrement de l'opinion. La plupart des maires remplissent ce rôle. En vue du plébiscite

1. Archives départementales de la Côte-d'Or (ADCO), 7 M 65, lettre du maire Humbert datée du 13 mars 1848.

de décembre 1851, le sous-préfet de Châtillon-sur-Seine annonce au préfet qu'il a déjà « fait depuis plusieurs jours aux fonctionnaires de l'ordre administratif les plus vives recommandations d'user de leur influence auprès des électeurs ¹ » afin de leur faire comprendre l'intérêt d'un bon vote. Celui de Beaune fait de son mieux pour stimuler « le zèle de tous les fonctionnaires et celui des hommes d'ordre pour faire voter et bien voter le plus grand nombre possible ² ». À cette fin, des circulaires demandent aux chefs des différents services publics d'orienter le vote de leurs employés. La direction des Ponts-et-Chaussées répond aux consignes de la préfecture en répandant auprès des agents voyers, conducteurs et piqueurs, le bruit selon lequel personne n'a fait autant pour eux que Louis-Napoléon Bonaparte et que leur sort pourrait se détériorer rapidement s'il ne se maintenait pas à la tête de l'État ³. La menace contenue dans les propos permet de faire réfléchir les plus tièdes. Par ailleurs, les notables sont invités à mettre leur autorité sociale et leur force de persuasion au service du pouvoir. Dans une dépêche adressée au ministère de l'Intérieur en décembre 1851, le préfet note qu'il a fait distribuer aux maires plus de 200 000 bulletins de vote pour bien préparer le plébiscite. Il a également envoyé 50 000 bulletins à des « correspondants » du gouvernement dans les communes, hommes dévoués au Prince Président ⁴.

La propagande menée par l'État résulte de la perception qu'il a du fonctionnement de la société. Au milieu du XIX^e siècle, il la perçoit comme un organisme solidement tenu par une armature à son service. L'ossature est constituée par les fonctionnaires et par les groupes associés au pouvoir. Les hiérarchies qui structurent l'édifice social sont les vecteurs essentiels de l'information. Chacun transmet les consignes qu'il reçoit de ses supérieurs à ses subordonnés. Chacun informe ensuite ses supérieurs de la mise en œuvre de l'ordre, en faisant ressortir le zèle mis à obéir et la bonne réception des messages. Les différents agents vérifient soigneusement la véracité des rapports qui leur parviennent. Ainsi, le préfet de Côte-d'Or estime début décembre 1851 que l'installation du sous-préfet de Semur-en-Auxois est trop récente pour qu'il puisse relater avec fiabilité les menées politiques dans sa circonscription ⁵. En outre, il n'a pas eu

1. ADCO, 1/M/211, chemise n° 2, pièce n° 12, lettre du 15 décembre 1851.

2. ADCO, 1/M/211, chemise n° 2, pièce n° 3, lettre du 17 décembre 1851.

3. ADCO, 1/M/211, chemise n° 2, pièce n° 22, lettre du Service de la Saône au préfet du 11 décembre 1851.

4. ADCO, 1/M/211, chemise n° 2, pièce n° 6, dépêche du 16 décembre 1851.

5. ADCO, 1/M/232, note du 4 décembre 1851 au ministre de l'Intérieur.

le temps de développer des réseaux d'information et des appuis capables de le servir. En conséquence, le préfet se méfie des nouvelles qu'il en reçoit et craint pour l'ordre dans cette partie du département. Quant aux notables contactés par l'administration, ils comptent sur l'obéissance que leur rang doit susciter pour diriger les populations. Cette propagande n'implique pas une longue préparation de l'opinion. D'après les rapports des sous-préfets, les outils qui la rendent possible sont l'influence et la soumission à la hiérarchie. Dans les villages, les notables donnent l'exemple de ce qu'il faut faire et penser.

Au besoin, les plus réticents doivent comprendre par le sermon ou la menace qu'ils se trompent, ce qui explique les convocations en sous-préfecture des maires dont le dévouement paraît incertain. Si le magistrat s'obstine après l'entrevue à négliger son devoir ou à nuire à l'administration, le pouvoir s'en débarrasse. La majorité du personnel administratif et politique de la Seconde République a été formée aux pratiques de la monarchie de Juillet. Ce milieu pense que la formation de l'opinion dépend d'abord des notables, des maires et de l'administration. Un exemple fameux, extérieur à la Côte-d'Or, mais édifiant, le prouve. Le 2 mai 1848, Tocqueville témoigne à son ami Clamorgan de sa surprise de n'être arrivé qu'en cinquième position à la législative dans le canton de Quettehou (département de la Manche) où il dispose pourtant de très nombreux amis, « qui ont et qui doivent avoir dans chaque commune de l'action sur le peuple ¹ ». Il s'interroge alors sur l'identité de ceux qui ont conduit les électeurs à un tel résultat et sur leurs moyens d'action. Il n'exclut pas la défection de ses amis, recourant ici à l'explication habituelle qui fait du notable le créateur de l'opinion. Il pense, comme la plupart de ses collègues, qu'en dehors des notables et des fonctionnaires, les propagandistes sont connus et que la circulation des idées ne peut guère s'inscrire que dans le cadre des clubs, des cercles, des cabarets et des journaux. Il leur est difficile de concevoir un niveau inférieur et éventuellement autonome de la politique, sauf à imaginer la thèse du complot ou de la jacquerie qui s'apparente plus à une poussée de barbarie qu'à un acte politique réfléchi. Or, maires et notables ne sont pas les seuls impliqués dans la transmission des informations de l'État au sein des communes. Il faut compter avec les petits employés municipaux et leur entourage.

1. A. de TOCQUEVILLE, *Œuvres complètes, Tome X, Correspondance et écrits locaux*, Paris, Gallimard, 1995, p. 460.

L'action des petits fonctionnaires municipaux

Les appariteurs occupent une fonction clef, bien souvent ignorée par l'historiographie pour plusieurs raisons. En premier lieu, leurs origines jettent un doute sur leurs capacités à mener des actions de propagande. De plus, ils exercent souvent une autre activité – principale – et demeurent rarement en poste de longues années. Ce facteur complexifie la compréhension de leur parcours personnel et laisse entendre que l'emploi public n'est guère lié à un éventuel engagement. En outre, leur rôle a été jugé secondaire par rapport à celui des maires, qui représentent le pouvoir et dont la figure a été érigée en symbole de la démocratie locale depuis la Troisième République. L'histoire retient les maires, à l'instar des notables, comme les principaux acteurs de la formation de l'opinion et de la préparation des élections. Les prêtres et les instituteurs incarnent des options politiques opposées et leurs positions dans les communes ont attiré des recherches. Enfin, les sources disponibles ne sont pas étrangères au désintérêt qui entoure les petits fonctionnaires. La connaissance de ceux qui ont exercé dans la première moitié du XIX^e siècle implique un travail délicat pour restaurer leurs origines, leurs parentés et leurs fréquentations. En effet, une telle étude s'appuie essentiellement sur des archives dites locales, mal conservées, mais abondantes. De plus, elles sont éparpillées dans des fonds différents, dont le classement n'est pas toujours opéré¹, et elles frappent par leur laconisme. Cette situation reflète l'attitude de l'État à l'égard du personnel municipal dont la gestion relève de l'organisation interne aux communes jusqu'aux portes du Second Empire. Seul le maire compte vraiment pour l'administration préfectorale. Toutefois, la participation de nombreux petits fonctionnaires aux événements de décembre 1851 et de 1852 conduit les autorités supérieures à prendre totalement en main leur nomination. Cela se traduit par l'accroissement soudain des sources les concernant. Ce changement témoigne de la reconnaissance de leur rôle dans la surveillance et la formation de l'opinion.

En effet, l'insertion des petits employés municipaux dans la société villageoise les conduit à en partager les préoccupations quotidiennes. Ils participent aux tensions qui la traversent. Ils sont donc acteurs des passions locales et représentent un pouvoir dont l'origine paraît étrangère à la commune. La collusion de ces éléments explique leur importance.

1. Je pense ici à la série 2/O des ADCO pour laquelle le repérage des informations est quasiment empirique.

Appariteurs et gardes ont la possibilité d'interpréter ce qu'ils observent à la lumière de ce qu'ils apprennent dans leurs fonctions. Par nature, les appariteurs forment l'ultime maillon de la chaîne qui vise à conduire les informations de l'État vers les citoyens. Après le maire, ils sont les premiers avertis d'une nouvelle importante, qu'ils doivent répandre. Les villageois ont le loisir de dénoncer en eux des auxiliaires au service d'un ordre qui leur porte parfois préjudice. Aussi, les gardes champêtres sont souvent au centre de conflits entre le pouvoir municipal et ceux qui s'y opposent. L'administration supérieure prend progressivement conscience des enjeux qui entourent une telle position. Les maires doivent être secondés par des personnes dévouées qui ne risquent pas de favoriser les adversaires du gouvernement. Le préfet de Côte-d'Or déclare en février 1852 que la fonction d'appariteur est « un emploi de confiance qui n'est pas susceptible d'être mis en adjudication ¹ » car le maire d'Asnières-en-Montagne (canton de Montbard) souhaitait en recruter un nouveau à la manière des pâtres et des bergers communs. L'individu qui aurait exigé le salaire le plus faible aurait été retenu. Le préfet demande au maire de désigner un homme sûr sans consulter le conseil municipal qui représente trop les intérêts locaux. La qualité d'un employé municipal s'évalue à l'aune de son dévouement à l'État. L'appariteur de Buffon est ainsi révoqué début mars 1852 pour avoir refusé d'obéir au maire qui lui demande de publier à la forge du village la tenue prochaine de l'élection d'un député et de présenter à l'occasion le candidat officiel ².

Porteurs de la parole publique dans les villages, sous la surveillance des maires, les appariteurs participent à la formation de l'opinion en faveur du régime qui les emploie, sans en être toujours conscients. Là où les patois et les langues régionales l'emportent sur la connaissance du français académique, ils sont des interprètes comme un curé ou un maire. De la même façon, les gardes champêtres sont au plus près des habitants pour veiller à l'application de la loi et servent théoriquement le pouvoir. Victor Hugo rend compte dans un poème, écrit dans l'exil de Jersey en novembre 1852, de cette subordination qui trouve une application dans l'encadrement de l'opinion au moment des votes :

« Mais qui donc a voté ? Mais qui donc tenait l'urne ?

« Mais qui donc a vu clair dans ce scrutin nocturne ?

1. ADCO, 2/O/28/2, lettre du préfet au sous-préfet de Semur-en-Auxois du 5 février 1852.

2. Archives municipales (AM), Buffon, dossier gardes champêtres, K/6/1, arrêté de suspension et de révocation de l'appariteur du 1^{er} mars 1852.

- « Où était donc la loi dans ce tour effronté ?
 « Où donc la nation ? Où donc la liberté ?
 « Ils ont voté !
 « Troupeau que la peur mène paître
 « Entre le sacristain et le garde champêtre¹ »

La nécessité de la rime n'enlève rien à la réalité de l'image. Les petits fonctionnaires ont bel et bien participé à l'encadrement des populations. Certaines communes paient à leur appariteur des cours de tambour afin d'acquérir la manière d'en jouer car, de la même façon qu'il existe un langage campanaire, il existe un idiome du tambour. Parfois c'est au son d'une petite cloche à main que le personnage fait sa tournée. Les municipalités les mieux loties financièrement et qui en ont l'utilité emploient à temps plein un appariteur qui est aussi le porteur de leurs plis. À l'inverse, les communes les plus pauvres n'emploient personne et la fonction échoit au maire ou à des enfants. Ailleurs, la charge incombe au garde champêtre. Dans ce cas, il représente doublement l'autorité. En effet, il est institué pour assurer la protection des récoltes et des propriétés. Sa surveillance s'étend couramment à l'intérieur des espaces bâtis, quoique jusqu'en 1867 la loi exige qu'il prête un double serment au titre de garde et d'agent de police. Fréquemment ignorant d'une nuance qui retient les juristes quand un litige surgit au sujet de la validité d'un procès-verbal, les maires ne tiennent guère compte de l'obligation. Les gardes champêtres incarnent la Loi et sont d'ailleurs tenus de porter une plaque sur laquelle le mot est gravé. Officiers de police judiciaire, ils sont dotés de pouvoirs étendus et inspirent le respect, même si chacun connaît quelques chansons pour les ridiculiser. Par ailleurs, leur rôle d'appariteur en fait la voix des autorités. Les affiches qu'ils apposent contribuent encore à l'information de la population.

La répétition des messages, d'un point à l'autre de la commune, permet à l'appariteur d'intérioriser ce qu'il annonce. Il délivre les avis depuis des lieux soigneusement choisis de l'espace public : fontaines et lavoirs ; carrefours ; places... Il cherche en effet les endroits les plus fréquentés pour être certain que l'information trouve un vaste écho. À son passage, l'activité se fait moins bruyante. Chacun tend l'oreille, en quête des renseignements. L'avis est suivi d'échanges entre voisins pour confronter ce qui a été entendu ou pour faire répéter ce qui a mal été perçu. Quelques discussions entourent la nouvelle. Les autorités supérieures et la

1. V. HUGO, *Les Châtiments*, Paris, Éditions Le Livre de Poche, 1998, collection « Classique », « La Famille est restaurée », IV, p. 126.

municipalité prennent soin de contrôler chaque avis. Cependant, en dernier lieu, c'est l'appariteur, qui ne sait pas toujours lire ni écrire, qui récite ce qu'on lui a demandé. Les modifications dans la formulation sont alors courantes ; déformations que le bouche à oreille accroît. Dès mars 1848 les appariteurs annoncent l'instauration du suffrage universel dans les communes. Ils préviennent de la tenue des élections, participant, à leur façon, à l'ouverture de discussions politiques. Ce sont encore eux qui avisent de l'établissement de la République et des fêtes entourant son installation. Ils ont également eu à proclamer la dissolution de l'Assemblée nationale en décembre 1851, l'organisation du plébiscite pour les 20 et 21 décembre 1851, et les transformations du pouvoir du président en empereur. La tâche implique, en théorie, le plus grand détachement à l'égard du cours des événements si son titulaire espère garder le poste. Mais cette docilité, qui découle parfois de l'indifférence, n'est pas générale.

Des attitudes oppositionnelles minoritaires

Sous la Seconde République, des gardes champêtres appariteurs utilisent leurs fonctions à des fins politiques indépendantes de celles que le pouvoir leur fixe. Les autorités surveillent pourtant de plus en plus ces agents, largement critiqués durant les années 1840 et dont quelques notables dénoncent la trop grande soumission à des maires pas toujours scrupuleux. Ainsi, le préfet de Côte-d'Or demande au soir du 2 décembre 1851 aux sous-préfets du département de s'appuyer sur la gendarmerie et sur les gardes forestiers pour réprimer les velléités de soulèvement. Il pouvait ordonner aux gardes champêtres de renforcer la gendarmerie, conformément à la loi. Un motif politique explique qu'il ne l'ait pas envisagé. Il aurait en effet fallu réunir au chef-lieu de canton tous les gardes, signe qui n'aurait pas manqué d'inquiéter les populations. Or, les circonstances appelaient à s'en méfier et à en maintenir la sérénité. De plus, le préfet ne tient pas à recourir à des hommes dont certains ont été installés par des maires qu'il sait ou qu'il suppose démocrates, tels ces sept magistrats du canton de Dijon-Est révoqués dès le 3 décembre. Les gendarmes le rassurent davantage car ils ont l'habitude d'obéir et échappent aux influences locales. Parmi les cas rencontrés, trois paraissent significatifs des types de propagande que les gardes appariteurs mènent contre le pouvoir et de l'environnement dans lequel ils s'inscrivent.

Un cas de collusion avec un maire démocrate

Le premier exemple concerne la commune de Moutiers-Saint-Jean, gros bourg d'environ 600 habitants dominé sous l'Ancien Régime par l'abbaye la plus ancienne du département. Ce cas indique une entente entre le garde appariteur et le maire, tous deux partageant des opinions démocrates et bénéficiant du relatif éloignement des autorités policières. Leur action n'est guère secrète dans la localité et le garde n'est véritablement inquiété qu'après la révocation du maire dont les agissements étaient devenus insupportables à l'administration.

En janvier 1852, le sous-préfet de l'arrondissement demande au préfet de destituer sur-le-champ le garde champêtre Paul Prieur. D'après des renseignements collectés, comme il se doit, auprès de personnes fiables, mais dont l'identité n'est pas divulguée, il a appris que le garde « s'est livré dans cette commune à des intrigues dans le but d'amener les habitants à émettre des votes négatifs les 20 et 21 décembre 1851. En outre, il est à ma connaissance [qu'il] remplit fort mal ses fonctions ¹. » La demande de révocation repose à l'évidence sur un motif politique. Éliminons en effet la critique liée à son zèle. Prieur, tailleur de pierre, avait été nommé garde champêtre le 1^{er} juillet 1836. En 1838 il avait ajouté à sa charge celle de cantonnier. En août 1843, il fut reconduit dans ses fonctions car il était jugé intègre et actif. Il en fut de même jusqu'en 1851 ². La longueur de son exercice, fait assez rare, traduit un service satisfaisant pour les villageois. En outre, il a connu plusieurs maires, aucun n'ayant eu quoi que ce soit à lui reprocher. Or, ses prises de position en faveur d'une République sociale contre une République des Messieurs ont déplu à beaucoup à partir de 1849. Cependant, il bénéficie de l'appui inconditionnel d'un maire démocrate, révoqué en avril 1851. Le sous-préfet de Semur-en-Auxois, qui demande cette sanction, croit mettre un terme à l'action des rouges. Il n'imagine pas que le garde champêtre appariteur puisse poursuivre sa propagande sans l'appui du maire.

Le 2 novembre 1851, un mois avant le coup d'État, l'adjoint faisant fonction de maire depuis la destitution de celui-ci, décide d'accepter la demande d'un habitant, parent d'un conseiller, qui se propose pour être garde champêtre. Six jours plus tard, il réunit le conseil pour approuver son choix. Cependant, Prieur n'a ni donné sa démission, ni été révoqué.

1. ADCO, 2/O/445/1, lettre au préfet du 16 janvier 1852.

2. AM de Moutiers-Saint-Jean, Registre des délibérations du conseil municipal. Les faits qui suivent en sont extraits.

Lettre de dénonciation du garde champêtre Paul Prieur au préfet de Côte-d'Or en 1852

République française.

N^o 10 DÉPARTEMENT
de Saône-et-Loire.

N^o 10 Canton.

N^o 10 Commune.

Demande en révocation
de Paul Prieur,
Garde Champêtre
de la Commune de
Moussy, P. J. J. J.

N^o 10, le 12 Janvier 1852.

Monsieur le Préfet,

Il s'agit de renseignements fournis par
des personnes dignes de confiance, qui le nomment
Paul Prieur, Gard. Champêtre de Moussy, P. J. J. J.
sont liés dans cette commune, à des intrigues
dans le but d'empêcher les habitants à acheter de
vets négatifs le 20 et 21 Décembre 1851.

En outre, il est à ma connaissance, que
ce Gard. Champêtre rempli fait mal ses
fonctions et s'est honoré de vous proposer de
le révoquer immédiatement.

Avec, Monsieur le Préfet,
l'assurance de ma haute considération,
R. H. H. H.

P. P. P. P.

A Monsieur le Préfet de la Côte-d'Or, à Dijon.

Source : Archives départementales de la Côte-d'Or, 2/0/445/1

Afin de se débarrasser de lui, le conseil, qui n'est pas au complet parce qu'il a été épuré par le préfet, se réunit le 11 décembre suivant « dans le but d'examiner les plus grands torts que l'autorité locale peut imputer au sieur Paul Prieur, comme garde champêtre de la commune [...] et de demander s'il y a lieu, la révocation de ce fonctionnaire ». Les conseillers sont à la recherche d'un prétexte pour prononcer une révocation qui ne soit pas interprétée comme une marque d'arbitraire. Ils reprochent alors au garde de ne pas avoir protégé une plantation récente d'arbres le long du chemin qui mène à l'abreuvoir communal, argumentaire dont un examen plus approfondi démontre la fausseté.

Les reproches politiques sont en réalité premiers. Les résultats du plébiscite de décembre 1851 s'ajoutent à l'attitude connue du garde et offrent un motif sérieux, du point de vue de l'administration, pour le sanctionner. Les résultats montrent que dans cette commune 32,1 % des

voteurs, soit 43 sur 134¹, ont opté pour le non. La moyenne du canton s'établit à 12,8 %, celle de l'arrondissement de Semur-en-Auxois à 10,6 %, ce qui est déjà bien supérieur au 3,6 % de l'arrondissement de Châtillon-sur-Seine. Dans cette ville, la répression qui a mis fin à une émeute dans la mairie le 3 décembre, a contribué à désorganiser l'opposition. Dans le département les non ne représentent que 12,5 % des suffrages exprimés. Les opposants au coup d'État se manifestent donc fortement à Moutiers-Saint-Jean. Ces chiffres décident le nouveau sous-préfet, nommé pour reprendre en main l'arrondissement le 6 décembre 1851, à exiger des sanctions contre le garde, politiquement trop actif. En effet, il a accompli un travail de porte-à-porte efficace pour essayer de convaincre de la nécessité de repousser un régime qui s'appuierait sur les riches propriétaires et l'Église. Le souvenir de la vie au temps de l'abbaye sert de repoussoir à ceux qui l'écoutent. Ses amis et ses parents gravitent d'ailleurs dans les milieux rouges et forment un puissant noyau au sein du village. Résidant dans un quartier peuplé de tailleurs de pierre, de plâtriers et de menuisiers, par ailleurs tous apparentés, le garde est à même de les convaincre du danger que représente la fin de la République. Cependant, son action ne vise pas au coup d'éclat à la différence de ce que font d'autres fonctionnaires, comme le montre l'exemple de la ville de Montbard.

Un cas de résistance active au coup d'État du 2 décembre

Montbard est un chef-lieu de canton sur la ligne de chemin de fer en construction entre Paris et Lyon. En juin 1851, un tronçon est mis en service entre Tonnerre et Dijon. Les trains desservent la gare du bourg, terminée en 1850. La société locale se transforme par l'accroissement du nombre des ouvriers de la métallurgie. De plus, le développement des échanges commerciaux liés à la gare et au canal de Bourgogne augmente la fréquentation de la cité et s'accompagne de la densification du réseau des cafés et des auberges.

Là, le garde champêtre appariteur, Louis Tripiet, est arrêté lors d'un coup de filet le 11 janvier 1852. Dans la commune, 38,5 % des électeurs ont voté contre le plébiscite de décembre 1851. Le nouveau maire, installé au début de l'année, écrit en février que « la conduite politique du S^r Tripiet n'est pas le seul reproche qu'il y ait à lui faire. Il se livrait à la boisson et supportait une grande négligence dans l'emploi de son temps.

1. ADCO, 3/M/184, résultats du plébiscite des 20 et 21 décembre 1851. Moutiers-Saint-Jean compte 145 électeurs inscrits.

[...] Ainsi donc le côté politique à part, Tripier n'en devait pas moins d'être remplacé ¹ ». L'enquête menée à son sujet témoigne de son engagement aux côtés de ceux qui, à Montbard et dans les environs, ont appelé la population à sanctionner le viol de la constitution.

Les dépêches télégraphiques annonçant la dissolution de l'Assemblée sont parvenues à la préfecture le 2 décembre 1851 à 21 heures. Les communes du département sont averties le lendemain, les maires recevant l'ordre de communiquer la nouvelle à la population ². Le conseil municipal n'accepte pas le coup de force du président, qui avait fait une halte dans la ville début juin 1851. À cette occasion, les habitants avaient pu constater le peu d'entrain mis par Louis-Napoléon Bonaparte à acclamer la République à leurs côtés. Le conseil se réunit à l'hôtel de ville sans autorisation et déclare siéger en permanence. Le préfet note que les émeutiers de tout l'arrondissement ont considéré le sous-préfet déchu de ses pouvoirs après le coup d'État, signe d'une insurrection légaliste dans ses motivations. Tripier a essayé d'ameuter la population en lui présentant les faits et en l'appelant à soutenir le conseil dans la résistance. La voix de l'appariteur, qui remplit sa fonction d'informateur officiel, a attiré l'attention de tous les habitants. Ceux qui ont entendu à travers lui l'appel des démocrates locaux l'ont rejoint. Les débits de boisson ont été parcourus. Il a donc été particulièrement actif dans un moment où la surveillance policière était renforcée dans une ville disposant d'une brigade de gendarmerie. En fait, s'il a répondu aux ordres du conseil, il a aussi agi selon son opinion. Il savait le risque qu'il prenait en mettant sa fonction au service d'une insurrection dont le motif affirmé ici était la défense de la légalité constitutionnelle.

Devant l'inertie du sous-préfet de Semur-en-Auxois, perdu face au désordre qui s'empare des villes de l'arrondissement, le préfet décide de dissoudre les conseils municipaux de Montbard et de Semur-en-Auxois. La mesure ne paraît guère de nature à calmer immédiatement la population, le préfet constatant qu'« il y a dans ces deux villes un assez grand nombre d'hommes exaltés et on peut craindre que sous l'influence de quelques meneurs, et vu le peu de forces dont le sous-préfet dispose, ils ne cherchent à entretenir l'agitation ³ ». En effet, la cité est connue pour

1. ADCO, 2/O/424/1, dossier gardes champêtres, lettre du maire Crépey au sous-préfet du 16 février 1852.

2. ADCO, 1/M/232, note du préfet de Côte-d'Or au ministre de l'Intérieur du 4 décembre 1851.

3. *Ibidem*.

l'activité de ses démocrates qui regroupent des ouvriers, des petits artisans et des notables fortunés. En juin 1848, un groupe d'ouvriers montbardois avait été envoyé à Paris pour soutenir leurs camarades dans la défense de la République, mais ils étaient arrivés trop tard. Les principaux dirigeants du mouvement sont arrêtés ou s'exilent quand ils en ont les moyens. La nomination de nouveaux conseillers acquis à l'ordre, l'intervention de gendarmes et la nouvelle de l'échec des résistances en France entraînent la dispersion des propagandistes et la recherche de ceux qui ont été trop compromis tel Tripier.

Comme à Moutiers-Saint-Jean, l'aspect politique n'est pas présenté comme l'unique motif de révocation de l'appariteur. L'alcoolisme et la négligence sont soulignés pour justifier la mesure aux yeux de la population. En somme, à la différence de la terreur blanche que la Restauration avait essayé d'encadrer législativement en 1815 et qui sanctionnait explicitement des comportements politiques, la répression qui s'abat sur les petits fonctionnaires après décembre 1851 cherche des justifications professionnelles pour en atténuer le sens politique. Le garde était-il porté sur la boisson ? Les archives de la ville de Montbard et les archives départementales ne livrent aucune mention de réprimandes contre lui pour alcoolisme. En revanche, il était un habitué de certains cabarets qui furent fermés à la fin de décembre 1851 et au début de janvier 1852 pour raison politique. Cette fréquentation pouvait s'interpréter de deux manières. Il aurait pu y boire plus que de raison, mais aussi y discuter politique. L'autorité a le loisir d'utiliser le détail dans le sens qui lui convient pour sanctionner le fonctionnaire. Quant à la négligence, son évocation dispense de faits précis car elle relève du comportement, d'une manière de considérer son travail. Elle est en elle-même jugée répréhensible car elle est susceptible de favoriser les délits ou de traduire une complicité avec leurs auteurs.

Un cas de résistance passive

Le dernier exemple est emprunté au village de Montigny-Montfort, commune rurale, voisine de Montbard, constituée du chef-lieu et de trois hameaux, dont deux avaient conservé le souvenir de leur relative autonomie avant 1789. En effet, Montfort et Villiers formaient chacun une communauté avec une assemblée d'habitants. Ils ont été rattachés à Montigny pour constituer une même municipalité. Des oppositions marquées par l'identité de hameau caractérisent l'écoulement des jours dans la commune qui est traversée par la route de Montbard à Semur-en-

Auxois. Une propagande active est conduite par le conseil. Ses membres vantent les mérites du oui au plébiscite par conviction et pour obéir au sous-préfet. Or, ils considèrent leur garde champêtre comme un dangereux agent démocrate. Celui-ci défend une abstention électorale de principe après le coup d'État.

Le 9 janvier 1852, Pierre Ravier, manouvrier, fils de manouvrier, chargé de surveiller le finage de Montfort, est révoqué. À la différence des deux cas précédents, le sous-préfet ne recourt à aucun motif professionnel pour prouver la nécessité de la sanction au préfet car il s'appuie sur une demande explicite des conseillers municipaux et pense agir avec le consentement général de la population. Il expose que « le garde s'est placé dans la petite minorité de la commune ¹ » qui n'a pas approuvé le régime en refusant d'aller voter malgré les injonctions des conseillers. Le scrutin de décembre donne pourtant une écrasante majorité au « oui » puisque 162 des 168 votants l'ont choisi. Le « non » n'a réuni que 6 suffrages, mais les abstentions se sont élevées à une vingtaine. Celle du garde paraît condamnable car l'administration doit pouvoir se reposer sur tous les fonctionnaires publics. Elle l'est d'autant plus qu'elle ne relève pas d'une simple indifférence, mais d'une position que plusieurs membres du conseil, habitants de Montfort, dénoncent au sous-préfet. Dans une lettre du 6 janvier 1852, ils déclarent que cet homme dont « les opinions ne sont pas conformes à l'état actuel de l'ordre établi et qui par ses opinions politiques a perdu la confiance de ses concitoyens ² » doit être révoqué. Faut-il voir dans la demande un opportunisme politique plus qu'un engagement raisonné en faveur de la révision constitutionnelle ?

Le garde champêtre n'a pas hésité à tenir tête à ceux qui lui délivraient des consignes de vote. Leur pression se marque notamment par la recommandation de démissionner s'il s'entête dans son refus. La menace est implicite. Si le garde ne se raisonne pas, il aura des difficultés à demeurer en poste. Ravier répond qu'« il aimerait mieux manger ce qu'il possède que de le faire ³ ». Il manifeste son indépendance d'esprit. Il marque également les limites de sa soumission à l'autorité locale. Il refuse de se voir imposer une opinion sous le prétexte qu'il doit son emploi à la municipalité. Il se tient prêt à lui résister, quitte à être victime de vengeances.

1. ADCO, 2/O/428/1, dossier garde champêtre, rapport du sous-préfet au préfet du 8 janvier 1852.

2. ADCO, *Ibidem*, lettre d'habitants de Montfort au sous-préfet du 6 janvier 1852.

3. *Ibidem*.

Des cas de propagande oppositionnelle de petits fonctionnaires communaux dans le canton de Montbard (Côte-d'Or) au milieu du XIX^e siècle



Source : Fabien Gaveau

Ce cas éclaire un aspect de la campagne menée en faveur du plébiscite. La propagande orchestrée par l'administration a battu son plein dans les communes, mais le tact a parfois manqué à ses agents. Chaque hameau est parcouru par ses propres représentants. Ce choix est destiné à ne pas froisser les susceptibilités qui pourraient être heurtées par une tentative de domination du chef-lieu. Les électeurs ont été rencontrés personnellement et convaincus de s'engager aux côtés du président contre l'anarchie. À Montigny-Montfort, la population n'a pas été difficile à rallier à la volonté d'un Bonaparte. En effet, la légende napoléonienne est vivante grâce à un enfant du village, courrier de l'armée impériale lors de la campagne de Russie, dont le diplôme de la légion d'honneur trône en bonne place dans la demeure familiale¹. Les conseillers n'ont pas

1. Renseignements aimablement fournis par la mairie de Montigny-Montfort.

imaginé qu'une résistance bien forte s'élèverait chez leurs concitoyens, encore moins chez un fonctionnaire municipal dont l'agrément dépend d'eux. Par leur menace et leur insistance, ils ont indigné les proches et les voisins du garde champêtre, qui réussit à rallier à ses positions la plupart des électeurs de son hameau. En effet, ceux-ci protestent contre le pouvoir que les conseillers s'arrogent en dictant à chacun, jusque dans sa maison, ce qu'il faut penser.

Les caractères de cette propagande politique

L'inscription dans des réseaux apparemment bien organisés

La circulation des informations à l'intérieur du milieu démocrate-socialiste suit des canaux variés. Les rouges de Montbard, Châtillon-sur-Seine et Semur-en-Auxois sont liés à ceux de Dijon, de Lyon et de Chalon-sur-Saône. Les nouvelles qu'ils en reçoivent peuvent transiter dans les campagnes grâce à des réseaux qui irriguent un nombre surprenant de villages. Cependant, les rouges n'appartiennent pas à une structure conçue à l'échelle du pays. Certes, tous se retrouvent autour d'idées et de combats communs ; toutefois, la stratégie mise en œuvre pour faire triompher leur cause diffère d'une région à l'autre. Ils agissent d'abord à l'échelle des communes. C'est là qu'ils s'organisent au mieux. Les échanges avec les rouges du département sont les plus fréquents, mais ils ne sont pas les seuls. Les sources d'information sont aussi les journaux, les colporteurs et les connaissances que certains peuvent avoir à Paris ou à Lyon. En outre, nombreuses sont les manifestations proprement locales pour essayer de faire gagner leur cause. Ainsi, les rouges constituent de multiples réseaux dont les actions ne sont pas toutes coordonnées. Leur faiblesse trouve en partie son origine dans cette structure qui s'oppose à la forte organisation de l'État.

La commune de Moutiers-Saint-Jean offre l'exemple d'un groupe actif de démocrates-socialistes ruraux dont les ramifications ont donné naissance à un réseau qui couvre une partie de l'arrondissement de Semur-en-Auxois. Les passeports pour l'intérieur montrent que des rouges de la commune se rendent à Paris ou à Lyon de 1848 à 1851¹. Parmi eux, deux lunetiers et un étudiant, mais aussi un marchand de meubles, des domestiques et des manœuvres, qui sont impliqués dans des incidents politiques en 1851. Les liens d'amitié et de parenté assurent la communication des nouvelles avec les villages voisins. Le garde champêtre Prieur

1. ADCO, E dep/445/27, passeports pour l'intérieur de Moutiers-Saint-Jean.

est une figure importante de ce milieu qui assure des actions de propagande.

Prieur, né en 1785, est devenu tailleur de pierre, comme son père et ses frères. Il grandit dans un environnement familial acquis à la Révolution de 1789 et à la République. Ses parents sont alliés aux principales autorités de la commune après Valmy et durant la Terreur. Prieur a vécu son enfance et son adolescence dans ce climat et dans le contexte de la liquidation des biens de l'abbaye et des nobles du village. Dans les années 1810 il gagne Paris chaque année pour y travailler dans le bâtiment¹. Ses neveux et ses cousins, menuisiers et tailleurs de pierre, se rendent à Lyon et Paris dans les années 1840. Tous fréquentent le milieu des compagnons et des maçons, dont la politisation a été révélée par l'exemple des migrants creusois. Enfin, son beau-frère est l'agent du télégraphe de Pisy, village tout proche. L'homme est à même de le renseigner. À partir de 1836, Paul Prieur devient garde champêtre appariteur et succède à Pierre Ningault, un ami, fils de l'agent de la commune de l'an II. En 1851, Prieur réside avec sa fille et son gendre². Le grand-père de ce dernier, originaire de Paris, participe aux manifestations en faveur d'une République démocratique. Le ménage occupe un logement dans une grande demeure partagée avec deux autres foyers apparentés. Les maisons immédiatement voisines abritent les principaux rouges de la commune. La famille Viard y réside. Elle est proche de Prieur. L'un des fils, un étudiant, est impliqué dans des actes hostiles au Prince Président. Enfin, Prieur est un ami et un parent de François-Claude Dorotte, un autre voisin, filleul de son frère. Dorotte est cultivateur, mais son épouse tient une auberge, lieu de rencontres. Leur fils Charles, âgé de 22 ans et qui vit au domicile familial, est facteur. Il est interpellé en 1851 à l'occasion de l'anniversaire de la République et révoqué pour avoir abusé de sa fonction. En effet, il profitait de ses tournées pour informer les rouges des environs et leur passer des mots d'ordre. Enfin, le maire Dangauthier, qui ne cache pas son attachement à la République démocratique, est un autre voisin.

Ainsi, les démocrates de Moutiers se recrutent parmi les familles de petits artisans qui ont pris le pouvoir dans la commune sous la Terreur et se sont engagés dans les armées de la Révolution. Leurs descendants ont été évincés de la municipalité à partir de la Restauration et ont retrouvé

1. Renseignements trouvés dans l'acte de naissance de sa fille, à Moutiers-Saint-Jean, le 29 septembre 1811.

2. ADCO, 10/M/445, recensement de Moutiers-Saint-Jean, 1851.

une activité de petits travailleurs, obligés de migrer vers Paris ou Lyon pour obtenir des salaires suffisants. Là, ils sont entrés en contact avec des républicains. Au village, les liens de parenté soudent ce réseau, que renforcent le voisinage et une condition sociale proche, à de rares exceptions comme celle de Dangauthier. Enfin, la Seconde République leur donne un nouveau souffle car l'un des leurs accède au poste de maire. Il favorise l'action du garde champêtre appariteur et soutient l'un des facteurs. Deux auberges servent de lieux de réunions. Le groupe est assez fourni pour mener des actions autonomes dans la commune et en direction des autres villages. Il dispose de ses propres canaux d'information et ne dépend pas des rouges du chef-lieu de canton, Montbard.

Des lieux privilégiés d'intervention

En direction des non-rouges, l'action des appariteurs et des facteurs est celle qui éveille le moins de soupçons. Leur engagement apparaît dans les conversations qu'ils ont avec la population dans le cadre des déplacements liés à leurs fonctions. Pour les gardes champêtres, les tournées s'étendent à l'ensemble du finage, de jour comme de nuit. Leur présence, même à proximité des cabarets, cafés et autres lieux publics, n'est pas *a priori* suspecte. Le porte-à-porte de l'appariteur de Moutiers-Saint-Jean, profitant de l'annonce du plébiscite et discutant à l'occasion avec les électeurs, contribue à mobiliser les opposants à Louis-Napoléon Bonaparte.

Les débits de boissons sont des lieux privilégiés de convivialité et de discussions. Pour cette raison, les autorités les surveillent avec attention. Dans une circulaire du 21 novembre 1851, le ministre de l'Intérieur, Thorigny, ordonne aux préfets de renforcer le contrôle de ces commerces. Les communes ont déjà été invitées à se doter d'une police des cabarets plus efficace. Des formulaires édités par la préfecture sont envoyés aux maires pour qu'ils prennent des arrêtés fixant les conditions d'ouverture au public. À Moutiers-Saint-Jean, les habitués bénéficient jusqu'en avril 1851 de l'absence de règlement de police municipale sur cet objet. En effet, le maire Dangauthier, aubergiste, a négligé de prendre un arrêté à cette fin. Son commerce est le principal rendez-vous des démocrates-socialistes de la commune et un refuge après les démonstrations politiques qu'ils organisent dans les rues. Dans un rapport adressé au ministre de l'Intérieur en mars 1851, le préfet souligne que toujours, dans cette commune, « les auteurs du désordre allaient ensuite boire chez

le sieur Dangauthier¹ ». Des procès-verbaux de la gendarmerie et des condamnations du tribunal de première instance de Semur-en-Auxois appuient ces remarques. Un autre cabaret, celui de Claude Thinlot, est connu pour les sympathies bonapartistes de son tenancier. Un portrait de l'Empereur, dont on ignore d'où il provient, est collé à un mur de la salle. À Montbard, les débits de boissons fermés après le coup d'État font l'objet d'une surveillance très étroite jusqu'en 1854². En somme, le cabaret, s'il est un espace privilégié de discussions, est loin de garantir une totale tranquillité à ceux qui voudraient y tenir réunion publique. Si des démonstrations d'opinion y interviennent, c'est autant sous l'effet de l'alcool que d'une propagande pensée en tant que telle. Cela n'exclut pas certains gestes qui font frémir les autorités, mais qui relèvent en partie d'un spectacle destiné à frapper l'esprit des consommateurs présents. Quand les gardes ou les agents de police sont acquis aux propagandistes, ils négligent d'intervenir contre ces lieux.

Fin janvier 1850, Louis Viard, 24 ans, lunetier, de retour de Paris, est dénoncé avec deux autres camarades par un particulier à la gendarmerie à la suite d'une soirée très animée dans le cabaret du sieur Thinlot à Moutiers-Saint-Jean. Ils auraient proféré des menaces contre l'ordre. Viard, ayant même aperçu le portrait de Napoléon, « le décrocha du mur et le déchira³ ». L'indice suggère que la source de l'échauffourée est une discussion politique. Sommé de s'expliquer à la sous-préfecture pour ce tapage inquiétant, le maire rentre dans sa commune avec la ferme consigne d'enquêter sur l'affaire. Thinlot, qui cherche avant tout à protéger son commerce de la fermeture, insiste sur le fait que les jeunes gens étaient ivres et qu'ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient. Il dément bien évidemment avoir entendu des propos dangereux chez lui. D'ailleurs, le maire ajoute dans une autre affaire que jamais des proclamations hostiles au gouvernement n'ont pu être dites « publiquement » dans sa commune⁴. Il ne nie pas de cette manière l'existence d'une forme cachée de propagande, plus difficile à établir et qui se développe par les réseaux de la sociabilité de voisinage déjà évoqués. Il reconnaît ainsi que l'esprit des habitants n'est pas entièrement dévoué au gouvernement.

Entre amis et parents, dans le cadre du foyer domestique, à l'abri

1. ADCO, 3/M/813, rapport du 26 mars 1851.

2. AM de Montbard, 1/I/19, police des cafés, cabarets et auberges (1852-1854).

3. ADCO, 3/M/813, lettre du maire Dangauthier au sous-préfet du 15 février 1850.

4. *Ibidem*, rapport de gendarmerie du 8 mai 1850 à propos d'événements survenus le 4 mai dans la commune.

d'oreilles indiscrètes et lors de veillées, les échanges politiques peuvent se développer plus sérieusement. Certes, le mouchardage est fréquent. À Buffon, le maire surprend une réunion en janvier 1851, chez l'un des conseillers municipaux à qui il s'oppose. Plusieurs autres conseillers sont là, ainsi que le garde champêtre, qu'il accuse de complicité avec les rouges et qu'il cherche à faire démettre en lui imputant la responsabilité de dégâts de pâturage. Entré dans la demeure, le maire y est pris à partie et traité « de mouchard et de brigadier de gendarmerie¹ », ce qui en dit long sur l'image d'informateur qui entoure ce corps. À Viserny, lors d'une veillée, une jeune fille est frottée d'excréments pour avoir écouté à la porte d'une maison où se tient un rassemblement. Malgré tout, la maison offre une plus grande sécurité pour débattre politique. À l'intérieur des espaces publics, il convient d'agir avec précaution. De là découle le rôle privilégié des employés municipaux. En effet, s'ils peuvent mener des opérations contre les propagandistes, ils peuvent aussi bien garantir leur impunité, comme le prouvent les exemples qui suivent.

Les fêtes : occasions de propagande

Certaines circonstances servent de prétexte aux manifestations bruyantes qui tournent à l'expression d'opinions politiques. Il s'agit d'abord des fêtes, qu'elles concernent l'ensemble de la commune ou seulement un groupe d'habitants. À Moutiers-Saint-Jean, le dimanche 27 janvier 1850, la fête patronale est doublée par la tournée des conscrits, dont la liste a été officiellement arrêtée et annoncée par l'appariteur. Les jeunes hommes trouvent deux raisons de festoyer, ce qui explique le désordre qu'ils ont mené dans le village. Le maire, qui les couvre, explique qu'ils le font pour s'amuser « comme de coutume quand les conscrits sont affichés depuis de nombreuses années, c'est ce qui s'est fait au pays² ». Cette occasion de réjouissance crée un espace de libre expression, à l'image du carnaval. Les habitants tolèrent des débordements parce que c'est l'usage et parce qu'il faut bien pardonner à des jeunes qui seront éloignés pendant longtemps de chez eux s'ils tirent le mauvais numéro. Passant de maison en maison pour se faire reconnaître comme conscrits et recevoir de quoi boire et manger, le groupe se déplace dans une ambiance joyeuse et de plus en plus alcoolisée à mesure que la journée avance. Il attire à lui des amis. L'alcool faisant son effet, la troupe chante, fait du bruit, interpelle les villageois. Or, sept ou huit en sont venus à proférer les cris de

1. ADCO, 2/O/118/2, lettre du maire Giffard au sous-préfet datée du 13 janvier 1851.

2. ADCO, 3/M/813, lettre du maire datée du 15 février 1850.

« Vive la République démocratique et sociale, vive les rouges, à bas les blancs ¹ ! ». Viard, déjà mentionné, et des neveux du garde champêtre sont de ceux-là. Le prêtre du village, qui avait refusé d'assister aux festivités de novembre 1848 en l'honneur de la Constitution paraît avoir alerté la gendarmerie.

La pratique des mais offre une autre occasion reconnue de réjouissance. Le samedi 4 mai 1850, vers vingt heures trente, un groupe de jeunes gens d'une vingtaine d'années et qui a entraîné à sa suite plusieurs individus plus âgés est dénoncé pour avoir proféré des cris « séditieux et menaçant la société paisible ² » tout en dansant autour de l'arbre de la liberté, récemment planté. Celui-ci, bourgeonnant, est semblable aux mais dressés par la jeunesse aux portes des jeunes filles à marier. Or, le rassemblement inquiète les partisans de l'ordre. En effet, la troupe aurait chanté, réunie dans une même ferveur autour de l'arbre : « Vive les rouges, à bas les blancs, morts aux prêtres et aux nobles, vive la guillotine. » Comme le craignent les autorités préfectorales, les rouges de Moutiers ont profité des mais pour célébrer l'anniversaire de la proclamation de la République en 1848. Les cris reprennent ceux qui ont été proférés en janvier 1850. Ils confirment l'implantation des partisans d'une République démocratique qui n'hésitent pas à provoquer leurs adversaires. Leur enthousiasme se traduit par l'affirmation d'un véritable *credo*, récité à chaque occasion. La haine des prêtres et des nobles témoigne de la représentation de la société qui vit encore dans ces campagnes. L'image d'une division en fonction d'un état social lié à des privilèges est prégnante. L'invocation de la guillotine rappelle les luttes du peuple français pour faire triompher un monde nouveau dans les années 1790. Symbole de progrès social à l'origine, en cela qu'elle garantissait l'égalité devant la peine de mort, elle devient dans la bouche de ces jeunes rassemblés sous l'arbre de la liberté, et qui n'ont qu'une vision tronquée de la Première République, l'instrument d'un progrès politique. Les cris contribuent à frapper les esprits. En effet, les tapages, qui heurtent ouvertement ou réjouissent en secret, permettent de lancer des idées dont la population discutera le lendemain. Complétés par le porte-à-porte du garde champêtre ou de l'appariteur, ils alimentent les conversations sur les bienfaits d'une République qui décide pourtant de l'impôt des 45 centimes et s'appuie sur d'anciens légitimistes.

1. *Ibidem*, rapport du préfet au ministre de l'Intérieur du 26 mars 1851.

2. *Ibidem*, rapport de gendarmerie de Semur-en-Auxois à propos de cris séditieux à Moutiers-Saint-Jean. Les citations qui suivent en proviennent.

Lors de l'enquête, les gendarmes se heurtent au mutisme de nombreux habitants. Dans les petites localités, les dénonciateurs se font anonymes. Ils préfèrent se manifester derrière les murs de la sous-préfecture ou de la brigade. Dans le village, les gendarmes ne réussissent qu'à faire parler deux enfants de 12 et 11 ans, pensionnaires d'un curé inquiet de l'esprit de ses paroissiens, un facteur hostile à son collègue et qui a peur pour sa place, et une femme. Tous, d'ailleurs, insistent sur le fait qu'ils seraient bien incapables de soutenir les mêmes déclarations en justice car la nuit les a empêchés de distinguer clairement les auteurs du vacarme. Ils n'ont cru les reconnaître qu'aux voix. L'argument est douteux car à vingt heures trente début mai la nuit n'est pas profonde. Ils précisent encore que les propos entendus sont moins virulents que ceux qui ont été rapportés. Les gendarmes parviennent à leur faire répéter un refrain qui contient les paroles les plus énergiques de cette chanson et qui est ainsi conçu : « Votons contre les Bourbons, les prêtres et les Barons¹ ». On leur précise toutefois que son thème est tout démocratique. Le chant est un élément important de la fête, mais aussi de la propagande. Les idées et les slogans, mis en vers et en musique peuvent être fredonnés et plus facilement retenus par des analphabètes. Les auteurs de la scène ont profité de la complicité des autorités locales. Le maire Dangauthier est démocrate et le garde champêtre, leur ami, n'a rien remarqué. L'un des rouges du village, le lunetier Arnoult âgé de 25 ans, ami de Viard, s'est rendu en février à Paris. Il a pu contribuer à informer ses compatriotes des rumeurs de révision du suffrage universel. Dans ce contexte, le danger conservateur est devenu plus fort et engendre un regain de propagande de la part des démocrates.

À la différence des chefs-lieux de canton, les villages ont pu connaître de telles scènes car l'encadrement policier est inexistant en dehors de l'autorité du maire et du garde champêtre. Quand les rouges les savent acquis à leurs idées, ils agissent avec une garantie presque totale d'impunité. En effet, au moment des enquêtes, s'il y a dénonciation, le maire se charge d'amoindrir la portée des faits en cause. Les autorités supérieures n'ont plus qu'à redoubler de méfiance contre le village.

D'autres moments donnent l'occasion aux opposants de se compter : les banquets. Le village de Viserny (canton de Montbard) en abrite un premier le 10 février 1851. Là aussi, les rouges sont bien implantés. Le garde champêtre leur est acquis, comme certains conseillers municipaux

1. Les termes sont soulignés dans le rapport des gendarmes.

qui contribuent à organiser la réunion. La date ne correspond à aucune fête locale. Un lundi a été retenu, peut-être car il s'agit d'un jour de repos pour les compagnons et certains artisans. Les rouges ont sonné le rassemblement pour tout le nord de l'arrondissement de Semur-en-Auxois dans le contexte de crise ministérielle, de discussions sur l'amnistie des républicains et d'un mouvement en faveur de l'abrogation de la loi du 31 mai 1850 qui limite le suffrage universel masculin. Un bal suit le repas. D'après l'enquête du sous-préfet, qui envoie la gendarmerie sur place, les convives se sont ensuite répartis en plusieurs groupes et ont fini la nuit à jouer chez des particuliers. Un nouveau banquet est fixé au dimanche 9 mars suivant, soit un mois plus tard. Les rouges ont prévu de se retrouver un jour où le rassemblement peut aussi s'expliquer par les fêtes de Carnaval, qui se tiennent habituellement, dans cette partie du département, le premier dimanche de Carême¹. Deux jours avant l'échéance, le sous-préfet prend un arrêté pour en empêcher la tenue. L'interdiction, peut-être mal publiée, ne dissuade pas la plupart des sympathisants. Le maire de Moutiers, Dangauthier, qui n'avait pas pu assister à la précédente réunion, se présente à celle-ci². Les participants, attendus fermement par la gendarmerie, sont dispersés et se réfugient chez les habitants de Viserny. Ce dernier incident donne au préfet un motif sérieux pour demander au ministre la révocation des maires soupçonnés de couvrir la propagande des socialistes. Dangauthier, présenté comme un « de ces démagogues qui sèment l'agitation dans cette partie de l'arrondissement³ » est du nombre. Sa révocation renforce la détermination de ceux qui craignent le reflux des libertés que la République semblait leur donner début 1848. Il entraîne les propagandistes du village à davantage de prudence, ce qui explique la fin des manifestations bruyantes et ouvertement hostiles aux conservateurs à compter de mai 1851. La politique abandonne ici l'espace public pour se concentrer sur des canaux plus voilés. L'appariteur doit dès lors compter avec un nouveau conseil qui le sait actif et il agit plus prudemment afin de mobiliser les électeurs.

Conclusion

La propagande verbale est donc par essence celle qui est la mieux adaptée à la circulation des idées et à la formation de l'opinion dans les

1. Pâques eut lieu le 20 avril 1851.

2. ADCO, 3/M/813, rapport du sous-préfet au préfet de Côte-d'Or daté du 18 mars 1851.

3. *Ibidem*.

campagnes où l'analphabétisme reste très présent au XIX^e siècle. Les colporteurs et les migrants, dont le rôle de vecteurs de l'information est reconnu, font l'objet de la surveillance des autorités et de la méfiance de la plupart des villageois, pour qui l'étranger habite parfois la localité voisine. Ils hésitent donc à discuter avec des personnes qu'ils ne connaissent qu'imparfaitement. En revanche, les employés municipaux appartiennent au village, sont souvent proches socialement des habitants et leur histoire familiale est connue. Leur fréquentation quotidienne installe une intimité qui permet d'échanger des points de vue. De ce fait, ils sont des personnages très importants. L'État, qui leur confie le soin de défendre ses intérêts, ne les soupçonne pas *a priori* de le desservir, jusqu'en 1852 au moins. Il en fait d'ailleurs des acteurs de la propagande à son profit. Il les utilise aussi pour surveiller un monde rural qui ne voit que très rarement la gendarmerie ou un policier. En fonction de leurs origines, de leur formation et de leurs fréquentations, certains décident de mettre leur emploi au service d'une opposition. Ils peuvent relayer les opinions au sein des foyers ou assurer la communication d'informations entre personnes d'un même réseau. L'habitude de parcourir le finage et de rencontrer les particuliers leur donne une grande latitude d'action et ne les rend pas suspects de propagande hostile au gouvernement. Ils peuvent aussi fermer les yeux sur certaines menées, favorisant l'orientation de l'opinion. Acteurs essentiels de la vie locale, ces employés mériteraient d'être plus largement étudiés en relation avec le milieu dans lequel ils évoluent. Il serait intéressant de rendre compte des modes de répartition et de transmission des emplois publics dans les communes afin de saisir les enjeux de leur détention et de déceler les différents réseaux qui s'opposent. La maîtrise du pouvoir au village donne lieu à des discours et des affrontements – que nous n'avons pas présentés ici – qui relèvent d'une autre forme de propagande. Elle a pour finalité de rallier à un groupe ou à un autre le maximum d'habitants afin d'asseoir ou de conquérir des positions dans la localité. Elle s'inscrit dans ces affaires dites de clocher et bat son plein, à partir de 1831, au moment des élections municipales tout en étant conduite plus sournoisement tout au long de l'année. Les fonctionnaires municipaux, parce qu'ils sont en contact permanent avec les autorités, jouent là encore un rôle majeur. En outre, ces différents niveaux de propagande interfèrent, les discours nationaux s'insérant dans les cadres préexistants de l'opinion, eux-mêmes forgés par des circonstances propres à chaque municipalité. Malheureusement, l'historien peine à rendre

compte des modalités de cette propagande qui est devenue muette, sauf à avoir été consignée dans des enquêtes et des rapports de police. Si elle utilise le chant, le cri, le slogan, qui en sont les aspects spectaculaires, elle repose essentiellement sur la discussion entre familiers au sein du foyer et reste à ce titre largement impénétrable, *a fortiori* pour qui ignore le quotidien de la vie municipale.

Fabien GAVEAU
UMR CNRS 5605
Université de Bourgogne

LES AVEUGLES COLPORTEURS EN ESPAGNE : UN VECTEUR ORIGINAL DE PROPAGANDE

Les seuls colporteurs sur lesquels on dispose vraiment d'informations en Espagne sont les aveugles ¹ dont l'activité de diffusion est fondamentalement associée à l'imprimé : à l'origine, les aveugles étaient sollicités pour dire des prières devant ou dans les églises, pour chanter des chansons ou jouer de la musique ou des *jácaras* sous les balcons ou à domicile, moyennant une aumône ou une rémunération, évidemment. Sur l'organisation de la profession en tant que corporation de métier, sur la fonction de mass media de ces professionnels de la clandestinité et sur leur qualité de spécialiste ou d'intermédiaire culturel, il existe quelques études ². La littérature dite en espagnol de *cordel* ³ (de colportage en

1. Sur les autres formes de colportage en Espagne, l'essentiel peut-être trouvé dans le bel ouvrage de L. FONTAINE, *Histoire du colportage en Europe*, Paris, Albin Michel, 1993.

2. Par exemple : J.-F. BOTREL, « Les aveugles, colporteurs d'imprimés en Espagne. I. La confrérie des aveugles de Madrid et la vente des imprimés du monopole à la liberté du commerce (1581-1836) », in *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 1973, IX, p. 417-482. Version espagnole in *Libros, prensa y lectura*, p. 15-98 ; « Les aveugles, colporteurs d'imprimés en Espagne. II. Des aveugles considérés comme mass-média », in *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 1974, X, p. 233-271. Version espagnole, in *Libros, prensa y lectura*, *op. cit.*, p. 99-148.

3. J.-F. BOTREL, « La littérature de *cordel* en Espagne. Essai de synthèse », in *Colportage et lecture populaire. Imprimés de large circulation en Europe. XVI-XIX siècles*, R. CHARTIER & H.-J. LÜSEBRINK [dir.], Paris, IMEC Editions/Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, p. 271-281.

français) a, quant à elle, fait l'objet de recherches où se trouvent privilégiées l'époque moderne et la littérature proprement dite¹. Les liens entretenus avec l'information commencent à être mieux connus pour la période classique²; en revanche, à l'époque contemporaine, les rapports entre l'activité de colportage des aveugles et la propagande sont à examiner avec d'autant plus de précautions que les sources disponibles sont d'origine officielle (de police par exemple) et visent au contrôle ou à la répression. Elles sont porteuses en outre d'un discours de suspicion ou de dénigrement; en les désignant comme des clandestins par excellence – ou des boucs émissaires bienvenus –, elles prêtent aux aveugles une efficacité qu'ils n'ont peut-être jamais eue à ce niveau. De même, le fait qu'ils aient été des marginaux et que leur fonction soit en voie de disparition a pu, par nostalgie, intéresser les *costumbristes* ou fasciner la nouvelle histoire à la recherche de formes non légitimes, voire d'une contre-culture, avec les mêmes risques d'en surestimer l'importance.

Il s'agira donc, de rechercher, ce qui dans l'activité essentielle des aveugles (la publication orale et la vente d'imprimés) concerne la propagande politique, qu'elle émane des pouvoirs légitimes, des partis politiques, de fractions de l'opinion ou d'organisations. D'autant qu'à cette période, les progrès de la presse, des associations ouvrières et de l'urbanisation modifient les conditions d'exercice, mais surtout le rôle des aveugles dont l'activité porte sur des textes assez hétérogènes³.

Oralité, mobilité et disponibilité

Dans sa façon de faire, l'aveugle procède en trois temps : cri, chant et vente.

Son cri et son chant le précèdent : il semble en effet que la publication orale de l'information ait toujours précédé la vente de l'imprimé qui permet l'accès direct à l'information. Le quadrillage de l'espace urbain par les aveugles, permet la propagation rapide de l'information ou de la

1. Voir cependant J.-F. BOTREL, « Les histoires de colportage et l'histoire du temps présent en Espagne au XIX^e siècle », in *Volksbuch-Spiegel seiner Zeit ?* Herausgegeben von Angela Birmer, Salzburg Abakus Verlag, 1987, p. 51-72. (Romanisches Volsbuch, Band 7); « La Révolution française et le littérature de colportage en Espagne », *Hommage à Robert Jammes* (Anejos de *Criticón*, 1), Toulouse, PUM, 1994, p. 101-110.

2. Voir à ce sujet M.-C.-G. DE ENTERRÍA et al., *Les « Relaciones de sucesos » (Canards) en Espagne (1500-1750)*, Paris/Madrid, Publications de la Sorbonne-Universidad de Alcalá, 1996.

3. Le colportage organisé de la chanson et la chanson politique restent à étudier pour l'Espagne contemporaine.

rumeur, comme en témoigne l'affaire du curé Vinuesa ¹.

C'est par sa voix aux accents bien caractéristiques, par sa tonalité nasillarde et suraiguë, que l'aveugle est appréhendé et reconnu et qu'il donne en quelque sorte un sceau d'authenticité à l'information, quelle qu'en soit la véracité. Car la voix de l'aveugle porte au-delà de ce que nos oreilles actuelles peuvent imaginer dans un espace et une atmosphère urbains dont l'acoustique était plus favorable à la propagation et la perception de la voix.

C'est cette dernière que les autorités sont avant tout soucieuses de faire taire. Les « gorges opprimées » des aveugles protesteront d'ailleurs contre la répression dont témoigne le grand nombre d'arrêtés interdisant de crier les imprimés ². Autant que de l'importance revêtue par le phénomène, la fréquence des ces interdictions rend compte de l'impuissance des autorités : il est aussi facile de faire taire les aveugles que de leur rendre la vue !

Pourtant, la capacité de diffusion des aveugles est implicitement reconnue par les autorités qui, à des fins charitables, mais aussi « politiques », ont accordé le privilège de la diffusion de l'information officielle (*Gaceta* ou Journal officiel, *bandos* ou édits, etc.) à la Confrérie des aveugles, y compris la nuit, jusqu'à sa dissolution officielle en 1836. Dans leur esprit, il était plus facile de contrôler une corporation prête à collaborer en échange d'avantages que des individus ³.

Le (véritable) problème surgit lorsque par déformation volontaire (à des fins de valorisation commerciale – en donnant une actualité factice à un événement passé, par exemple – ou politiques) ou, plus souvent, involontaire (par simplification du titre ou interprétation du contenu) le cri devient facteur d'intoxication ; les vaines incitations à crier le titre exact ou la non moins vaine interdiction de crier au moins le titre, à défaut du contenu en témoignent.

Ainsi, selon *El Duende de los cafés* du 16 août 1813 (qui s'amuse peut-être à inventer un titre archétypique), les aveugles proposent pour :

« seis cuartos el rompimiento del armisticio : la gran batalla que ha habido entre Rusos y Franceses, perdiendo éstos treinta o cuarenta mil hombres, y escapando milagrosamente Napoleón herido y sin sombrero :

1. A. GIL NOVALES, « El asesinato del cura Vinuesa », *IV coloquios de Historia contemporánea española*, Pau, abril de 1973.

2. J.-F. BOTREL, « Des professionnels de la clandestinité : les aveugles colporteurs d'imprimés dans l'Espagne contemporaine », in *Histoire et clandestinité du Moyen Âge à la Première Guerre mondiale*, Albi, Revue du Vivarais, 1979, p. 301-316.

3. J.-F. BOTREL, « Les aveugles, colporteurs d'imprimés en Espagne. I... », 1973, *op. cit.*

la entrada de nuestras tropas en Francia y la horrible matanza, saqueo, etc. que allí han hecho : la quema del palacio de Marrác, la prisión del gobernador de Perpiñán¹ ».

En 1820, la police municipale de Madrid dénonce le risque qu'il y a de « voir l'opinion s'égarer et la population être incommodée par les cris à des heures avancées de la nuit, par des escroqueries consistant en la vente de papiers apocryphes et mensongers, altérés et impolitiques [sic] » ou à « déformer le titre du papier vendu pour lui donner une importance plus grande qu'il n'a, en égarant ainsi l'opinion »². De la même façon, en 1836, les aveugles crient la mort de Ferdinand VII quand l'imprimé ne parlait que d'honneurs rendus à la mort du Roi, puis dans les années 1840, la mort de Riego quand il s'agissait de l'exhumation des restes du « martyr de la liberté »...

C'est que les aveugles s'entendent à « fabriquer des nouvelles en commentant et en défigurant les faits contenus pour pousser à la vente³ », comme le dit le maire de Madrid le 15 septembre 1841, en rappel d'un autre *bando* du 29 janvier 1841 qui interdisait lui aussi de s'arrêter aux coins des rues ou sur les places, ce « criminel et scandaleux abus » pouvant provoquer des scènes désagréables, altérer les esprits et perturber la tranquillité publique : il était donc interdit aux aveugles de vendre les *papeles públicos* autrement que par leur titre, « en s'abstenant d'amplifier, d'expliquer et d'indiquer leur contenu ».

Mais jusqu'à des dates relativement récentes, la littérature de colportage et surtout les colporteurs plus « naturellement » préparés à la clandestinité, ont joué un rôle de « compensation » en période de silence imposé ou de vérité officielle : alors qu'en pleine guerre du Maroc, en 1909, les consignes du ministre La Cierva réduisent à d'étroites limites l'information dans la presse, *El Mundo* du 1^{er} août 1909 dénonce « les couplets subversifs, les chansons antipatriotiques composées pour refroidir tout enthousiasme et écarter de l'accomplissement du devoir, chantés et vendus au coin d'une rue en plein centre de Madrid ». « Silence dans les

1. « Six cuartos la rupture de l'armistice : la grande bataille qui a eu lieu entre Russes et Français, avec une perte de trente ou quarante mille hommes pour ceux-ci, Napoléon en réchappant miraculeusement, blessé et ayant perdu son chapeau ; l'entrée de nos troupes en France et l'horrible tuerie, mise à sac, etc. qui s'en est suivie ; l'incendie du palais de Marrac, l'arrestation du gouverneur de Perpignan ».

2. « Extraviar la opinion » ; « Se incomode el vecindario con gritos a desora de la noche y con estafas, bendiendo papeles apocrifos y embusteros, alterados, impoliticos » (AVC 1.87.39) « tergiversar el título del papel que venden para darle mayor importancia que la que en sí tiene, extraviando de este modo la opinión. »

3. « forjar noticias comentando y desfigurando los hechos que contienen para provocar la venta ».

journaux et la parole aux aveugles ¹ », conclut, désabusé, mais non sans arrière-pensées, le quotidien.

Lorsqu'il s'agit de *romances* (poésies narratives) ou de *coplas* (couplets), l'aveugle ajoute à la publicité du titre, une récitation psalmodiée ou agrémentée d'une mélodie qu'il accompagne d'un instrument (guitare, vielle, violon, etc.), critère de son professionnalisme. Il crée un attroupement autour de lui, en des lieux stratégiques tels que les coins de rue et les édifices publics, c'est-à-dire les endroits les plus fréquentés ou passants. Il se livre à une véritable performance – y compris avec des commentaires gestuels –, répétée en autant endroits qu'il est nécessaire pour la bonne marche du commerce, puisque c'est de la vente de l'imprimé que l'aveugle tire l'essentiel de ses ressources ².

« El ciego » (l'aveugle), bois d'Ortega (1844)



Source : J.-F. BOTREL, « Les aveugles, colporteurs d'imprimés... », *op. cit.*, 2^e partie, p. 238

Les aveugles sont donc une chambre d'écho, de tous les échos.

1. « Callen los periódicos y canten los ciegos ».

2. Voir l'illustration, tirée d'« Alienza » et reproduite par J.-F. BOTREL, « Les aveugles, colporteurs d'imprimés... », *op. cit.*, p. 417.

Cette efficacité est renforcée par leur grande disponibilité : à toute heure du jour et de la nuit ils sont prêts à se lancer dans les rues précédés de leur bâton ou de leur guitare, avec ou sans lazarille, pour diffuser ce qu'on juge bon de leur remettre de source officielle ou de source officielle et qu'ils considèrent comme opportun de vendre pour leurs propres intérêts financiers. L'interdiction de crier l'information la nuit, sauf lorsqu'il s'agit d'informations officielles, est symptomatique de la difficulté qu'il y a chez eux à faire la part entre le licite, dans l'intérêt des autorités et du bien public, et l'illicite, dans l'intérêt d'autres forces ou du bien privé, y compris le leur.

À cela s'ajoute une mobilité extrême : à partir de points névralgiques tels que la poste ou le ministère de l'Intérieur (*Gobernación*) le groupe des aveugles se disperse dans la ville dont il parcourt les rues en les inondant de leur cris ¹.

Cette itinérance amène les aveugles hors les murs et sur des itinéraires apparemment habituels où, à l'occasion de foires ou de fêtes, la même information peut être diffusée et relayée par l'opinion ou par d'autres aveugles, puisqu'il est certain qu'ils se vendent ou s'échangent leurs imprimés ou leurs plaintes ². La présence aujourd'hui dans la mnémothèque populaire de bon nombre de *romances* de la fin du XIX^e ou du début du XX^e siècle, en partie traditionnalisés, ne s'explique pas autrement ³. Cette librairie ambulante aux mille bouches (rien qu'à Madrid on dénombre, en 1845, 98 aveugles s'adonnant à la vente des *papeles impresos*, dont 29 ayant appartenu à l'ancienne Confrérie), ces « trompettes nomades », ce « télégraphe ambulant » – expressions qui les qualifient au XIX^e siècle – et le réseau rudimentaire, mais très fluide que constituent les aveugles est évidemment à prendre en compte tant que la presse, puis la radio et la télévision n'ont pas imposé leur plus grande efficacité.

Textes et clandestinité

Les catalogues partiels des imprimés de colportage ne permettent pas

1. Il faudrait se demander s'il n'y a pas quelque chose d'associé à l'aveugle et qui lui donnerait une autorité et un prestige particuliers auprès de l'opinion ; le fait est que, même après la liberté d'exercice de la profession, ils ont continué très majoritairement à l'exercer. Leurs qualités d'informateurs ou d'indicateurs sont de toutes façons reconnues.

2. J.-F. BOTREL, « Les aveugles, colporteurs d'imprimés en Espagne. II... », *op. cit.*, p. 264-265.

3. J.-F. BOTREL, « Pueblo y literatura (España, XIX) », *Actas del XIII Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas*, Madrid, Universidad Autónoma, 2000.

aujourd'hui d'apprécier véritablement la part de ceux qui purent avoir une fonction de propagande : on a eu tendance à privilégier la description des publications de plus d'une feuille, celles donnant lieu à des séries ou celles à dimension littéraire, et il n'est facile de connaître que les documents saisis¹, alors que les précieuses démarches de J. Marco² et J. Termes³ restent anthologiques. En période d'absence de liberté d'expression et de presse, les feuilles volantes n'ont guère donné lieu – on le sait malgré les fréquents rappels de la législation en vigueur – à des demandes de permis d'impression. De plus, les bibliothèques ont eu tendance à dédaigner celles – rares – qui respectaient les règles du dépôt légal : le professionnel de la clandestinité qu'a pu être l'aveugle travaillait souvent avec des imprimés eux-mêmes clandestins. Plus rares encore sont évidemment les paroles d'aveugles qui ont été recueillies...

Le système de production de ces imprimés a été étudié par ailleurs et on s'interroge encore sur l'importance des entreprises à l'origine desquelles se trouvent les aveugles eux-mêmes⁴. Manifestement il y a toujours eu des imprimeurs prêts à contrevenir à la législation en vigueur et il était plus facile à des aveugles d'arguer de leur ignorance générale ou ponctuelle, en particulier quand il s'agissait de dénoncer l'auteur ou le fournisseur. De telles manifestations remplissent les dossiers de la police, au XVIII^e siècle au moins. Pour le XIX^e siècle, les sources sont moins nombreuses, en apparence.

Dans les mesures répressives d'ordre général, sont visés les textes à connotation politique, comme en 1844 où l'on interdit purement et simplement de « crier tout imprimé qui touche de près ou de loin à la politique, étant comprises dans l'interdiction les réimpressions de tout ou partie du contenu des *Gacetas* ou des annonces faites par des particuliers⁵ ».

L'examen des imprimés disponibles, notamment ceux de Barcelone décrits pour le XIX^e siècle par M.-C. Azauste Serrano, montre néanmoins qu'au-delà des entreprises officielles, qui ont pu servir depuis longtemps à diffuser des vérités officielles et à entretenir l'opinion dans

1. J.-F. BOTREL, « Les aveugles, colporteurs d'imprimés en Espagne. I... », 1973, *op. cit* ; « Les aveugles, colporteurs d'imprimés en Espagne. II... », 1974, *op. cit*.

2. J. MARCO, *Poesia popular política del segle XIX*, Barcelona, Edicions 62, 1967.

3. J. TERMES, *Anarquismo y sindicalismo en España. La Primera Internacional (1864-1881)*, Barcelona, Ariel, 1972.

4. J.-F. BOTREL, « Les aveugles, colporteurs d'imprimés en Espagne. I... », 1973, *op. cit*

5. « pregonar impreso alguno que tenga roce con la política, comprendiéndose además en la prohibición las reimpressiones que de todo o parte del contenido de las *Gacetas* o anuncios se hiciesen por los particulares ».

une adhésion à des principes ou des personnes – c'est le cas, par exemple, des relations de condamnés à mort ou des nouvelles des familles royales ¹ –, il est possible de trouver des imprimés susceptibles de répondre à cette fonction et d'avoir été mis dans le circuit du colportage par les aveugles.

En d'autres termes, sans qu'il s'agisse de la part la plus importante ni que sa finalité soit toujours explicite, la littérature dite « politique » a pu fournir du travail aux aveugles qui la chantaient et la vendaient.

Un rapide parcours chronologique permet de le constater.

Le 3 octobre 1808 la *Junta Suprema y Gubernativa* attire l'attention sur les « préjudices que peuvent occasionner à la paix publique du Royaume la circulation débridée à Madrid et en province de certains imprimés (*papeles*) sans noms d'auteurs contre notre aimé souverain Fernando VII ² », le même souverain étant célébré, en 1814, dans la « Canción de la Cachucha en elogio de nuestro adorado Fernando VII por un amante de la Patria y Rei » ou dans « Marica real o la Marica fernandina. Canción patriótica en loor de nuestro amado Fernando VII ³ ».

Six ans plus tard, sur le même air, on chante la « Marica constitucional » (« traelo, Marica, traelo »), en plus des chansons incriminées par la Confrérie des aveugles de Madrid (cf. *infra*) et de la « Canción del inmortal Riego ».

Les guerres carlistes ont, de leur côté, donné lieu à une abondante production où s'affrontent les points de vue libéraux, avec leur cortège de louanges à l'égard de la Reine Régente et de la future reine Isabel II, et les héros militaires ⁴ ou carlistes dont les crimes feront l'objet d'une série populaire dont les 45 brochures différentes seront encore en vente en 1900 à Valladolid au *Centro de suscripciones* de Celestino González.

En 1859, au moment de la Guerre d'Afrique, les aveugles crient, selon Juan Valera, « les plus récentes nouvelles du Maroc ».

L'expression d'un sentiment ouvrier, à travers la protestation ou la revendication (en lieu et place, en complément ou en marge des organes

1. A. REDONDO, « Los prodigios en las relaciones de sucesos de los siglos XVI y XVII », in M.-C. GARCIA DE ENTERRÍA et al., *Les « Relaciones de sucesos » ...*, op. cit., p. 287-303.

2. J.-F. BOTREL, « Des professionnels de la clandestinité... », art. cit., p. 301-316.

3. R. ARNABAT, « Liberals i reialistes en la literatura de canya i cordill durant el trienio liberal (1820-1823) », *Literatura, cultura i Carlisme. III Seminari sobre Carlisme*, Barcelona, Columna, 1995, p. 51-87.

4. J.-F. BOTREL, « Les histoires de colportage... », op. cit.

officiels), trouve aussi dans les aveugles un canal de diffusion. Mais il reste mal connu malgré les études de J. Termes qui reproduit dans l'Appendice 15 de son *Anarquismo y sindicalismo en España*, un certain nombre de « Romances de ciego y poesías diversas de tema político-social ¹ ». Celles-ci sont écrites essentiellement en catalan. Elles portent souvent sur l'ouvrier industriel (« Relació de las penas i fatichs que pasan molts treballadors que han quedat sens jornal per causa de la guerra dels Estats-Units de America », par exemple ²), ou la vie des paysans pauvres (comme les « Cobles novas – publiées en 1858 – en las que se tracta de las penalitats dels pagesos respecte del bon estar dels señós, con lo demés que verá el curiós lector » qui dit, en particulier, « Ells regan la terra a copia de suós, y ab la seba esquena viuhen els senyós ³ »). Certaines concernent aussi la Révolution de septembre et la critique de la Constitution de 1869, le fédéralisme, la critique sociale, la Première République, les antilibéraux, ou les ultramontains. S'il s'agit bien, pour la plupart, de *romances* dits d'aveugles (on trouve des vers de « ventalls » – éventails – vendus dans les fêtes populaires en faveur du protectionnisme, les libre-échangistes étant dénoncés, en 1872, comme fauteurs de chômage en Catalogne), on ne sait rien des conditions de leur diffusion par d'éventuels colporteurs, aveugles ou non ; mais on ne manquera pas d'observer que déjà la presse accueille bon nombre de poésies politiques et sociales, comme toutes ces compositions contre la conscription publiées dans *La Alianza de los Pueblos* et *La Ilustración Republicana Federal*, ou comme ces vers ingénus : « Si la República viene/no habrá quintas en España/ Y las niñas españolas/ ¿ no se hacen republicanas ⁴ ? »

1. J. TERMES, *Anarquismo y sindicalismo en España...*, op. cit., p. 468-569.

2. « Récit des peines et fatigues que connaissent bien des travailleurs qui se sont retrouvés sans salaire à cause de la guerre des États-Unis d'Amérique ».

3. « Nouveaux couplets où il est question des difficultés des paysans comparées à la bonne situation des propriétaires », « Ils arrosent la terre de leur sueur, et de leur dos courbé vivent les propriétaires ».

4. « Si la République arrive/en Espagne il n'y a aura plus de conscription/Mais qu'attendent les filles espagnoles./pour se faire républicaines ? ». Sur presse et poésie, cf. P. AUBERT, et al., *Anarquismo y Poesía en Cádiz bajo la Restauración*, Córdoba, Ed. de la Posada, 1986.

**« Le beau tango dédié à feu le brigadier Villacampa »
Un exemple de feuille républicaine diffusée par colportage dans
l'Espagne des années 1880 (Page de garde)**



BONITO TANGO
DEDICADO AL DIFUNTO
BRIGADIER VILLACAMPA

PRIMERA PARTE

Guardad memoria,
guardad memoria
para siempre ciudadanos
de esta desgraciada historia;
el diecinueve de Septiembre
en las calles de Madrid
Villacampa y sus valientes
se disponen á morir;
luchan por la libertad,
y no obstante fracasaron
porque otros arrepentidos
á sus palabras faltaron;
lo cogen prisionero
y si no es por una niña
Villacampa y sus amigos
habían perdido la vida.

—
El pobre de Villacampa
sirva de ejemplo
para aquel que conspirase
debe acordarse en todo tiempo.
Aunque tengas buena sangre
estate quieto español
que no hay hombre en España,
justicia, ley ni razón.

El que parece más firme
todo lo hace fingido
en dándole una peseta
no reconoce partido.

Habrà en España nobleza
y volverà haber valientes,
si D. Juan Prim la cabeza
levantara nuevamente.

—
¡Oh siglo de las luces
cuanta ignorancia
que tienen los españoles
por su desgracia!

Cuantos valientes han muerto
defendiendo la nación,
y protegen á usureros
que se comen el turrón.

Ya no hay decencia en España
justicia, ley ni opinión
que sólo reina la estafa
y se protege al gorrón.

Hay mandantes en España
que solo dan protección
al que malamente vive
y abate al trabajador.

Source : Collection personnelle de J.-F. Botrel

Le même sens revendicatif et optimiste peut être attribué à « La disputa de la blusa y la levita » (« La dispute entre le bourgeron et la redingote ») qui conclut : « des jours féconds viendront/où le monde sera dominé/par l'empire du bourgeron » ou à « El malestar del obrero » (« Le malaise de l'ouvrier »), une succession de quatrains qui se fait l'écho des plaintes de « nous autres les ouvriers et pauvres travailleurs » dans un contexte de neutralité espagnole dont on n'arrive pas à savoir si J. Duque – qui est apparemment de León – la juge positive ou non. « Las huelgas europeas con las manifestaciones que tiene ya preparadas en las principales naciones ¹ », est pour sa part le commentaire, d'un point de vue anti-

1. « Les grèves européennes et manifestations qui sont déjà prêtes dans les principales nations ».

absolutiste, par M. del Cos, d'une actualité européenne des années 1880 ; l'auteur assure, sur un ton qui a du mal à être apocalyptique, que des tempêtes s'annoncent, mais qu'il ne sait pas le jour où elles s'abatront sur l'Europe. De la propagande ? Sans grande fermeté ni cohérence de pensée, en tout cas.

Durant la guerre de Cuba puis celle contre les États-Unis d'Amérique, l'exaltation patriotique donne lieu à de nombreuses compositions poétiques dans la presse. Les aveugles ont eux aussi colporté des *romances* exaltant l'héroïsme des soldats espagnols, parfois leurs souffrances, mais aussi pratiqué la dérision ou l'autodérision par inversion carnavalesque¹...

Mais pour quelques feuilles volantes représentatives de la propagande républicaines et présentes dans la « Canción [en voie de traditionalisation déjà] de Marianita Pineda » – celle qui fut exécutée pour avoir brodé « le drapeau de la liberté » – ou « El día de la República » (sous la II^e République) par Ceferino Muñoz, combien d'autres auront véhiculé des messages conformistes de reconnaissance et des louanges aux autorités en place ? Ou auront fait de l'évasion, de la consolation ou de la résignation leur thème de prédiction² ?

En plein primo-franquisme, les mêmes autorités qui soumettaient à censure préalable chacun des minuscules imprimés de colportage et ne craignaient pas de procéder à la saisie du carnavalesque « Mujeres a la guerra » (« Les femmes s'en vont en guerre »), n'ont évidemment vu aucun inconvénient à ce que, par une interprétation à peine forcée d'un article de journal, la réalité de miracles obtenus sur la Plaza de Armas soit mise en scène dans la meilleure tradition du « romance de milagros³ » (de miracles).

1. J.-F. BOTREL, « Los pliegos de cordel como medio de comunicación », in J. DÍAZ [dir.], 1898. *Crónica ilustrada de un año*, Madrid, Fundación J. Díaz, 1998, p. 32-38.

2. Ainsi, « La situación de España », couplets de douze vers octosyllabes assonancés (vers de *romance*) traite l'actualité des années trente (avec des allusions aux grèves, à Villa Cisneros, au *padre* Segura, à Quiñones de León, Arnedo, Castilblanco, Casas Viejas, Azaña, Maura, Lerroux), avec y compris une référence, sur le mode semi-plaisant, au vote des femmes (« Que cosas tan pintorescas/en abril hemos de ver/con esto de haberle dado/voz y voto a la mujer » (« Que de choses pittoresques/nous allons voir en avril/maintenant qu'on a donné/ le droit de vote aux femmes »), *apud*, Joaquín DÍAZ, *El ciego y sus coplas. Selección de pliegos en el siglo XIX*, Madrid, Fundación, 1996, p. 148.

3. « Grandes milagros acaecidos en su visita a la Capital de España, en la Plaza de la Armería, en Mayo del año de 1948. Ntra. Sra. La Virgen del Rosario de Fátima » (Imprenta M. R. de Llano, Rodas, 26), élaboré à partir d'une coupure de presse de l'époque, l'ensemble étant conservé au Centro Etnográfico Joaquín Díaz à Uruña (Valladolid).

« Les grands miracles survenus sur la place de l'Armera, en mai 1948 », l'un des derniers textes de colportage connus en Espagne franquiste



GRANDES MILAGROS

occurridos en su visita a la Capital de España, en la Plaza de la Armería, en Mayo del año de 1948

Ntra. Sra. Virgen del Rosario de Fátima
L A

Con gran emoción recorre la procesión por la Plaza y los enfermos repiten todas las peticiones de Fátima. Y entonces surgió el Milagro que esta santa Virgen obra algo que el pasar el tiempo siempre quedará en la historia. Una señorita estaba tumada en una camilla ofreciendo sus dolores a esta Virgen, querida. Pues parálitica estaba y moverse no podía vieron que se incorporaba y a la Virgen acudía. Postrada ante sus plantas gracias a la Virgen dió y al borriquito la trasladó con una gran emoción. Se llamaba este señorita María Teresa Toyos pero este gran milagro no se ha efectuado solo. Pues hay una ceguera que parálitica tenía y desde hace cuatro años la pobre lo padecía. Se llama Fulgencio Sánchez, sesenta y cuatro años tenía y agitando brazos y piernas a la Virgen la decía. Gracias, gracias a ti Virgen que ahora me has curado. Nuestro Señor de Fátima es la que a mí me ha salvado.

Hacedme señor saber para dar la explicación del paso de esta Virgen que inepto gran devoción. Ha venido a nuestra España para hacernos el favor de dar su consuelo al pueblo al pueblo trabajador. De los milagros que ha hecho que innumerables son, solo los de la Armería os quiero relatar hoy. Vino a Madrid y está pueblo a recibirla acudió, y el pueblo allí postrado ante su imagen oró. En la «Prospe» y Guindalera a estos barrios acudió, y veintisiete mil comuniones se dieron sin interrupción. Un Rosario de la Aurora por las calles recibiría, y un Via Crucis de penitencia por allí se celebró. Las flores encima de ella van cediendo sin cesar y el pueblo entusiasmado la vitorea sin cesar. Pudo el veintinueve de mayo en la Plaza la Armería, para los enfermos. Misa ese día se decía. Por el dolor que sufrían con resignación cristiana, la Comunión recibían en esa santa mañana.

El cardenal Cerejeira con gran bondad la miró y a la recién curada, en lo frente la signó. Tendrá unos se enta años la enferma Mercedes López que hacía seis meses no hablaba y pudo rezar entonces. El público que allí estaba a la Virgen aclemó entonando himnos marianos con gran fervor rezó. Esta enferma que era muda que desde Linares vino para ver si la curaba este poder tan Divino. Miles de enfermos que estaban contemplando este portentoso a la Virgen ofrecían todos sus grandes sufrimientos. Eugenia Sanz Martín hace veinte años no vela y después de comulgar a la Virgen conoció. Pero otros gran curación la hizo a Carmen Rodríguez que andar pudo por su pié cuando antes no podía. A Dios le pido bondad y a esta Virgen venerada por haber podido explicar sus milagros con palabras. Que Ntra. Señora guarde para los pueblos la paz y que humildes osamos para poderla agradecer.

IMPRINTA
M. R. de LLANO
RODAS, 26 MADRID

Source : Centro Etnográfico Joaquín Díaz d'Uruña (Valladolid)

Reste à savoir si les aveugles ont pu être davantage que de simples instruments au service indiscriminé du bailleur d'ouvrage ; bref, s'ils ont pu avoir des convictions dans l'exercice de leurs fonctions.

Convictions et instrumentalisation

Comment interpréter les rares documents et témoignages qui prêtent aux aveugles-colporteurs des opinions ou des convictions politiques et, par tant, une certaine cohérence avec la nature des imprimés colportés, jusqu'à en faire des militants d'une cause ou d'un parti ?

On rapporte que treize aveugles, membres de la Confrérie, auraient eu des opinions politiques « marquées » durant le gouvernement constitutionnel, entendons : favorables au gouvernement constitutionnel ou bien hostiles à la Monarchie, aux *Serviles*, entre 1820 et 1823.

Sur quoi se fonde-t-on ? Sur le fait que l'un d'entre eux, Bruno Otero, a fait imprimer des « chansons insultantes pour la personne sacrée du Roi Notre Seigneur, les Ministres de l'Autel, le Real Cuerpo de Guardia Española » et que tous ont, peu ou prou, chanté des chansons qualifiées d'insultantes ou de très insultantes, à savoir « A la tumba, a la tumba, Serviles », le « Trágala », « La niña bonita ». Certains auraient mis un zèle particulier à les crier, comme Bruno Otero « grand crieur » qui, « le jour où la Milice Nationale partit pour Brihuega, calomnia les Troupes Royales¹ ». D'autres, qualifiés d'« exaltés » ou de « très exaltés », auraient acclamé la Constitution et traité ceux qui leur en faisaient le reproche de « Servilones ». D'autres encore, comme Luis del Valle « constitutionnel endurci », auraient insulté ou injurié la souveraineté et la personne sacrée du Roi N. S., des Ministres de l'Autel, du Souverain Pontife et de l'état religieux ainsi que toutes les classes de l'État, Bautista Gisbert étant désigné comme « auteur de tout ce qu'on peut faire de mal » et comme « séducteur des autres aveugles ».

On ne peut s'empêcher de remarquer que les agissements visés (impression, publication avec cri et chant) sont les activités habituelles des aveugles : seule la nature des textes et l'ardeur mise à les crier et les chanter, voire, dans quelques cas, à les assortir de commentaires « injurieux », permettraient de distinguer les opinions politiques marquées de treize aveugles, les 37 autres membres de la Confrérie étant donc exempts de ce soupçon, par légitimisme implicite.

La liste étant établie le 8 juin 1823, soit quinze jours environ après l'abolition de la Constitution, le 23 mai, à la demande expresse du Corregidor de Madrid, par la Junta de la Confrérie, il est facile de penser que celle-ci a tout intérêt à faire la part du feu. D'ailleurs, ce qui ressemble à une

1. « Gran voceador, cual lo fue el día que salió la Milicia Nacional para la villa de Brihuega, calumniando a las Tropas Realistas con dicterios ».

dénonciation sur commande ne conduit apparemment qu'à une épuration naturelle : il se trouve que cinq des aveugles visés ont déjà fui Madrid pour Séville (Bruno Otero), pour Alicante (Bautista Gisbert) ou pour des destinations inconnues (Manuel Berdier, Vicente Mateu, Mariano Meléndez) et que trois autres, après avoir été « marqués » sont devenus « modérés ». Restent donc cinq aveugles menacés de fait, les 45 autres étant saufs. Pour la Confrérie, dont on connaît la souplesse à l'égard du pouvoir en place, et dont il n'est pas exclu qu'elle se livre à cette occasion à des règlements de comptes internes, c'est évidemment l'essentiel. D'ailleurs, le 1^{er} août de la même année Pedro Romero se voit refuser avec sa femme Leandra l'entrée dans la Confrérie au prétexte qu'ils étaient « partisans du funeste système de rébellion ». Il croit de son devoir de rappeler, au nom de la vérité, que tous les aveugles, appartenant ou non à la Confrérie, ont vendu des *papeles públicos* « de ceux qu'on nomme constitutionnels » sous le précédent Gouvernement.

Plus d'un siècle plus tard, en mai 1937, les cinq aveugles de l'organisation « Altavoz del Frente » (Haut-Parleur du Front) sont présentés par Luisa Carnés dans la revue *Estampa* comme des militants de la cause antifasciste à Valence. Leur travail (rémunéré 10 pesetas par jour pour cinq heures) a pour finalité, disent-ils, « d'anoblir le travail de l'aveugle *romancero* des rues » ou « de le rendre plus efficace en évitant qu'il se perde dans le vide, comme jusqu'à présent », avec l'idée de « stimuler l'antifascisme de l'arrière-garde ». En adaptant des chansons enfantines d'autrefois à des *romances* expressément écrits à propos des faits héroïques des combattants républicains, tel le « Romance del cabo Coll » sur les exploits du marin destructeur de quatre chars de combat, « la lutte antifasciste a converti ces aveugles en véhicules de popularisation de la geste espagnole contre le fascisme espagnol et international ¹ ».

L'évocation de la conversion d'aveugles à la cause du peuple doit sans doute beaucoup aux circonstances, car auparavant ils se contentaient de populariser d'anodines chansonnettes et vivaient « splendidement » grâce à l'inculture musicale. Le même scepticisme prévaut lorsque le républicain José Estrañi raconte comment sous le règne d'Amadeo I (1871-1873), il lut à deux aveugles républicains, vendeurs de *romances* et couplets dans la province de Valladolid (pour qu'ils s'en saisissent ?), le *romance* qu'il avait écrit sur proposition d'Alberto Araus. Il lui avait donné le style de ceux qui racontent des miracles, mais dans ce cas

1. S. SALAÜN, *La poesía de la guerra de España*, Madrid, Castalia, 1985.

précis, le miracle avait lieu en faveur de « nos idées » : une femme mariée, horrifiée par le fait que son mari fût républicain, ce qui pour elle voulait dire hérétique, avait fui le foyer conjugal et s'était réfugiée dans un bois où lui apparaissait la Vierge qui lui conseillait de rentrer chez elle car son mari n'était pas un pécheur : être républicain n'avait rien à voir avec l'athéisme ou avec les doctrines hérétiques. Il fallait en effet pas de mal de conviction pour croire à une entreprise qui semble être restée à l'état de projet '...

En fait, la tentation a dû être permanente d'utiliser à ses propres fins un circuit dont on pouvait constater l'efficacité. Sans vouloir nier des formes de conscience ou de convictions politiques chez des marginaux (qui ne l'avaient pas forcément toujours été), la mise au service d'une cause de compétences professionnelles apparaît de façon récurrente comme une simple instrumentalisation dont le signe idéologique a pu rester indifférent à celui qui se trouve, par nécessité, instrumentalisé.

Un cas connu peut servir d'illustration. *L'establishment* n'a pas craint de se lancer dans une entreprise rédemptrice à la fois de l'Histoire et du genre de colportage en faisant réaliser un *Romancero de la guerra de Africa* (1859). D'après l'introduction, le *Romancero de la guerra de Africa* par Don Eduardo Bustillo, « est fait pour le peuple », « les classes les plus humbles de la société », « ces braves gens du peuple [qui] avec leurs économies achètent encore et lisent avec enthousiasme les *coplas* et *romances* qui parlent des exploits du Cid et de Bernardo el Carpio : lors de longues veillées d'hiver, au coin du feu, ils écoutent encore de la bouche de quelque vétéran les glorieux épisodes de la Guerre d'Indépendance : ils pleurent encore le sang versé dans la lutte fratricide, heureusement terminée sur le champ de Vergara ² » ; le tout est supposé « dépouillé de toute affectation et prétention ³ ».

1. Les républicains semblent avoir recouru assez tôt à ces formes de propagande, surprenant ainsi en quelque sorte les autorités, cf. A. ELORZA, « Un vacío legal : periódicos y hojas volantes republicanos (1840-1843) », *Estudios de información*, n° 23, 1972, p. 51-99.

2. « se hace para el pueblo », « las clases más humildes de nuestra sociedad », « estas buenas y honradas gentes del pueblo [que] compran todavía con sus ahorros y leen con entusiasmo las coplas y romances que hablan de las hazañas del Cid y de Bernardo el Carpio : aún en las largas veladas de invierno escuchan, al amor de la lumbre y de boca de algún valiente veterano, los gloriosos episodios de la guerra de la Independencia : aún llo-ran la sangre que se vertió en la fratricida lucha, terminada felizmente en el campo de Vergara ».

3. La première édition (de luxe !) est de 1860 ; la deuxième de 1861. La 3^e édition assure que « s'y reflète le véritable et noble esprit national » et imagine ce que sera, grâce au dit *Romancero*, la consolation de la mère qui a perdu son fils...

Dans un autre *Romancero de la guerra de Africa...* (Madrid, 1860), Francisco Asenjo Barbieri attribue son *romance* à un soldat « musicien » devenu aveugle et « qui ne sert à rien ». « Mais par contre, – lui fait-il dire – j'apprendrai/Les romances des poètes inspirés/Par la muse castillane/Et, jongleur de notre temps/Au son de ma guitare/J'irai de bourg en bourg/Répétant à voix claire/Tous les vers rappelant/Les victoires de mon Espagne ¹ ». Ces compositions, que l'on sache, n'ont pas atteint leur objectif, ni connu le succès populaire.

L'Église catholique, par ailleurs, qui s'est employée à certaines périodes à diffuser de bons opuscules ou de bonnes feuilles volantes ² ne paraît pas avoir eu recours aux services des aveugles, dans la mesure où elle disposait de relais sûrs. Le mouvement ouvrier semble avoir souhaité s'appuyer sur un réseau de diffusion plus militant ou sur le *repartidor*-démarcheur de livres à domicile qui, semble-t-il, jouait encore au début du XX^e siècle un certain rôle dans la diffusion de la presse et littérature ouvrières, plus précisément, socialiste, auprès d'ouvriers suspectés de ne consommer que des *romances de ciegos* ³.

Dans tous les cas, où deux camps opposés ont intérêt à mettre en circulation, dans le circuit du colportage par les aveugles, des textes défendant ou promouvant leurs idées, il faudrait pouvoir comprendre comment s'opère le clivage – si clivage il y a –, dans la corporation, avec ou sans cohérence idéologique.

Restera encore à saisir le sens qu'a pu revêtir – pour quel public ? – la « *Relación burlesca titulada el modo de vivir, usos y costumbres que tienen los gañanes en sus cortijos* ⁴ », dans le style « andalou » le plus conventionnel ou « *El romance del soldado* ». Contre la tentation d'accorder un sens univoque à la production dite populaire, il faut souligner la complexité du rapport entretenu à la réalité environnante. En effet, dans un

1. M.-C. LÉCUYER, C. SERRANO, *La guerre d'Afrique et ses répercussions en Espagne, 1859-1904*, Paris, PUF, 1976 ; « que no sirve para nada ». « Pero sí, yo aprenderé/los romances y las cantatas/De los vates inspirados/Por la musa castellana/Y, juglar de nuestros días./Al compás de mi guitarra/Andaré de pueblo en pueblo./Repitiendo en voz clara/Cuantos versos recordaren/Las victorias de mi España. »

2. J.-F. BOTREL, « La iglesia católica y los medios de comunicación impresos en España de 1847 a 1917 : doctrina y prácticas », in *Metodología de la historia de la prensa española*, Madrid, Siglo XXI, 1982, p. 119-176 ; S. HIBBS-LISSORGUES, *Doctrine de l'Église catholique en matière d'imprimé : la littérature religieuse et le roman édifiant (1840-1900)*, Université Toulouse-Le Mirail, 1997, 212+11 p.

3. J. URÍA, *Una historia social del ocio. Asturias 1898-1914*, Madrid, Publicaciones Unión, 1996.

4. « Récit burlesque intitulé la façon de vivre, us et coutumes qu'ont les journaliers dans les *cortijos* andalous ».

même imprimé, coexiste une vision dramatique et une vision burlesque d'un même fait¹...

Au-delà de cette énumération lacunaire, il est difficile, faute d'une connaissance suffisante de tous les fonds, d'attribuer tel ou tel signe dominant à une expression en marge des circuits canoniques, dont on n'est pas sûr qu'en Espagne ils aient d'ailleurs été toujours dominants, quantitativement du moins.

Conclusion

Il est évidemment tentant de privilégier la vision purement instrumentale d'un aveugle « aux nuances changeantes » qui, comme le disait l'auteur de l'article consacré à l'aveugle dans *Los Españoles pintados por sí mismos* (1843), en matière d'opinions « va du côté où on le pousse », « caméléon politique » dont la véritable fonction est de « suivre les berges du fleuve de l'opinion publique pour se faire l'écho de son murmure ». Malgré le contrôle exercé sur l'organisation du métier et les avantages que pouvaient en tirer et le pouvoir et les aveugles, la licence d'interprétation des informations et des textes mis en circulation est sans frein. Par ignorance ou par intérêt commercial plus que par machiavélisme politique, les aveugles ont ainsi pu être cause de rumeurs, de mouvements d'opinion, voire d'émotions populaires.

À partir du moment où la presse, sans devenir dans une Espagne lentement et tardivement alphabétisée un phénomène de masse comparable à celui qu'on observe dans l'Europe du Nord, joue un rôle de proximité en rapprochant l'information du lecteur potentiel, la littérature de colportage a tendance à ne plus concerner que des secteurs résiduels, marginaux, plus ruraux qu'urbains, avec les résurgences qu'on sait à l'occasion de périodes de censure de la presse. Cependant, en ne disparaissant que très tardivement, avec sa fonction de colporteur « oralisant », l'aveugle espagnol, a été à la fois un jongleur des temps modernes et un journal parlé ambulante. Il est devenu la voix anonyme qui portait à ceux qui, comme lui, ne pouvaient lire, mais entendaient bien, l'information officielle ou non, doublée de son commentaire et de son interprétation. Il a permis ainsi, indirectement, l'expression d'un certain droit à la différence.

Jean-François BOTREL
Université Rennes 2 - Haute-Bretagne

1. J.-F. BOTREL « Pueblo y literatura (España, XIX) », *Actas del XIII Congreso...*, *op. cit.*

LA MANNE ET LE FOUET : LA PROPAGANDE PAR LE VERBE EN FINLANDE (1800-1917)

Lors de la première campagne électorale pour les législatives de 1907¹ en Finlande, se multiplièrent les réunions publiques de propagandistes envoyés par les différents partis² pour gagner la faveur des masses. Il se fit alors de tels assauts d'éloquence que le souvenir de ces débats homériques se transmet aux générations suivantes qui s'amusaient des frasques de tel ou tel orateur³ ou conservèrent la mémoire émue des arguments

1. Elle était destinée à élire les 200 représentants au nouveau Parlement qui remplaçait l'ancienne Diète où seuls les privilégiés avaient droit de vote. Le suffrage était universel tant pour les femmes que pour les hommes, ce qui était unique en Europe, Norvège exceptée depuis 1905.

2. Les principaux étaient le Parti Vieux-finnois (nationalistes fennomanes), le Parti Jeune-finnois (issu d'une scission avec le précédent), le Parti Populaire Suédois, la Ligue Agrarienne et le Parti Social-Démocrate de Finlande.

3. Les plus pittoresques étaient sans conteste August Vatanen et Eetu Salin du Parti Social-Démocrate. À telle enseigne que le célèbre romancier Väinö Linna a fait intervenir ce dernier dans son œuvre maîtresse *Ici sous l'Étoile polaire* comme figure de l'orateur populaire, naturellement gouaillieur. Voir K. KALEMAA, *Eetu Salin, legenda jo eläessään*, Porvoo, WSOY, 1975 ; V. HUHTA, « Veli Vatanen », *Työväen Joulualbumi*, 1942 ; R. PALMGREN, « Suomalaisia agitaattoreita - Eetu Salin », *Kommunisti* n° 4, 1952. Les archives personnelles de Salin sont conservées aux Archives du Peuple (Kansan Arkisto). Elles comprennent quelques brouillons de discours. Des traces de ses prestations publiques sont également conservées aux Archives d'État (Valtion Arkisto) dans le fonds du Tribunal pour les crimes contre l'État de 1918 (VRO : n syttäjistä Arkisto).

échangés. Ce fut sans doute l'apothéose de la propagande orale dans le pays. Le phénomène, toutefois, ne datait pas de la Grande grève de 1905. Les dernières décennies du XIX^e siècle avaient déjà connu un développement important des tournées d'orateurs nationalistes. Il faisait écho, à un demi-siècle d'intervalle, au formidable élan qu'avait provoqué le mouvement du Réveil protestant¹. Ce dernier était proche du Revival britannique, mais surtout, à ses débuts, du Piétisme allemand de Schleiermeier (1768-1834). Ses principales figures étaient Paavo Ruotsalainen (Nord Savo), Juhana Puustijärvi alias Lustig (région de Tornio), l'un et l'autre laïcs, ainsi que les pasteurs Henrik Renqvist alias Heikki Kukkonen (Carélie du Nord), Niilo Malmberg, Joonas Lagus (Ostrobotnie) et Lars Leevi Laestadius qui commença aussi sa prédication à cette époque dans le Nord de la Suède. Dans les années 1850, le courant évangéliste se sépara du premier Réveil sous l'impulsion de Frederik Gabriel Hedberg (Sud-Ouest). La plupart des mouvements dissidents revinrent ensuite dans le giron de l'Église luthérienne officielle qui sut se montrer souple. Mais dans les années 1880, se mit en place une Église libre de Finlande regroupant les irréductibles².

La continuité entre les formes de propagande des prédicateurs et des orateurs politiques a été signalée par des historiens du mouvement ouvrier comme Yrjö Laine et Hannu Soikkanen³. Kalevi Kalemaa l'a analysée aussi dans sa biographie d'Eetu Salin⁴. Mais on peut retrouver déjà cette idée chez un certain nombre de témoins ou d'acteurs comme Vihtori Huhta (alias Kämpälämäki)⁵ et Vilho Lehokas⁶. En outre, les chercheurs scandinaves se sont intéressés à la correspondance troublante entre

1. Voir A. HAAVIO, *Suomen uskonnolliset liikkeet*, Porvoo, WSOY, 1965 ; M. HEIKKILÄ, *Kirkollisen yhdistysaktiivisuuden leviäminen Suomessa*, Kouvola, SKHS, 1979 ; M. HEIKKILÄ ja J. SEPPO, « Uskonnollinen liike, esivalta ja "maailma" », in R. ALAPURO et al. [dir.], *Kansa liikkeessä*, Helsinki, Kirjayhtymä, 1987 ; V. HUOTARI, *Kirkomme herätysliikkeet tänään*, Pieksämäki, 1981 ; P. RAITTILA, *Lestadiolaisuuden matrikkeli ja bibliografia*, Forssa, SKHS 74, 1967 ; J. SEPPO, *Uskovien yhteisö vai valtionkirkko*, Jyväskylä, SKHS 127, 1983.

2. Pour les tournées des nationalistes fennomanes dans les années 1870, I. LIIKANEN, *Fennomania ja kansa. Joukköjärjestäytymisen läpimurto ja Suomalaisen puolueen synty*, Helsinki, SHS, 1995.

3. Y. LAINE, *Suomen poliittisen työväenliikkeen historia*, 3 tomes, Helsinki, Tammi, 1946 ; HANNU SOIKKANEN, *Sosialismin tulo Suomeen ensimmäisiin yksikamarisen eduskunnan vaaleihin asti*, Porvoo, WSOY, 1961.

4. K. KALEMAA, *Eetu Salin...*, op. cit., p. 98-101.

5. V. HUHTA, « Veli Vatanen », art. cit.

6. V. LEHOKAS, *Puhuttu sana työväenliikkeen alkuaikoina. Alkutaipaleelta*, Helsinki, 1929.

certaines zones d'implantation des sectes dissidentes et le vote contestataire d'extrême-gauche. Les études de Sven Rydenstedt pour le Nord de la Suède ¹ et de Jaakko Nousiainen pour le Savo ² ont été de ce point de vue des classiques dans les années 50-60. Elles ont été reprises il y a peu par Dennis Rundt ³ et Leevi Norrena pour l'Ostrobotnie ⁴. Entre temps, l'ouvrage collectif *Kansa liikkeessä* a mis en évidence la convergence entre les pratiques associatives et l'enracinement du mythe national en Finlande, qu'il resitue dans le cadre de la transition de la société d'Ancien Régime (agraire et communautaire) vers la société capitaliste (industrielle et individualiste) ⁵.

L'hypothèse d'une parenté possible entre les différentes formes de propagande orale repose donc sur un socle solide. Mais elle mérite d'être précisée pour éviter les confusions. Cette étude, qui essaiera de montrer les continuités entre les propagandistes du Réveil, du nationalisme fenno-mane et de la social-démocratie finlandaise, s'efforcera donc d'analyser aussi les mutations et les incompatibilités réciproques ⁶.

Les filiations perceptibles entre prédicateurs et propagandistes politiques

Les fondements d'une continuité entre les différents types de propagande sont assez clairs entre 1800 et 1914. Nous pouvons l'observer à plusieurs niveaux.

Des idées générales communes

L'apparition des premiers mouvements de Réveil religieux, entre 1790 et 1840, correspond au passage d'une religion conçue comme pratique sociale communautaire à une religion qui est de l'ordre de l'opinion individuelle. Ce phénomène a été décrit pour la France par Philippe Boutry ⁷. En Europe du Nord, il est une réaction contre les courants libéraux et ritualistes du protestantisme. Dans une perspective providentialiste, il plaide pour une intériorisation de la religion, un accroissement des

1. S. RYDENFELT, *Kommunismen i Sveridge*, Kristianstad, 1954.

2. J. NOUSIAINEN, *Kommunismi Kuopion läänissä*, Joensuu, 1957.

3. D. RUNDT, *Munsalaradikalismen. En studie i politisk mobiliseringen och etableringen*, Turku, 1992.

4. L. NORRENA, *Talampoika, pohjalainen ja punainen. Tutkimus Etelä-Pohjanmaan Järvisuudun työväenliikkeestä vuoteen 1939*, Helsinki, SHS, 1993.

5. R. ALAPURO et al. [dir.], *Kansa liikkeessä*, op. cit.

6. Il faut noter que ladite étude repose davantage sur la lecture de sources secondaires que sur l'exploitation de sources primaires. Elle n'a donc aucune prétention à l'exhaustivité et ne vise qu'à défricher un champ en partie vierge.

7. P. BOUTRY, *Prêtres et paroisses au pays du Curé d'Ars*, Paris, Cerf, 1986.

exigences morales et la mise en pratique d'un sacerdoce universel. La notion d'engagement personnel y est centrale. Elle rappelle la pratique des premières communautés chrétiennes. Les prédicateurs, pour la justifier, se réfèrent à des paroles du Christ telles que « Je ne vous ai pas apporté la paix, mais le glaive » ou bien « Vous, mes agneaux, je vous ai envoyés parmi les loups »¹. Cet appel à la responsabilité individuelle se retrouve dans le courant nationaliste fennomane qu'inspire la philosophie néo-hégélienne de J.-V. Snellman². Il est demandé aux élites d'apprendre le finnois car la réussite de l'idéal national dépend de leur capacité à se rapprocher de la plèbe pour mieux la guider. La formule volontariste « *Kansan pyhä tahto* », (« la volonté sacrée du Peuple »), développée à loisir par les propagandistes Vieux-finnois des années 1870, souligne cet état d'esprit³. D'autre part, bien qu'elle incarne un idéal laïc, la fennomanie se réfère à la morale religieuse protestante. Elle est donc perméable à la thématique du Réveil. Le premier mouvement ouvrier est dirigé en Finlande par des éléments bourgeois. Son message est tourné vers la responsabilisation et l'éducation des travailleurs pour parvenir à une vie meilleure. La social-démocratie ne rompt pas totalement avec cet héritage. La participation à la lutte de classes suppose une conversion personnelle que ses orateurs mettent fréquemment en exergue pour pratiquer la solidarité de classe⁴.

Un autre trait commun aux discours de l'époque est la remise en cause de l'autorité établie. Les prédicateurs du Réveil critiquent la piété formelle, donc l'enseignement des pasteurs qui représentent à la fois le pouvoir spirituel et temporel. Certains sont bien sûr des ecclésiastiques en exercice. Mais beaucoup sont des laïcs qui n'ont aucun intérêt de carrière à ménager. Cette émancipation relative des barrières sociales d'Ancien Régime confère aux discours des premiers piétistes, évangélistes ou laestadiens une radicalité critique étonnante. Face aux résistances de l'Église officielle, le ton se fait plus dur. Dans les années 1880, les prédicateurs

1. On peut en trouver la trace dans les livres de prière, les brochures destinées aux fidèles et les recueils de sermons publiés par les différents mouvements.

2. J.-V. SNELLMAN, *Läran om staten*, Stockholm, 1841 ; T. REIN, *Johann Vilhelm Snellman*, Helsinki, 1904. Hannu LEHMUSTO, *J.-V. Snellman. Elämä ja suomalaisuus*, Jyväskylä, 1935.

3. I. LIIKANEN, *Fennomania ja kansa...*, op. cit.

4. J. EHRNROOTH, *Sanan vallassa, vihan voimalla. Sosialistiset vallankumousopit ja niiden vaikutus Suomen työväenliikkeessä 1905-1914*, Helsinki, SHS, 1992, en donne un bon exemple avec un discours de Matti Paasivuori aux jeunes social-démocrates p. 330-331.

de l'Église libre de Finlande sont très virulents pour dénoncer les errements du luthéranisme officiel¹. Quant aux groupes laestadiens, ils s'en prennent violemment à la tiédeur de la hiérarchie qu'ils rendent responsable du recul de la foi². Les nationalistes fennomanes sont soucieux de ménager le pouvoir, à l'instar de Snellman, opposant raisonnable et loyal, qui respecte l'autorité du Tsar³. Toutefois, la lutte contre la bureaucratie svécophone les pousse à pratiquer une certaine surenchère. Dans les années 1870, Lauri Kivekäs, pour gagner les masses rurales d'Ostrobotnie, radicalise son discours contre les élites dominantes⁴. Il s'attire de la sorte des rappels à l'ordre⁵. Dans les années 1880, les Jeunes-finnois dissidents présentent pour leur part une critique ouverte du cléricisme et de certains blocages sociaux. Peu après, le mouvement ouvrier rompt avec la tutelle bourgeoise. Lors de leurs tournées de propagande de 1898-1899, les grands orateurs du parti, Taavi Tainio et Eetu Salin mettent l'accent sur le rejet des dominants⁶. Ils montrent la nécessité de l'autonomie ouvrière et de la lutte des classes. La Finlande nouvelle ne pourra naître que du refus d'obéissance à l'oppression. Comme le nouveau croyant doit rejeter le conformisme religieux et le fennomane le suivisme linguistique, l'ouvrier conscient doit s'émanciper des barrières de classes et des puissants.

La recherche d'un monde idéal marque également la rhétorique de l'époque. Pour les prédicateurs, l'accès au Royaume de Dieu, seule source de félicité et de justice, représente le terme ultime. Les sermons y font toujours de longues allusions. Ils promettent le salut pour les vrais croyants, conformément à l'alliance entre Dieu et son peuple. Les malheurs terrestres ne sont qu'un passage vers une vie meilleure qu'il s'agit de préparer par le combat contre le péché et la mise en pratique de l'amour du Christ⁷. La réalisation de la Nation indépendante est le but suprême que

1. J. SEPPO, *Uskovien yhteisö...*, *op. cit.*

2. *Ibidem* ; P. RAITTILA, *Lestadiolaisuuden matrikkeli...*, *op. cit.*

3. J.-V. SNELLMAN, *valitut teokset*. Snellman lui-même fut d'ailleurs sénateur, c'est-à-dire membre du gouvernement autonome finlandais, dans les années 1860. À ce titre, il collabora sans états d'âme avec les autorités de Saint-Petersbourg.

4. I. LIIKANEN, *Fennomania ja kansa...*, *op. cit.*, p. 219-222 ; H. YLIKANGAS ja J. PAJUOJA, *Lauri Kivekäs-aikansa ajaton radikaali*, Juva, 1987, p. 46-47.

5. Valtion Arkisto (Archives d'État), aujourd'hui Kansallis Arkisto (Archives nationales), *Y.S. Yrjö-Koskisen kokoelma* (fonds Yyö Koskinen).

6. I. LIIKANEN, « Taavi Tainio, vanhan työväenliikkeen revisionisti », in *Tiennäyttäjät. Suomen työväenliikkeen merkkimiehiä Ursinista Tanneriin*, tome 1, Helsinki, Tammi, 1967, p. 385-426 ; K. KALEMAA, *Eetu Salin...*, *op. cit.*, p. 76-112.

7. Voir les recueils de sermons et les brochures diffusés par les différents mouvements dissidents.

se fixent les fennomanes de toutes obédiences. Les épreuves que le pays subit sous la tutelle étrangère doivent entretenir la flamme de l'esprit patriotique. La mise en place d'un vaste réseau associatif (pompiers volontaires, sociétés culturelles, sociétés de tempérance, sociétés de jeunesse, écoles populaires) participe à ce glorieux projet ¹. Le recours à la force n'est pas envisagé avant le début du XX^e siècle car il n'est qu'un pis-aller dans des circonstances exceptionnelles ². L'essentiel est de créer une communauté attachée à des valeurs dont la réalisation ouvrira inéluctablement la voie à la liberté. Le socialisme est longtemps présenté dans les discours des propagandistes ouvriers comme une société idéale dont seraient bannies les injustices et l'exploitation ; une sorte de paradis terrestre en somme. La description des souffrances engendrées par le capitalisme est destinée à en montrer la nécessité. Son contenu concret n'est pas clairement fixé, bien que des programmes successifs en esquissent les contours ³. Comme dans les deux cas précédents, l'appropriation de valeurs représentatives du groupe de référence, en l'occurrence la classe ouvrière et la paysannerie laborieuse, est présentée comme le meilleur chemin vers un avenir radieux.

Car la croyance dans les vertus de l'éducation est une autre constante discursive de la période. Les guides spirituels du Réveil sont très attachés à la formation des fidèles. Ils considèrent qu'un bon enseignement est la meilleure arme contre le péché. Il est nécessaire de connaître les écritures pour les appliquer. Les réunions de prières et la multiplication des brochures concernant la vie spirituelle quotidienne prouvent l'importance donnée par les piétistes, les évangélistes et les laestadiens à cette question ⁴. Dès l'origine du mouvement fennomane, J.-V. Snellman cherche à éduquer le peuple. Pour lui, la seule façon de parvenir à l'objectif d'une Finlande indépendante est d'élever le niveau intellectuel des masses. Il accorde à la pédagogie une place centrale, cela est très sensible

1. I. LIIKANEN, *Fennomania ja kansa...*, op. cit. ; P. TOMMILA, *Herää Suomi. Suomalaisuusliikkeen historia*, Kuopio, 1989.

2. C'est le Manifeste du Général-Gouverneur N. Bobrikov en février 1899 qui met le feu aux poudres. Cette première tentative globale de russification des lois se heurte à une vive opposition. Mais le Parti Vieux-finnois, fidèle aux enseignements de ses pères, Snellman et Yrjö-Koskinen, se refuse à entrer dans une opposition trop radicale, contrairement aux constitutionnels et aux activistes.

3. Le congrès fondateur du SSDP à Forssa en 1903 adopte un programme inspiré de celui du parti autrichien. Il est complété en 1906 au Congrès d'Oulu qui décide de sa diffusion massive sous forme de brochure (dont Yrjö Sirola a la responsabilité).

4. K. SINIKARI et K. SUOLINNA, *Juhonkylä. Tutkimus pohjoissuomalaisesta lestadiolaiskylästä*, Jyväskylä, 1986.

dans le journal populaire qu'il fait paraître en 1844 dans la région de Kuopio, *Maamiehen Ystävä*. Le Parti finnois n'a de cesse de réclamer l'ouverture d'écoles finnoises, de bibliothèques et de maisons de la culture. Il faut que les élites apportent la bonne parole aux plus humbles, pour les guider vers un idéal ne se réduisant pas à assurer leur subsistance matérielle. Des étudiants de l'université, comme le jeune Kuusinen en 1901, reçoivent des bourses pour prospecter au cours de leurs grandes vacances les villages les plus reculés. Ils tiennent des réunions publiques et font des exposés pour stimuler l'activité des sociétés de jeunesse et des universités populaires¹. Formé dans le moule wrightien, le mouvement ouvrier reprend à son compte l'idéal formateur, cher à l'esprit du temps. Tous les grands leaders du Parti ouvrier puis du SDP sont convaincus des vertus de l'éducation autant que de celles de l'action de masse². L'organisation de tournées de propagande répond initialement au besoin de faire connaître les rudiments du socialisme. Une part non négligeable du budget du Parti est consacrée à la formation et à l'éducation³. La demande est d'ailleurs très forte de la part des adhérents de base et des sections, comme le démontre le courrier reçu par la direction nationale⁴. Quant la majorité des jeunes dirigeants d'origine bourgeoise, elle est passée par le moule fennomane et en reproduit les présupposés dans les actions de formation.

Sur le plan des techniques oratoires

Les prédicateurs ainsi que les orateurs nationalistes ou socialistes utilisent massivement les oppositions terme à terme, destinées à frapper les esprits. Les premiers commencent généralement leurs sermons par une évocation des péchés du monde, destinée à faire frémir leur pieux auditoire. Ils en montrent ensuite l'issue, les flammes de l'enfer. Puis, ils mettent en face l'exemple du Christ qui fortifie les croyants dans une conduite inspirée de l'Esprit Saint. Le Mal et le Bien s'affrontent en permanence. De la façon dont on présente ce combat dépend l'issue de l'édification⁵. Les fennomanes se servent aussi de ce type de rhétorique.

1. Bibliothèque de l'Université de Helsinki (*Helsingin Yliopiston Kirjasto*), *Hämäläissakunnan pöytäkirjat 1900-1904*, liasses Cb 15, 16, 17, séances du 5 décembre 1901 et du 27 octobre 1903.

2. J. EHRNROOTH, *Sanan vallsassa...*, *op. cit.*

3. Työväen Arkisto (Archives ouvrières), *SSDP : n puoluetoimikunnan ja puolueuuevoston pöytäkirjat sekä kertomukset 1905-1913*.

4. Työväen Arkisto (Archives ouvrières), *Puolueen kirjeenvaihtoa* (correspondance du Parti), cartons F 8-F 11.

5. Les recueils de sermons de Lars Leevi Laestadius en donnent de nombreux exemples.

Utilisant abondamment les figures de style du romantisme national ¹, ils tracent des tableaux en noir et blanc avec d'un côté l'incarnation du Mal (l'égoïsme des bureaucrates svécophones, l'oppression étrangère, la malignité des diviseurs de la Nation, social-démocrates en tête, l'ignorance d'une partie du peuple), de l'autre celle du Bien (le dévouement à l'intérêt public des élites fennomanes, le combat pour la justice, la volonté d'unité nationale et l'éducation des masses). Quant aux grands orateurs socialistes, ils ont pour habitude d'utiliser des références bibliques (surtout avant 1905) tout en pratiquant l'opposition entre l'enfer capitaliste et le paradis socialiste ². Issus de milieux populaires, Eetu Salin ou August « Veli » Vatanen connaissent ce qui est accessible à leur public, enclin au manichéisme et sensible à certaines formes de religiosité.

L'art de la métaphore, ou de la parabole, fait aussi partie du bagage courant de l'orateur. Les prédicateurs des sectes en font un usage permanent, en particulier Lars Leevi Laestadius lors de ses tournées chez les Lapons. Cette pratique se maintient tout au long du XIX^e siècle. Eetu Salin, qui a eu dans sa prime jeunesse l'occasion d'entendre dans son village les sermons des prédicateurs, n'hésite pas dans un discours célèbre à comparer les patrons à de nouveaux Néron, les travailleurs aux agneaux du Seigneur et les penseurs bourgeois aux prêtres d'une fausse religion. Lors de la Grande grève à Pori, le 30 décembre 1905, il ose un parallèle audacieux entre la croissance de l'esprit révolutionnaire parmi les prolétaires exploités et la venue de l'Esprit Saint sur les apôtres lors de la Pentecôte ³. Les orateurs du mouvement tempérant, qui, comme l'a montré Irma Sulkunen ⁴, a servi de tremplin au mouvement ouvrier dans les années 1899-1904, sont aussi des adeptes de cette technique discursive. Ils rivalisent d'inventivité pour dénoncer les méfaits de l'alcool et les bienfaits d'une vie sobre. Parmi les plus fleuris, citons Severi Kantola, Matti Helenius, August Vuori et Martti Kantele. Väinö Voionmaa est plus sec, mais ne dédaigne pas de recourir à des comparaisons poétiques.

1. Voir à ce sujet les pages remarquables que T. HENRIKSON a consacrées aux poèmes de jeunesse d'Otto ville Kuusinen dans *Romantik och Marxism. Estetik och politik hos Otto Ville Kuusinen och Diktonius*, Porvoo, WSOY, 1971.

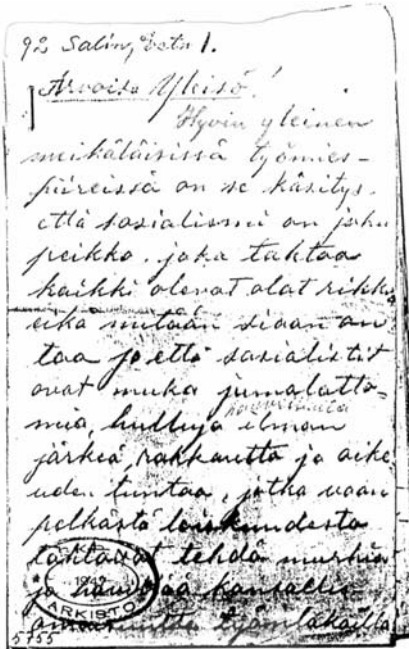
2. J. EHRNROOTH, *Sanan vällassa...*, *op. cit.*

3. K. KALEMAA, *Eetu Salin...*, *op. cit.*, p. 98-99 ; Työväen Arkisto (Archives ouvrières), *Porin työväenyhdistyksen pöytäkirjoja v. 1901-1917*.

4. I. SULKUNEN, *Raittius kansalais-uskontona. Raittiusliike ja järjestäytyminen 1870-luvulta Suurlakon jälkeisiin vuosiin*, Helsinki, SHS, 1986.

Dans ce domaine toutefois, la palme revient à un orateur socialiste connu, Kōssi Ahmala qui n'hésite pas à construire ses discours entièrement sur le mode métaphorique ¹.

**Extrait d'un brouillon de discours d'Eetu Salin conservé aux
« Archives du peuple »**



Traduction :

Mesdames, Messieurs,
C'est une idée très répandue dans certains milieux ouvriers que le socialisme est une sorte de créature effrayante qui veut casser tout ce qui existe et ne rien construire à la place. De même, les socialistes sont perçus comme des athées, des fous sans raison, sans amour et sans esprit de justice, qui, par simple paresse, cherchent à commettre des meurtres et à détruire le patrimoine national par des grèves

Source : Kansan Arkisto, « Eetu Salin paperit » (document reproduit par K. KALEMAA, *Eetu Salin...*, op. cit., p. 89)

À cette époque, l'art oratoire fait plus appel à l'émotion qu'à la raison. Le fond a son importance, mais la forme est déterminante pour faire passer le message. Le faible niveau général d'éducation ne laisse de toute façon pas le choix des moyens. Il faut aller à ce qui est accessible. Pour Jari Ehrnrooth, c'est une clé pour comprendre ce discours manichéen qui remonte instinctivement aux sources de la haine ou de l'amour du prochain. Les directions tentent vainement de rationaliser le message pour le

1. J. EHRNROOTH, *Sanan vallassa...*, op. cit., p. 332-336. L'auteur y analyse un long extrait d'un discours de 1910 où K. Ahmala établit un parallèle entre l'arrivée du printemps et celle du mouvement ouvrier.

rendre plus conforme aux canons du marxisme¹. L'imprégnation culturelle par les sermons est ici le facteur essentiel pour expliquer ce décalage. Le discours doit se plier à un pathos para-religieux et se référer constamment à la lutte du Bien et du Mal. La laïcisation des esprits après 1900 provoque cependant des évolutions sensibles. Peu à peu, l'explication rationnelle et le débat tendent à imposer un style différent. Le recours à l'éloquence se fait également moins nécessaire. On substitue la formation à l'agitation².

Sur le plan organisationnel

Dans ce domaine, les acteurs du Réveil ont joué le rôle de précurseurs. Les autres n'ont fait que reprendre en les laïcisant et en les développant leurs techniques de quadrillage du territoire. Il s'agit pour les uns et les autres de trouver les moyens de rassembler, organiser et convaincre des masses croissantes d'adeptes dans une société dont les modes de sociabilité évoluent. Les grands rassemblements populaires ont été mis à l'honneur par les prédicateurs piétistes. En 1796, Paavo Ruotsalainen réussit à faire venir 3 000 fidèles pour chanter, prier et écouter des sermons. La rupture est consommée avec l'office traditionnel du dimanche qui s'organise non pas en foule, mais en communauté³. Le prédicateur choisit généralement un lieu champêtre vers lequel les adeptes se rendent dans une sorte de défilé qui démontre la solidarité d'acteurs mus par la conscience d'un devoir. Ils y déploient des symboles identitaires tels que les livres de prières, les costumes, les bannières et les chants⁴. Ces réunions de masse revêtent parfois une allure récréative. Les dirigeants fennomanes passent, à leur tour, maîtres dans l'art d'organiser des fêtes où ils mettent en scène l'activité des sociétés culturelles et de jeunesse⁵. Le mouvement ouvrier recueille cet héritage au sein des Maisons Ouvrières (sorte de Maisons du Peuple). Il développe aussi, à la suite du mouvement tempérant, les manifestations revendicatives, où la volonté collective transparaît dans les bannières, la musique et les foulards rouges⁶.

1. J. EHRNROOTH, *Sanan vallassa...*, *op. cit.*, chap. 7.

2. *Ibidem* ; V. LEHOKAS, *Puhuttu sana työväenliikkeen...*, *op. cit.*

3. M. HEIKKILÄ ja J. SEPPÖ, « Uskonnollinen liike... », art. cit.

4. *Ibidem*.

5. K. SMEDS, « Joukkotapahtumat ja Suomi-identiteetti », in R. ALAPURO et al. [dir.], *Kansa liikkeessä*, *op. cit.*, p. 91-107 ; I. LIIKANEN, « Kansanvalistajien kansakunta. Kansanvalistusseura fennomanian aatteellisena ja organisatorisena keskuksena », *ibidem*, p. 126-141.

6. M. HAKO, H. HUHTANEN, M. NIEMINEN, *Aatteen ja vaatteet. Suomen työväen henkinen perinne*, Helsinki, Tammi, 1964, p. 139-146.

L'association fraternelle est également une anticipation des sectes ¹. Mais c'est à titre embryonnaire car l'organisation de la vie interne du groupe n'obéit pas encore à des règles modernes. L'autorité du ou des chefs spirituels ne laisse pas de place à un fonctionnement démocratique, même si l'égalité de dignité des membres est reconnue. Les fennomanes sont en fait les créateurs du premier réseau associatif (bien que les libéraux y aient aussi joué un rôle) à l'échelle nationale ². Ils jugent que c'est la meilleure garantie de développement d'un esprit patriotique. Leur but est d'encadrer le peuple en lui offrant l'occasion d'affirmer son sens de l'initiative. Ils s'adressent par le biais associatif à des catégories très diverses : femmes, jeunes, étudiants, agriculteurs, ouvriers, intellectuels, mais aussi pompiers volontaires, sportifs et amateurs de tir à la carabine. Les statuts de ces diverses sociétés ont pour point commun l'élection des responsables et le contrôle permanent des membres. C'est l'apprentissage concret de la vie civique moderne, bien que les fennomanes n'aient jamais revendiqué la démocratie politique avant 1905. Cette exigence reste l'apanage du mouvement tempérant et du mouvement ouvrier qui ont développé leur propre réseau d'associations au tournant du siècle ³. Ce dernier a fini par recouvrir un champ plus large que celui de leurs prédécesseurs nationalistes. Selon Risto Alapuro, il n'a pas totalement rompu avec la logique précédente, mais a contribué à l'enracinement de la Nation ⁴.

Les différents courants ont veillé au quadrillage systématique du territoire, selon un principe que l'on pourrait résumer par le slogan « nulle terre sans adeptes ». Parmi les mouvements du Réveil, les laestadiens sont sans doute les propagandistes les plus acharnés. Ils pratiquent avant l'heure le porte-à-porte et le débat improvisé, techniques des plus efficaces dans un pays où la plupart des fermes sont isolées dans la campagne. Armés de brochures et d'une rhétorique bien huilée, ils visitent les familles à domicile. C'est ainsi que les ouvriers laestadiens travaillant aux voies de chemin de fer prospectent les villages environnants après leurs heures de travail, faisant progresser la doctrine le long des principaux axes ferroviaires du Sud dans les années 1880-90 ⁵.

1. M. HEIKKILÄ, *Kirkollisen yhdistysaktiivisuuden...*, *op. cit.*

2. I. LIIKANEN, *Fennomania ja kansa...*, *op. cit.*

3. I. SULKUNEN, *Raittius kansalais-uskontona...*, *op. cit.* ; H. SOIKKANEN, thèse citée.

4. R. ALAPURO, *Suomen synty paikallisena ilmiönä 1890-1933*, Helsinki, Hanki ja Jää, 1994.

5. P. RAITTILA, *Lestadiolaisuuden matrikkeli...*, *op. cit.*

Les nationalistes bourgeois répugnent à ce type de méthodes, du fait des barrières que leur impose la bienséance. Mais ils s'efforcent de développer des tournées de propagande dès les années 1870 en prenant la parole dans des fêtes et des soirées¹. Leurs militants, souvent des étudiants, participent aussi à des campagnes de signatures (exemple, la Grande Adresse au Tsar de 1899) et à des collectes pour la fondation d'écoles, de bibliothèques ou de maisons de jeunes.

Rassemblements publics organisés par les nationalistes fennomanes dans les campagnes (1870-1879)

Année	Finlande du Sud-Ouest	Finlande de l'Est	Province de Viborg	Ostrobotnie	Finlande du Nord	Ensemble
1870	12	7	0	4	1	24
1871	10	5	4	3	0	22
1872	16	8	4	2	1	31
1873	19	10	3	8	0	40
1874	39	16	2	11	0	68
1875	68	20	16	15	1	120
1876	85	38	39	25	2	189
1877	28	14	15	9	2	68
1878	30	15	7	13	1	66
1879	39	17	7	8	2	73
Ensemble	346	150	97	98	10	701

Source : I. LIIKANEN, *Fennomania...*, *op. cit.*, p. 184.

Les militants ouvriers réinvestissent avec beaucoup moins de réticences les pratiques des sectes. Ils s'efforcent d'améliorer leur couverture du terrain électoral. Alors qu'en 1899, l'année du Congrès fondateur de Turku, les socialistes n'ont que deux propagandistes attirés, T. Tainio et L. Nyström, ils sont l'année suivante une dizaine à sillonner le pays. En 1902, ils mettent sur pied le premier stage de formation pour agitateurs à Turku auquel participent 24 personnes. Au printemps 1903, 6 orateurs sont chargés par la direction de défricher les provinces du Sud et du Centre. En janvier 1906, suite à la Grande grève, on crée dans chaque future circonscription électorale une commission de propagande chargée de recruter et former ses propres agitateurs. La direction conserve pour sa part un volant de propagandistes « généralistes » ou spécialisés. Au niveau local, les Unions ouvrières reçoivent le droit d'organiser à leur échelle des tournées d'agitation. En décembre de la même année,

1. I. LIIKANEN, *Fennomania ja kansa...*, *op. cit.*

148 personnes sont conviées aux deux semaines de formation de Lahti. Au total, entre 1905 et 1913, plus de 500 agitateurs social-démocrates ont pu être recensés. Presque tous sont passés par les écoles du Parti et ont été rémunérés en fonction des services rendus ¹.

Sur le plan des résultats

Le cas de l'Ostrobotnie méridionale est assez intéressant. Dans sa thèse, Leevi Norrena rappelle que les paroisses du district des lacs sont pénétrées dès les années 1830 par les courants du Réveil. Les sermons du célèbre pasteur piétiste N.-G. Malmberg y ont un grand écho. Dans les années 1850, le pasteur Johannes Bäck y développe le courant évangéliste. Au début des années 1880, les laestadiens y gagnent à leur tour quelques centaines d'adeptes. Or, il se trouve que cette zone a voté par la suite beaucoup plus pour les rouges, et en particulier pour les communistes, que la moyenne des communes d'Ostrobotnie ². Cela confirme les observations faites par Sven Rydenfelt, Jaakko Nousiainen et Dennis Rundt pour d'autres zones ³. Selon ces chercheurs, cela s'explique, non pas par des proximités idéologiques, mais par le fait que les dissidents prépareraient le terrain à des comportements plus critiques et à la désaffection des pratiques religieuses traditionnelles.

Les rapprochements ne s'arrêtent pas là ; les recherches d'Olavi Latikka ont prouvé que la zone en question était précisément celle où les fenno-manes ont eu l'activité la plus soutenue de tout le pays en milieu rural, grâce à de nombreuses associations d'agriculteurs et sociétés de jeunesse ⁴. La puissance ultérieure de la Ligue agrarienne de Santeri Alkio en découle. Mais de nombreux militants social-démocrates ont aussi été formés à cette école, dont l'un des leaders paysans les plus célèbres du SDP puis du SKP, Santeri Mäkelä ⁵.

Nous pouvons donc considérer qu'aux ressemblances entre les diverses formes de propagande correspondent, à certaines conditions, des effets convergents. Il existe ainsi une continuité dans le temps qui procède de logiques communes. On ne saurait nier toutefois, de nombreuses discordances.

1. H. SOIKKANEN, thèse citée. J. EHRNROOTH, *Sanan vallassa...*, *op. cit.*

2. L. NORRENA, *Talonpoika, pohjalainen...*, *op. cit.*, p. 52-55.

3. Voir note 1, p. 103 ; note 2, p. 103 ; note 3, p. 103.

4. O. LATIKKA, « Järjestäytyminen ja yhteiskunnan muutos. Järjestötoiminnan alkuvaiheet ja laajentuminen suomenkielisellä Etelä-Pohjanmaalla vuoteen 1908 », *Acta Historica Jyväskylänensia*, n° 35, Jyväskylä, 1985.

5. L. NORRENA, *Talonpoika, pohjalainen...*, *op. cit.*, chap. 6.

Les facteurs d'opposition entre les sectes, les nationalistes et les social-démocrates

De fortes divergences subsistent en effet entre les trois courants, tant pour les buts, les thèmes ou les styles que pour les populations touchées par leur propagande.

Des rapports conflictuels

Le discours péjoratif des sectes sur le monde terrestre ne pouvait que provoquer des incompréhensions avec l'optimisme transformiste des fennomanes. La Nation était pour elles une réalité trop temporelle. Les tentatives de coopération avec les laestadiens dans la lutte contre l'intempérance échouèrent au tournant du siècle. De même, Lauri Kivekäs ne put convaincre les évangélistes de le suivre sur le terrain du patriotisme militant¹. Le fossé avec le mouvement ouvrier était quasi-infranchissable. Les dirigeants laestadiens n'eurent de cesse de désigner la social-démocratie comme une manifestation de l'Antéchrist. Quant aux militants socialistes, ils voyaient dans l'esprit de secte le symbole d'une démission de la raison². L'hostilité réciproque fut partout manifeste, d'autant qu'on accusait les groupes dissidents de détourner du combat de classe les ruraux les plus exploités.

La rupture entre les fennomanes et le mouvement ouvrier fut lente à se dessiner. De 1883 à 1899 il exista officiellement de nombreuses passerelles entre les deux courants³. Dans le feu des polémiques liées à la période de russification, on accusa même de nombreux dirigeants socialistes d'avoir partie liée avec les Vieux-finnois conciliateurs⁴. Pourtant, dès le milieu des années 1890, la concurrence puis l'hostilité ouverte prirent des formes très virulentes. Les dirigeants ouvriers n'eurent de cesse de dénoncer l'hypocrisie sociale des Jeunes-finnois, le conservatisme et la veulerie des Vieux-finnois. Ceux-ci étaient devenus des adversaires de classe aussi dangereux que la bureaucratie tsariste. Au sein du mouvement associatif, en particulier tempérant, la rupture fut matérialisée par la création d'organismes systématiquement concurrents⁵. Les discours

1. I. LIIKANEN, *Fennomania ja kansa...*, op. cit., p. 222.

2. H. SOIKKANEN, thèse citée, p. 149-158.

3. H. SOIKKANEN, thèse citée. ; M. CARREZ, Le mouvement ouvrier finlandais des origines à la guerre civile de 1918, *Cahiers d'histoire de l'IRM*, n° 16, 1984 ; M. RAHIKAINEN, « Sosialismin tulo Turkuun. Turun työväenyhdistyksen puhuja-jakeskusteluseura 1891-98 », in M. PELTONEN [dir.], *Arki ja murros. Tutkielmia keisariajan lopun Suomesta*, Helsinki, SHS, 1990.

4. A. KUJALA, *Venäjän hallitus ja Suomen työväenliike 1899-1905*, Helsinki, SHS, 1995.

5. I. SULKUNEN, *Raittius kansalais-uskontona...*, op. cit.

divergèrent tant sur la forme que sur le fond. La plupart des orateurs socialistes mirent systématiquement l'accent sur l'identité de classe qui devait dans leur esprit les distinguer des éléments bourgeois, ces Philistins de l'époque moderne¹. Quant aux fennomanes, ils dénoncèrent les social-démocrates comme les diviseurs de la Nation, en dépit des contacts que les activistes entretenirent avant 1914 avec certains milieux socialistes².

Des philosophies concurrentes

La parole des prédicateurs portait sur le domaine strictement spirituel. Pour eux, la grande affaire était le salut individuel. Le monde terrestre n'étant qu'un lieu de passage à la merci du démon, vouloir le transformer était une illusion porteuse de graves déformations de la parole divine. Il fallait se conformer le mieux possible à l'enseignement des Écritures qui contenaient la source de toute vérité³.

Les discours fennomanes avaient une tonalité différente. La question du salut était une affaire personnelle. Il ne fallait pas la confondre avec la nécessité d'une action collective terrestre, destinée à réaliser la forme ultime du devenir humain, la Nation. Dans la philosophie de Snellman, celle-ci constituait la réalisation ultime de l'Idée⁴. Les orateurs insistaient donc sur le caractère sacré de la volonté nationale, mais considéraient que sa mise en pratique dépendait d'abord de la cohésion de ses membres, l'engagement humain participant de la sorte au plan divin.

Le discours social-démocrate était d'ordre strictement laïc. La religion devait devenir une affaire privée. La transformation du monde n'était pas affaire de foi, mais de raison, une lutte contre l'injustice et l'oppression. La société reposait sur des structures temporelles qu'il s'agissait de changer en menant une lutte de classe déterminée. Les contradictions à l'œuvre dans le capitalisme préparaient d'ailleurs le terrain à son renversement. La solidarité des opprimés contre les exploités et l'action de masse étaient en mesure de préparer l'avènement d'une société plus juste. L'attente du salut redescendait sur terre. Les attaques contre l'Église restaient prudentes, mais eurent tendance à se radicaliser après 1903.

1. H. SOIKKANEN, thèse citée, chap. III.

2. A. KUJALA, *Venäjän hallitus...*, *op. cit.*

3. Les dissidents avaient une lecture fondamentaliste de la Bible qui facilitait ce type d'approche.

4. J.-V. SNELLMAN, *op. cit.*

Des styles différents

L'allure extérieure des orateurs jouait un rôle essentiel. Les piétistes et les laestadiens cherchaient à se distinguer par des costumes donnant l'image de la rigueur et de la modestie comme le « körttipuku » des piétistes, comprenant un manteau court avec des basques dans le dos, séparées par trois fentes ou replis ourlés.

Caricature de presse représentant le grand orateur social-démocrate Eetu Salin en fauteur de grève



Source : *Fyren*, n° 12, 1898

Les orateurs fennomanes s'habillaient en général comme la bourgeoisie de l'époque. Ils exprimaient ainsi leur appartenance à une certaine élite de la culture ou de la fortune, dont l'élégance devait symboliser l'élévation de pensée. Les orateurs social-démocrates ne dédaignaient pas de prouver leur respectabilité par des vêtements de bonne coupe. Mais ils évitaient une mise trop distinguée qui pouvait s'avérer suspecte à leurs électeurs¹. Ils portaient le foulard plutôt que la cravate, la casquette ou le chapeau à larges bords de préférence au haute-forme ou au melon.

Le ton employé n'était pas non plus le même. Le prédicateur s'abstenait de tout juron et calquait son vocabulaire et ses expressions sur les écritures. Sa langue était celle des sermons, épurée de tout humour ou de tout écart de langage. L'orateur nationaliste utilisait le style ampoulé du

1. J. EHRNROOTH, *Sanan vallassa...*, *op. cit.*, d'après les courriers reçus par la Commission exécutive et le Conseil du Parti (Työväen Arkisto, cartons F 8- F 11, voir note n° 35).

romantisme finlandais avec des références aux grands auteurs tels que R uneberg ou Topelius ¹. Il avait un goût prononcé pour les mots en vogue : patrie, ancêtres, sacrifice, héros, sacré, natal, enthousiasme... Il ne parlait pas de paysans, mais de laboureurs, pas de patrons, mais d'employeurs... Bref, il donnait à ses discours la tonalité un peu emphatique qu'attendait un public féru de « bonne  ducation ». L'orateur socialiste ne craignait pas de faire peuple. Ses adversaires le taxaient d'ailleurs de démagogie. Il pouvait jurer, se promener de long en large sur la scène, taper la tribune du poing, prendre à témoin son auditoire ². La truculence n'était pas systématique (elle recula d'ailleurs après 1906), mais elle n'était pas condamnée. Elle pouvait aller jusqu'à certaines formes contrôlées de grossièreté ³. L'orateur socialiste était aussi friand de formules humoristiques. Il employait en réalité une gamme plus vaste de techniques oratoires car il était partiellement libéré des préjugés de la bienséance. Son vocabulaire était également très typé, puisqu'il s'inspirait de celui qui était en usage dans le mouvement ouvrier international, à tonalité marxiste.

Des publics spécifiques

Dans les campagnes, les fennomanes visaient plutôt les propriétaires et les membres des ordres représentés à la Diète. Ils s'intéressaient également à la petite paysannerie, mais avaient des difficultés à entrer en contact avec la plèbe rurale, en particulier avec les ouvriers agricoles et les sans-terres ⁴. Leur manière de concevoir les rapports sociaux et l'éducation les gênaient pour une approche sans préjugés. Au contraire, les prédicateurs dissidents ne craignaient pas de se frotter aux plus humbles, à l'instar d'un Paavolainen ou d'un Laestadius ⁵. Pour eux, le peuple de Dieu ne se divisait pas. Mais ils avaient davantage de succès dans le milieu des petits et moyens propriétaires menacés par l'évolution

1. J.-L. R NEBERG (qui écrivait en suédois, mais fut traduit très vite en finnois) est considéré comme le grand po te national du premier XIX^e siècle. Il est l'auteur des *Récits de l'enseigne Stool* sur la guerre de 1808-1809 dont le premier poème constitue les paroles de l'actuel hymne national (*Notre Pays*, en finnois *Maamme*). Zacharias Topelius a lui aussi écrit des vers, mais il est plus connu comme historien et comme conteur. L'un et l'autre ont le style flamboyant des romantiques.

2. K. KALEMAA, *Eetu Salin...*, op. cit.

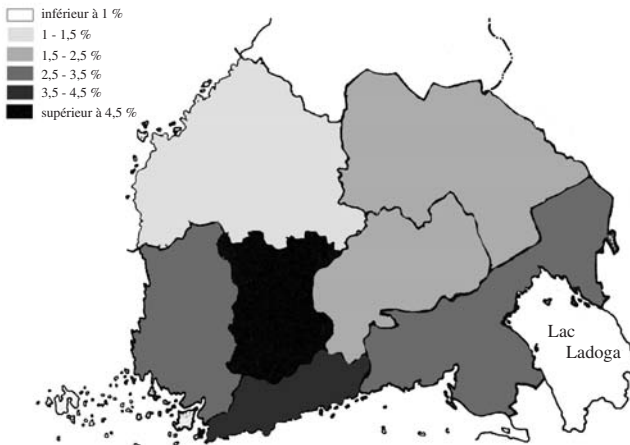
3. *Ibidem*, p. 86. L'auteur rapporte qu'Eetu Salin avait montré son postérieur à un public bourgeois m dus  lors d'une fête nationaliste   Tampere.

4. P. HAATANEN, *Suomen maalaisk yh list . Tutkimusten ja kaunokirjallisuuden valossa*, Porvoo, WSOY, 1968, p. 157-166. I. LIKANEN, *Fennomania ja kansa...*, op. cit., chap. IV.

5. P. RAITTILA, *Lestadiolaisuuden matrikkeli...*, op. cit.

agricole que dans celui des très pauvres gens. Quant aux social-démocrates, ils savaient qu'ils disposaient d'un grand réservoir de voix parmi les prolétaires ruraux. Ils étaient cependant conscients de l'obstacle que constituait la faiblesse de leur éducation civique et politique. Au départ, ils pénétrèrent plus facilement chez les *torpparit* (métayers à bail en journées de travail), dont ils reprirent les revendications, et chez les artisans ruraux qui formaient les cadres du mouvement à la campagne. Ils diffusèrent leur propagande à partir des nœuds ferroviaires et des petites villes industrielles ¹.

Pourcentage d'adhérents du Parti social-démocrate finlandais par rapport à la population totale de chaque province en 1906



Source : I. SULKUNEN, *Raittius kansalais-uskontona...*, op.cit., p. 114

En milieu urbain, les nationalistes avaient le soutien des ordres privilégiés et des classes moyennes ² ; Les social-démocrates celui des ouvriers et d'une partie des petits employés ³. Quant aux sectes, elles touchaient surtout des milieux populaires déracinés qui reconstituaient par le canal de la religion des éléments de vie communautaire ⁴. L'origine sociale ou géographique avait donc un rôle déterminant dans les choix.

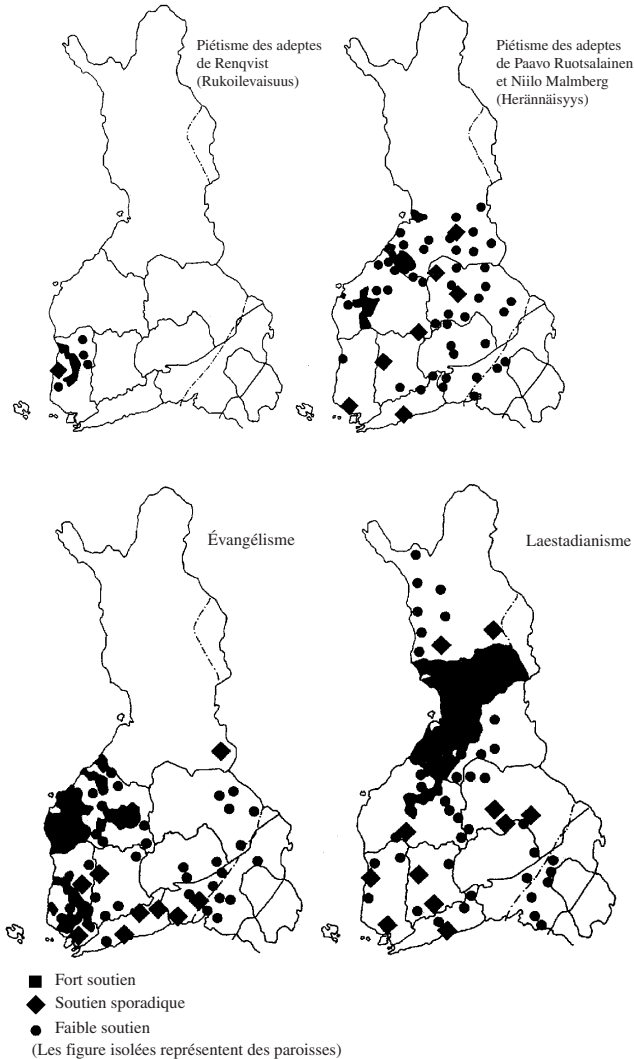
1. H. SOIKKANEN, thèse citée.

2. On peut le constater avec les voix obtenues aux élections législatives de 1907 à 1917.

3. *Idem*.

4. H. WARIS, *Työläisyhteiskunnan syntyminen Helsingin Pitkäsillan pohjoispuolelle*, thèse de 1932, rééditée chez Weilin & Göös, Tapiola, 1973,

Le soutien aux mouvements du réveil dans la Finlande de la deuxième moitié du XIX^e siècle



Source : Markku Heikkilä et Juha Seppo, « Uskonnollinen liike... », art. cit.

Une analyse cartographique sommaire montre clairement les discordances régionales. Les dissidents religieux étaient mieux implantés dans la

partie occidentale du pays, et davantage dans le Nord et le Centre que dans le Sud. Les provinces d'Oulu, de Vaasa, et à un degré moindre de Kuopio et Turku étaient les plus touchées par l'influence des prédicateurs ¹. Au contraire, celles de Viipuri, Mikkeli et Tampere échappaient davantage à l'influence des sectes. Généralement, les svécophones répondaient mieux aux sollicitations de la dissidence que les fennophones ².

Les fennomanes Vieux-finnois obtinrent en 1907 leurs meilleurs scores électoraux dans la Finlande du Sud-Ouest, là où historiquement leurs réseaux d'influence étaient les mieux implantés ³. Les Jeunes-finnois à l'inverse faisaient de meilleurs résultats dans l'Est du pays ⁴. Les villes votaient davantage que les campagnes en faveur des nationalistes, pour des raisons sociologiques.

La social-démocratie réalisa ses meilleurs résultats en 1907 le long d'une diagonale allant de la province de Turku-Pori à celle de Kuopio ⁵. Elle était moins bien implantée dans le Nord et dans les zones côtières du Sud. L'Ostrobotnie et la Carélie était également des zones où elle resta relativement faible. Le vote rouge était plus fort dans les campagnes où dominaient les grosses exploitations employant de nombreux *torpparit* et ouvriers agricoles. Il était très important aussi dans les quartiers ouvriers des grandes villes ou dans les petites cités industrielles de l'intérieur.

L'individualisation des choix, en fonction toutefois des situations vécues et de l'appartenance de classe, tendait ainsi à l'emporter sur les comportements communautaires d'autrefois. Il faut donc interpréter les changements à l'œuvre dans la société pour bien saisir les contradictions apparentes que nous venons de constater.

Une tentative d'interprétation globale

L'explication générale est à rechercher dans la chronologie et dans les caractères de la transition séculaire de l'Ancien Régime à la société libérale.

1. M. HEIKKILÄ, J. SEPPO, « Uskonnollinen liike... », art. cit., p. 72-73.

2. J. SEPPO, *Seurakuntaelämä ja uskonnolliset liikkeet Etelä-Pohjanmaalla 1809-1917*, manuscrit, 1986.

3. I. LIIKANEN, *Fennomania ja kansa...*, op. cit.

4. R. ALAPURO, « Statemaking and Political Ecology in Finland », in Z. MLINAR and H. TEUNE [dir.], *The Social Ecology of Change*, Beverly Hills and London, Sage Publications, 1978.

5. H. SOIKKANEN, thèse citée, carte en annexe.

Trois étapes essentielles

Le premier ébranlement décisif devient perceptible dans les années 1820-1830. Il s'agit de la rupture des communautés paroissiales par le biais du mouvement du Réveil ¹. Alors que jusque-là l'autorité des pasteurs s'exerçait dans un cadre communautaire strict, les nouveaux convertis prennent l'habitude d'aller écouter le prédicateur de leur choix. Cette crise des valeurs traditionnelles est d'autant plus forte que la société rurale tend à se différencier, comme en Ostrobotnie. La dissidence est un moyen de montrer son désaccord par rapport à un monde terrestre où se déploient l'injustice et l'orgueil. La crise de l'encadrement religieux intervient au même moment que celle de l'encadrement temporel. En effet, une partie croissante de la noblesse déserte les campagnes pour s'installer en ville et obtenir des postes dans l'administration ². L'un des fondements majeurs de la société d'Ancien Régime, la cohésion communautaire, est donc doublement sapé.

Les décennies 1870-1880, celles de la percée de la fennomanie et de son implantation progressive sur l'ensemble du territoire, marquent l'affirmation de l'idéal national. Ce dernier est en partie inconciliable avec la conception ancienne du pouvoir monarchique. La légitimité ne vient plus de Dieu seul, mais de la volonté souveraine d'une Nation, certes voulue par le Créateur, mais procédant de l'engagement des hommes. Le monarque n'est légitime que s'il ne s'oppose pas à la réalisation de l'idéal suprême.

L'apprentissage de la vie associative rejoint celui de la citoyenneté ³. Celle-ci n'est pas associée par les fennomanes à l'exigence de la démocratie politique, mais elle lui ouvre la voie. Les exclus de la société d'ordre découvrent qu'ils ont une dignité. Le creusement des inégalités sociales dans un pays qui s'enrichit provoque du mécontentement. Celui-ci ne s'exprime pas encore de manière politique (faute de structures adéquates), mais il oblige les élites du pouvoir et de l'Église à tenir compte des tensions révélées par les premières revendications ouvrières (mouvement wrightien) et les Églises libres (loi de 1889 sur la tolérance religieuse) ⁴.

1. M. HEIKKILÄ, J. SEPPO, « Uskonnollinen liike... », art. cit.

2. M. PELTONEN, « Aatelisto ja eliitin muodonmuutos », in P. HAAPALA, *Talous, valta ja Valtio. Tutkimuksia 1800-luvun Suomesta*, Tampere, Vastapaino, 1990, p. 87-101 ; K. WIRILANDER, *Herrasväkeä. Suomen säätyläistö 172&-1870*, Forssa, Hist. tutk. 93, 1974.

3. R. ALAPURO *et al.* [dir.], *Kansa liikkeessä, op. cit.*

4. M. PELTONEN [dir.], *Arki ja murros..., op. cit.*

Dès le début du règne de Nicolas II, s'ouvre une période de remises en cause et de bouleversements¹. L'Ancien Régime entre en agonie. La percée de la social-démocratie fait suite à une rupture entre les élites fennomanes et les cadres populaires du mouvement ouvrier. Les formes associatives éclatent en rivalités multiples. De nouvelles pratiques de lutte collective se forment. La laïcisation de la société entraîne le déclin des sectes. La clé de voûte du système politique, l'autorité du souverain, est battue en brèche par les excès de la russification. L'entrée en scène des classes populaires provoque aussi une crise de la représentation par ordres. L'édifice tout entier menace alors de s'écrouler.

Hétérogénéité et homogénéité des messages

L'hétérogénéité des types et des formes de propagande s'explique, comme nous venons de le voir, par des ordres d'apparition décalés dans le temps. La dissidence religieuse est le symptôme le plus précoce, et en même temps le plus archaïque, du malaise socio-économique et spirituel créé par la déliquescence des anciennes structures.

Au fur et à mesure que la laïcisation entraîne le recul de la religion comme ciment idéologique de la société, d'autres mouvements prennent le relais. La fennomanie est une étape intermédiaire vers la contestation radicale des cadres de l'Ancien Régime. La social-démocratie marque le début de la révolution politique qui abat le vieux monde en 1905 et 1917. À chaque stade correspond un type original de discours avec ses thèmes et ses techniques propres.

L'homogénéité, pour sa part, provient des caractères communs à la période de transition : la résistance des formes culturelles anciennes, qu'elles soient laïques ou religieuses, la montée progressive de l'individualisation des choix, et l'apprentissage des pratiques collectives nouvelles comme l'association ou la manifestation de masse.

Les ressorts de l'éloquence sont par ailleurs assez constants car le manichéisme des sermons et le goût pour les formules fleuries du romantisme national constituent le patrimoine le plus courant des orateurs du temps. En Finlande, la propagande orale a donc connu son principal développement dans la période qui correspond à la transition séculaire entre la société d'Ordres et le capitalisme. C'était alors le meilleur moyen de diffuser des messages contestataires, car la presse avait une audience limitée. Il se créa ainsi des styles d'éloquence adaptés aux thèmes traités et

1. P. HAAPALA, *Kun yhteiskunta hajosi. Suomi 1914-1920*, Helsinki, Kleio ja nykypäivä, 1995.

aux publics censés les apprécier. Ces formes de propagande eurent des parentés d'ordre idéologique et culturel. Mais elles se différencièrent au fur et à mesure que l'Ancien Régime entraînait en agonie.

Les tournées de propagandistes atteignirent leur apogée vers le tournant du siècle. Elles furent organisées avec beaucoup de soin afin de réaliser le meilleur quadrillage possible du territoire. Après 1907, on observa que leur rendement déclinait et que la société avait suffisamment évolué pour y substituer des médias et des techniques de formation plus efficaces. La presse, puis dans les années 20 la radio, apportèrent aux masses, plus instruites, la bonne parole.

Mais la propagande orale a perduré jusqu'à nos jours et conserve, par delà les époques, sa charge émotionnelle irremplaçable. L'exigence de nouvelles formes de proximité par rapport aux citoyens en rend même possible le renouveau.

Maurice CARREZ
UMR CNRS 5605
Université de Bourgogne

LUCIEN ROLAND OU LA LASSITUDE DU PROPAGANDISTE

Cet article se veut l'accompagnement, en mode mineur, d'études jadis consacrées à la propagande et aux propagandistes socialistes du début du siècle, notamment aux délégués permanents à la propagande, les *missi dominici* du socialisme selon l'expression consacrée, chargés de répandre la bonne parole tout en veillant à son unité et au respect de son identité. Évoquer ici ces travaux est seulement destiné à rappeler la cohérence générale du travail mené et à prévenir du caractère singulièrement parcellaire du présent texte. Il s'agit d'un article écrit en commun avec Christophe Prochasson : « Le socialisme à la conquête des terroirs ¹ » et de l'édition des *Carnets* de Marcel Cachin ², précédée d'une introduction, « Un militant socialiste : Marcel Cachin », essai de biographie intellectuelle de Cachin jusqu'en 1917. Une présentation rapide de ces études est donnée par « Propagande : à propos de Jean Longuet, Marcel Cachin, Lucien Roland et quelques autres... ³ ». En outre, de nombreux passages de ma thèse de doctorat, *Jean Longuet (1876-1938)*,

1. *Le Mouvement social*, n° 160, juillet-septembre 1992.

2. Carnets publiés sous la direction de D. PESCHANSKI, tome I, 1906-1916, en collaboration avec C. PROCHASSON, tome II, 1917-1920, en collaboration avec B. STUDER et N. WERTH, CNRS Éditions, 1993.

3. *L'Ours* n° 211, mai-juin 1993.

*SFIO et Deuxième Internationale*¹, concernent directement ce sujet.

La biographie de Lucien Roland est connue des spécialistes de l'histoire du socialisme. Né le 21 janvier 1862 à Moulins, il appartient à un milieu que lui-même qualifie de « petit bourgeois et clérical ». Ses études sont perturbées par les conséquences de ce qui semble être une précoce crise d'adolescence. Apprenti typographe à 14 ans, le jeune Lucien fugue à 16 ans et découvre Paris, l'année de l'exposition universelle de 1878. On sait le rôle de ces expositions dans la formation et l'imaginaire ouvriers de la seconde moitié du XIX^e siècle : en 1878, c'est aussi l'occasion pour la nation meurtrie par les conséquences de la défaite, de l'année terrible et de la mutilation du territoire, de montrer son relèvement aux yeux de l'étranger comme aux siens. L'exposition accueille seize millions de visiteurs et se conclut par la grande fête républicaine et nationale du 30 juin 1878 que Monet a immortalisée dans ses deux tableaux, *Rue Saint-Denis* (musée de Rouen) et *Rue Montorgueil* (musée d'Orsay). Roland participe de cet enthousiasme et poursuit dès lors une double existence de typographe et de militant chansonnier. Il vient au socialisme sous sa forme allemaniste, ce qui ne surprend guère à Paris et dans un tel milieu : dès 1880, il appartient au groupe des « Travailleurs de Bercy ». Il sert comme soldat en Algérie et participe à des campagnes dans les régions troublées proches de la frontière marocaine. Rendu à la vie civile, il s'instruit dans les cours du soir organisés par la municipalité parisienne et milite désormais dans les rangs guesdistes. Prix de langue française de l'Association philotechnique pour le développement de l'instruction populaire, il rédige des chansons engagées qui contribuent à sa légitimité militante. Dirigeant du Parti ouvrier français à partir de 1898, il ne connaît pas le succès lors des diverses élections auxquelles il se présente, mais devient en 1901 un des rares permanents de son parti comme bibliothécaire et administrateur du *Socialiste*, fonctions qu'il conserve au PSDF puis à la SFIO. Lorsqu'il est élu délégué permanent à la propagande par le conseil national de la SFIO de juillet 1914 en remplacement d'Adrien Pressemane, il ne peut, au rebours de nombre de ses camarades qui ont occupé le même poste, envisager celui-ci comme une promotion ou un tremplin vers une carrière de parlementaire. Il est quinquagénaire, ses espérances électorales sont maintenant passées, et la délégation permanente lui est en quelque sorte attribuée, non sans mal (deux tours de scrutin sont nécessaires), en compensation à la

1. Thèse soutenue à Paris VIII, 1995, sous la direction de Madeleine Rebérioux.

suppression de l'hebdomadaire *Le Socialiste* et de la fusion de la bibliothèque du parti avec celle de *L'Humanité*, décisions qui le privaient de toutes fonctions au sein du fort léger appareil socialiste, et donc aussi de ses moyens de subsistance. Jusqu'en 1929, année de sa mise à la retraite, il parcourt la France, animant réunions privées et publiques. C'est alors qu'il prend l'habitude de noter les faits marquants de sa journée dans de petits carnets¹, qu'il légua par la suite à Maurice Dommanget. Il convient toutefois de les lire en se souvenant qu'ils sont écrits par un militant qui n'est plus tout jeune et dont la carrière militante n'a pas été exempte de déceptions, ni d'échecs personnels.

Publicité pour la librairie de la SFIO au début du siècle

Catalogue de la Librairie du Parti

La Cordérie, 16, Paris (5^e). — Adresser les Commandes et Mandats au Citoyen Lucien ROLAND, Administrat

CHANSONS SOCIALISTES

Paroles et musique à 2 fr. 50 le cent (franco).

L'Internationale, par Eugène Pottier.

L'Insurgé, par Eugène Pottier.

Le Drapeau Rouge.

La Marche du Premier-Mai, par Ch. Gros.

La Complainte du Proletaire, par L. Roland.

Les Coquelicots, par Lucien Roland.

Stances révolutionnaires, par Lucien Roland.

Le Programme d'un bourgeois, par L. Roland.

L'Internationale

34 cartons, fanfare. — 42 cartons, harmonie,
3 francs franco

POUR CHORALES

Prix : 0 fr. 25 — Franco : 0 fr. 30.

L'Internationale, partition pour piano.

La Semeuse, partition pour piano.

La Machine, partition pour piano.

Le Drapeau des Gueux, partition pour piano.

L'Internationale, chœur à 4 voix d'hommes.

Le Drapeau rouge, chœur à 4 voix d'hommes.

La Semeuse, chœur à 4 voix d'hommes.

La Fête des Travailleurs, chœur à 3 voix, homme,

femme, enfant.

Nos COQUELICOTS, Nos ÉGLANTINES

sont en vente au prix de 2 francs le cent pris

dans nos bureaux et 2 fr. 25 le cent franco.

Les frais d'envoi rendent impossible d'expédier

par quantité moindre de cinquante.

L'INSIGNE DU PARTI

A la demande d'un très grand nombre de Camarades, et conformément aux instructions du Conseil National, la Commission Administrative Permanente a fait préparer et met en vente le nouvel insigne.

25 cent.; 30 cent par la Poste.

Envoi franco à partir de 10 Insignes

Source : *Le Socialiste*. Annonce de la page 4.

1. Ces carnets, qui couvrent la période 1915-1937, sont conservés à l'Institut Français d'Histoire Sociale, Fonds Dommanget, 14 AS 280.

La perte des illusions

Les chagrins politiques de Lucien Roland sont avivés par des soucis personnels (un premier mariage qui n'a pas été heureux, la perte d'une fille, son unique enfant, le veuvage, un second mariage après-guerre qui s'achève tristement par la maladie et par la mort de sa femme). Il est saisissant de voir ce militant, si souvent entouré de camarades, allant de réunions publiques en congrès ou en conseils nationaux, noter si fréquemment la solitude de ses Noël ou de ses Premiers Janvier. Il est assez pathétique de le voir vieillissant chercher une affection personnelle, qu'il s'agisse de femmes d'un certain âge, donc considérées comme épousables, ou d'hommes plus jeunes¹, susceptibles de se transformer plus ou moins en fils adoptifs.

Publicité pour la vente de brochures socialistes au début du siècle en France

LE SOCIALISTE	
UNE BIBLIOTHEQUE D'EDUCATION SOCIALISTE	
Toutes les Brochures du Parti	
DE 5 JUSQU'A 50 CENTIMES	
<i>sont envoyées (en France seulement) par colis de 3 kilos en gare, contre un mandat-poste de SEPT FRANCS.</i>	
<i>POUR L'ÉTRANGER : NEUF FRANCS (les frais de poste étant plus élevés).</i>	
<p>La Loi des Salaires Par Jules GUESDE Le cent : 5 fr. ; — franco : 5 fr. 60</p> <p>Collectivisme et Révolution Par Jules GUESDE Le cent : 5 fr. ; — franco : 5 fr. 60</p> <p>Communisme et Evolution économique Par Paul LAFARGUE Le cent : 5 fr. ; — franco : 5 fr. 60</p> <p>La Religion du Capital Par Paul LAFARGUE Le cent : 9 fr. 60, franco en gare</p> <p>Les Propos d'un Rural Par COMPERE-MOREL Le cent : 5 francs ; — franco : 5 fr. 60</p> <p>L'Assurance Sociale Par A. BRUCKÈRE Le cent : 5 francs ; — franco : 5 fr. 60</p> <p>Les Paysans et le Socialisme Par COMPERE-MOREL Le cent : 7 francs ; — franco : 7 fr. 80</p>	<p>Concentration capitaliste Organisation collectiviste Par LOMPERE-MOREL Le cent : 5 francs ; — franco : 5 fr. 60</p> <p>La R. P. Son Fonctionnement — Ses Avantages Par A. VARENNE Le cent : 3 fr. ; — franco, 3 fr. 60</p> <p>Les Cahiers du Socialiste <i>Le Socialisme municipal. La Leçon de l'Étranger, par Louis GARNIER.</i> <i>L'Assurance et les Communes, par BLANCOMI.</i> <i>La Politique foncière des Municipalités, par M. HALBWACHS.</i> <i>Espaces libres et Fortifications, par A. THOMAS.</i> <i>La Suppression des Octrois, par HENRI SERAN.</i> <i>Vers la Régie directe, par Albert TANGERS.</i> <i>L'Organisation économique de la Commune, par LÉVY-BRUHL et PRUDHOMME.</i> <i>Capital et Travail, par Emmanuel LÉVY.</i> <i>Pour le Socialisme : faits et chiffres, par Louis Garnier.</i> <i>Socialisme et Dépopulation, par R. HERTZ.</i> <i>Contre l'Alcoolisme, par MARCEL GRANET.</i> <i>Le Droit de grève et le Code pénal, par Henri LEBRUN.</i> <i>La série des douze brochures : 4 fr. 80 franco.</i> <i>Chaque des 12 brochures : franco 20 centimes.</i> <i>— Le cent : 40 francs franco.</i></p>

Source : *Le Socialiste*. Annonce de la page 4.

1. Jusque vers 1924, un militant prénommé Henri, en 1932 Jean Aubé, syndicaliste CGT, « jeune romantique » selon Roland, mais qui se suicide en décembre ; puis, en 1934-1936, Alexis, un jeune homme orphelin dont Roland s'occupe, mais dont il se sépare quelques temps après sa condamnation pour cambriolage.

Nul doute que sa peine aurait été moindre s'il avait toujours été animé de la conviction de servir un idéal élevé. Or, Roland ne se cache guère qu'il « a perdu ses illusions et sa foi socialistes¹ ». Certes, il exprime ce désenchantement à un moment, entre Verdun et l'offensive Nivelles, où des âmes plus accrochées doivent tout autant désespérer de l'homme et de l'humanité. Il est assez probable que la guerre ait signifié pour Roland, comme pour beaucoup d'autres, l'écroulement des rêves de sa jeunesse, bâtis sur un socle de confiance dans la force de la Raison et du Progrès. Qu'il soit pour l'heure « majoritaire », ardemment union sacrée et furieusement hostile aux « défaitistes » de la minorité, ne contredit pas nécessairement ce qui précède. Cela n'implique pas en effet qu'il n'ait pas conscience de l'écroulement d'un monde et du caractère catastrophique des événements. Cela peut même fournir une raison supplémentaire au comportement cassant et aux emportements de Roland contre ses contradicteurs, marques habituelles d'un esprit troublé et finalement peu sûr de lui... Sa sincérité en tout cas n'est pas en doute : elle le pousse même à ne pas toujours comprendre les évolutions politiques ou les nuances nécessaires. Puisque le choix de la défense nationale est le bon, le chansonnier militant ne comprend pas l'opposition officielle de son parti au « Je fais la guerre » de Clemenceau. Son clemencisme discret est d'ailleurs loin d'être isolé au sein de la SFIO, même s'il est assez rare qu'il aille comme chez Roland jusqu'à l'acceptation, en cas de victoire, d'annexions territoriales substantielles, au-delà de la légitime récupération de l'Alsace-Lorraine. Ces tensions entre ses sentiments intimes et la position qu'il doit défendre et expliquer contribuent sans doute à le démoraliser prématurément. Il le note lui-même à la fin de la guerre :

« Jadis, l'annonce de la révolution russe m'avait transporté de joie. [...] La République est paraît-il proclamée à Prague, à Agram, à Vienne. L'État policier et jésuite de Metternich s'écroule. L'Allemagne semble atteinte du virus républicain. Et il ne me paraît pas que je subisse aucun éblouissement. Je me sens très insensible depuis quelques mois. Plus d'émotion. Je ne me reconnais plus. Est-ce que je commence à mourir² ? »

Certes, il ne faut pas exclure non plus que ces carnets, remplis les soirs de solitude, aient justement comme fonction de noter les doutes, « qui font partie de la foi », voire de canaliser la mélancolie et de limiter la montée de l'angoisse. Nous devons nous méfier de « l'effet de source » :

1. Cf. *Carnets*, 19 janvier 1917. Roland se lamente chez son ami Séjourné, autre intime de Guesde, qui réside à Saint-Ay et partage le même état d'esprit.

2. *Ibidem*, 3 novembre 1919.

Roland pouvait très bien ne rien noter ou presque les jours d'allégresse. Malgré tout, que les sentiments les plus fréquemment exprimés s'apparentent à une « noire désespérance ¹ » ne peut manquer d'être au moins partiellement significatif.

Même le vote lors des grandes circonstances électorales, rencontre suprême du citoyen et de la République, ou au moins occasion de mobiliser les énergies militantes, semble être effectué sans aucune ardeur par Lucien Roland. Son vote panaché de 1919 peut se comprendre de la part d'un ancien majoritaire convaincu : il n'accepte pas d'apporter son suffrage à Mauranges et Rappoport et il remplace leurs noms par ceux de l'historien Aulard et du général Sarrail, candidats sur la liste radicale-socialiste. Mais en 1924, il confie voter « sans enthousiasme » pour la liste du Bloc des gauches. Conséquence des nécessités de l'alliance dès le premier tour ? Pas seulement puisqu'en 1928 où le retour au scrutin uninominal permet de revenir à la candidature spécifique à chaque parti, Roland indique encore qu'il va voter « sans enthousiasme ». Il ne note rien pour les élections de 1932, à un moment où il est vrai se succèdent de nombreux enterrements (Camélinat, Madame Keufer, Turati, Albert Thomas...) qui ne peuvent qu'assombrir ses sentiments personnels. Quelques mois après, il constate à l'issue d'un conseil national jugé décevant, car trop complaisant à l'égard des élus indisciplinés : « ce n'est plus le parti socialiste, mais une jésuitière ² ». En 1936, toutefois, les succès de deux bons camarades, Marius Dubois à Oran et Aimé Larguier à Uzès, lui font plaisir, mais l'aigreur revient vite, après une visite à Paul Faure : « on semble craindre que l'entourage sémite de Blum ait trop d'appétit ³ » et un conseil national dont les manifestations d'enthousiasme l'agacent précisément : « La comédie, le théâtre envahit de plus en plus la politique ⁴. [...] Cette adoration d'un homme [Blum] devient ridicule. Je reste assis ⁵ ».

Certes, le lecteur attentif de ces carnets trouve à l'occasion des notations plus encourageantes. Encore que Roland indique davantage des moments collectifs d'allégresse qu'une participation personnelle à l'exaltation générale. Qu'est-ce qui le rend encore heureux ? Ce qui le ramène dans

1. *Ibidem*, 9 juin 1923.

2. *Ibidem*, 6 novembre 1932.

3. *Ibidem*, 8 mai 1936.

4. *Ibidem*, 20 mai 1936.

5. *Ibidem*, 30 mai 1936.

sa jeunesse militante et confiante, notamment à l'occasion de rencontres avec de vieux amis, marqués comme lui par cette période, et, en premier lieu, jusqu'à sa mort, Jules Guesde lui-même, quoique l'état valétudinaire de ce dernier soit souvent motif à méditation morose. Notons tout de même une relecture du *Manifeste du Parti communiste* de Marx et Engels, un 1^{er} janvier 1920, qui lui fait écrire : « de nouveau, j'en suis enthousiasmé ». Le témoignage est d'ailleurs également intéressant par sa date qui laisse à penser que Lucien Roland ne reste pas insensible à l'heureux « moment 1919 » du socialisme français, lorsque la Reconstruction, l'Unité et la Victoire semblent encore des objectifs accessibles et jouent pleinement leurs rôles de mythes mobilisateurs. Ces moments de retour de foi restent rares.

Des réalités sociales rebutantes

Lucien Roland éprouve-t-il au moins une satisfaction personnelle dans l'accomplissement de ses tâches ? S'il rapporte le propos de Guesde sur Jaurès : « [II] avait l'ambition de remuer les masses et [il] n'avait de plaisir que les grands meetings où il était acclamé ¹ », il ne semble pas quant à lui, en tout cas lorsqu'il est délégué permanent, goûter de joies semblables... Il se montre satisfait, ou non, de sa prestation, de ses éventuelles passes d'armes avec des contradicteurs (les minoritaires, puis les communistes pour l'essentiel, parfois quelques anarchistes ou qualifiés tels...), mais indique rarement comment la masse des auditeurs a réagi à ses propos. Lucien Roland est un militant désenchanté. Toujours actif, il pratique son métier, certainement avec conscience, mais en laissant transparaître dans ses carnets quelques aspects d'un propagandiste fatigué, analogue à ces enseignants qui sont « comme une truie qui doute » ou à ces curés, pour qui « la messe est finie ». Il est sans doute difficile de séparer les modes et techniques de séduction ou de conviction de leurs contenus. Tout en continuant son travail ², Roland prend l'habitude de récriminer contre ses auditoires. Il nous offre alors un florilège régional assez morose, illustration version noire des lieux communs sur les caractères provinciaux mis en place au siècle précédent.

Les Corses sont ainsi « vindicatifs, ombrageux, jaloux, fainéants, incapables d'initiative [...] solidaires seulement dans la haine, toujours contre

1. *Ibidem*, 10 juillet 1921.

2. Faut-il signaler un accroc à sa conscience professionnelle ? Une tournée dans les Hautes-Alpes, à la mi-octobre 1920, est jugée par Roland si mal organisée et éprouvante qu'il prétexte un lumbago pour l'abrégé.

l'État¹ ». Encore ont-ils matière à consolation puisque existent des exceptions et que les Bastiais sont moins exclusifs et mieux cultivés qu'à Ajaccio... Les méridionaux ne sont d'ailleurs pas particulièrement visés puisque les habitants de la « triste et froide » Cherbourg sont jugés « ignorants et brutaux² ». Le Massif Central ne lui inspire pas des sentiments plus amènes : « ce pays d'Espalion pue la calotte, la crasse, l'imbécillité et l'estampage³ ». Il lui rappelle d'ailleurs la Lozère, où il avait espéré s'implanter au début du siècle. Le Lot-et-Garonne n'est pas plus souriant : « Quelle triste tournée ! ». Les ouvriers y sont « laids, sales, bruyants, malpropres, fainéants...⁴ ». Le prolétariat des Ardennes est « misérable, peu intelligent ». Il est vrai qu'il vit dans un « pays arriéré, triste », un « cloaque⁵ ». En Haute-Saône, les gens sont « fermés et peu intelligents⁶ ». Dans la Vienne, ils sont « apathiques et dociles⁷ ». Rendons grâce cependant à la douceur poitevine dont le charme doit agir sur l'irascible propagandiste puisqu'il est émerveillé par la jeunesse de La-Touche-Cherves, près de Mirebeau, alors que les habitants de Paray-le-Monial, à l'intelligence limitée, « ressemblent à des momies⁸ »... Nous pourrions continuer longtemps ce tour de France qui emprunte aux poncifs des qualifications régionales pour révéler surtout une âme désabusée, chagrine et misanthrope. Les contrepoints sont peu nombreux. Ils semblent plus fréquents lors des premières années de délégation. Outre les jeunes poitevins déjà cités, nous pouvons remarquer les berrichons, « aimables, mais un peu lourds et indolents⁹ » et le public de Villiers-le-Bel, qui séduit Roland par son abord digne et sympathique : « La classe ouvrière est intéressante et mérite qu'on travaille à son émancipation¹⁰ », ou ceux de Louviers qui le félicitent et lui procurent ainsi une légitime satisfaction¹¹. En dehors de l'humeur chagrine, assombrie sans aucun doute par les réels désagréments de la vie de propagandiste en tournée, surtout pour un homme déjà âgé, quelques obsessions nous renseignent sur la structure mentale du militant.

1. *Carnets*, 23 mars 1916.

2. *Ibidem*, 1^{er}-10 novembre 1919.

3. *Ibidem*, 27 mars-3 avril 1921.

4. *Ibidem*, 2-14 octobre 1921.

5. *Ibidem*, septembre-octobre 1922.

6. *Ibidem*, 14-24 octobre 1923.

7. *Ibidem*, 8-20 septembre 1924.

8. *Ibidem*, mars 1925.

9. *Ibidem*, 28 janvier 1918.

10. *Ibidem*, 19 janvier 1926.

11. *Ibidem*, 29 juin 1926.

Peu tendre pour les provinciaux de tout acabit, Roland est encore plus ulcéré quand il écrit au sujet des Arabes et des Juifs. L'arabophobie de Lucien Roland date sans doute de son service militaire. Elle ne se dément pas : les Arabes « voleurs, menteurs, fainéants, vicieux ¹ » sont opposés aux Kabyles, sérieux et travailleurs. Le seul domaine où Roland leur reconnaît une supériorité tient au statut de la femme : les femmes arabes « passent voilées, menues et timides et sont certes bien préférables aux autres qui se croient supérieures ² ». Tout cela s'associe fort bien à une judéophobie dont les manifestations sont récurrentes tout au long des carnets. Sans doute, Roland n'est-il pas le seul de son milieu à s'exprimer de la sorte. Non sans complaisance, il rapporte des propos de Compère-Morel aux résonances peu sympathiques : « Autrefois, quand le parti était pauvre, par exemple au POF, il n'y avait pas de Juifs, car il n'y avait que des coups à recevoir, mais maintenant que ça peut rapporter, toute la Synagogue accourt et chasse les fondateurs du Parti ³ ». Certes, le juif est pour Roland un type social, le prototype même de l'intellectuel petit bourgeois arriviste et beau parleur, ce qu'il soupçonne vite Blum d'être au plan national, et Claude Lévy, le maire d'Orléans, à l'échelon régional. Il se comporte ainsi un peu comme Sorel ⁴, mais la période n'est déjà plus la même. Faut-il pour autant condamner absolument Lucien Roland et le juger ranci dans sa xénophobie et ses rancœurs ? Les répulsions ou récriminations qu'il indique nous renseignent sur un état du discours social, sur la prégnance de l'idéologie, mais elles n'empêchent pas le même homme qui les note avec une complaisance excessive d'écrire qu'il n'y a que 30 000 places dans les écoles pour 700 000 enfants arabes, que les doléances sont « nombreuses et hélas justifiées » dans ce peuple « abominablement exploité ⁵ ».

D'autres n'échappent pas non plus aux humeurs de Roland. Faut-il voir dans les femmes une catégorie spécifique ou la moitié de l'humanité ? En tout cas, elles ne cessent de préoccuper Lucien Roland dont la misogynie s'exprime sans précaution excessive. Pour lui, les femmes sont des êtres ridicules, qui ne s'intéressent qu'à leur apparence et sont avides d'aventures sexuelles ⁶. Les remarques acerbes sont trop nombreuses. Citons

1. *Ibidem*, 20 octobre 1916.

2. *Ibidem*, 25 octobre 1916.

3. *Ibidem*, 26 mars 1935.

4. Cf. S. SAND, Sorel, les Juifs et l'antisémitisme, *Cahiers Georges Sorel*, n° 2, 1984.

5. *Carnets*, 30 octobre 1916.

6. *Ibidem*, 14 février 1915.

comme exemple parmi d'autres cette sombre prédiction : « un fléau en dehors de leur ménage. Ah ! la femme dans la politique, combien nous en souffrirons ¹ ! ». Le spectacle des femmes dans la rue comme le souvenir de ses expériences personnelles malheureuses poussent Roland à se plaindre continuellement. Le pire est atteint quand les femmes lui gâchent le métier : « Les femmes ricanent, se font caresser le cul par les jeunes. Intéressant pour elles et pour les jeunes mâles, mais un conférencier socialiste ne peut dans ces circonstances accomplir son œuvre de propagande ². » Pourtant, dans cette dernière circonstance, les torts semblent à l'évidence partagés entre les deux sexes, entre les caresseurs et les caressées, mais les femmes, cela va de soi, sont jugées principales responsables.

Il me semble que Roland donne ici la clef de son malaise de propagandiste. Il est frappant de le voir si peu se mettre à l'écoute, ou simplement s'intéresser à son public. Le socialisme est pour lui une doctrine forgée par des militants, désormais âgés, qui constituent une élite virile, autrefois unie par des liens confraternels très forts. Cette doctrine doit être inculquée aux masses, chez lesquelles, trop souvent, règnent la crasse et la bêtise. Le maître mot de cette conception du monde est fourni par Guesde lui-même lorsqu'il tance son disciple infidèle, le minoritaire Pressemane : « Je n'ai jamais suivi les foules. J'ai fait l'opinion des foules. Ce n'est pas à l'école du prolétariat que je suis allé, c'est le prolétariat qui est venu à mon école ³. »

Or, le bon apprentissage de cette doctrine est constamment menacé par l'incompréhension et la bêtise des masses, en premier lieu les jeunes et les femmes. Le cinéma, le café-concert, voire le sexe, deviennent dans ces conditions les ennemis majeurs du socialisme. Roland n'imagine pas, au rebours d'un Cachin ou d'un Longuet, qu'au moins cinéma et chanson pourraient être utilisés au service de sa démonstration, qu'il pourrait partir des préoccupations quotidiennes de son public. Il n'était d'ailleurs pas délégué permanent à la propagande qu'il reprochait déjà aux adhérents de la SFIO de lire insuffisamment ⁴. Reproche récurrent, dans ce parti de propagandistes et de formateurs, aux réflexes d'enseignants, mais qui

1. *Ibidem*, 1^{er} mai 1915.

2. *Ibidem*, avril 1920. Les coupables sont la jeunesse ariégeoise.

3. *Ibidem*, 14 juillet 1915. Compte rendu du Conseil national de la SFIO.

4. Il s'était fait une spécialité de ce genre de reproches, fonction de bibliothécaire oblige..., par exemple, *Congrès de Lyon, 18-21 février 1912, compte rendu sténographique*, p. 174-175.

laisse plutôt rêveur quand on considère la masse de brochures vendues... et les nombreuses possibilités de lectures hors de la bibliothèque officielle du parti. Encore plus rêveur quand on s'interroge sur les lectures de Roland lui-même. Il est bien entendu qu'il n'était pas obligé de les signaler toutes dans ses carnets. Cependant, il indique au moins une quinzaine de films, quelques pièces de théâtre (en décadence, bien sûr, les « moyens grossiers » de Firmin Gémier lui font regretter la grande époque de Mounet-Sully), deux visites d'exposition (Manet, en 1932, qui « ne l'emballa pas », l'exposition universelle en 1937, mais hélas, il ne note pas ses souvenirs et ne compare pas avec celle de 1878...). Or, malgré ses nombreuses soirées solitaires en tournée, il n'indique que fort peu de livres lus : *Le Nez d'un notaire* d'Edmond About en juin 1916, *Le Manifeste du parti communiste* le 1^{er} janvier 1920, quelques chapitres de Rabelais en janvier 1936... Rien d'infamant, naturellement, et encore une fois nous ne pouvons pas savoir tout ce que lisait effectivement Lucien Roland, mais on n'a pas l'impression d'un lecteur forcené à la consommation livresque tellement supérieure à la moyenne de ses camarades. L'autoportrait qui se dégage de ces carnets est plutôt celui d'un Français ordinaire, avec ses soucis personnels et ses petites histoires de bureau, sa recherche d'une maison tranquille, où il pourrait jardiner, soigner ses rosiers et son potager, se promener et contempler l'éternelle comédie humaine jouée par les passants et les passantes. Chacun a sa « tentation de Venise ». Sa fin de vie ne semble pas avoir été très gaie : il passe ses dernières années dans un petit pavillon d'Issy-les-Moulineaux, continuant, si on en croit le courrier qu'on en a conservé, à se plaindre des gens et du monde, jusqu'à sa mort, survenue le 26 janvier 1948.

Voilà en somme un militant fatigué et déçu par l'existence, capable de remarques peu sympathiques ; mais il n'est pas besoin de se souvenir avec Proust que « dans l'homme le plus méchant, il y a un pauvre cheval innocent qui peine » pour constater que celles-ci, conséquences de l'aigreur et du ressentiment, ne débouchent guère sur des actions répréhensibles. Lucien Roland semble simplement être un vieil homme qui s'interroge sur le sens de sa vie.

Il serait dangereux et abusif de généraliser à partir de ce cas. Comme le signalait justement Thierry Hohl dans la discussion qui suivit la présentation orale de cet exposé, les sombres années 1920 de Lucien Roland correspondent à une période de reconstruction et de forte croissance des

socialistes. Il est vrai que tous les propagandistes SFIO ne devaient pas être aussi désabusés que celui-ci. Son métier permettait-il toujours de suppléer à ses défaillances morales et de satisfaire l'assistance ? Ce sont les réactions de celle-ci qui manquent... On peut simplement supposer que si la direction chercha assez régulièrement à mettre à la retraite Roland, c'est que celui-ci ne suscitait pas d'enthousiasme particulier chez les organisateurs des tournées. On peut aussi se demander si son maintien n'était pas également un symptôme d'une certaine perte d'autorité de la délégation à la propagande, dispositif moins essentiel dans la stratégie politique des socialistes, voire institution secondaire et accessoire. L'établir permettrait sans doute de comprendre selon quelles modalités évoluait la propagande socialiste dans la première moitié du siècle. Recherche à peine ébauchée... qu'il faudrait poursuivre, par la confrontation des expériences.

Gilles CANDAR
Musée d'Orsay

**COLPORTEURS ET PROPAGANDISTES
EN EUROPE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
AUX ANNÉES 1930 : UNE BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE**

Cette bibliographie, comme son titre l'indique, n'a pas vocation à être exhaustive. Nous souhaitons simplement suggérer des pistes de lecture aux personnes intéressées par le thème défini en introduction de cet ouvrage. Nous nous sommes abstenus, pour l'essentiel, de citer des textes et témoignages d'époque¹, préférant nous concentrer, assez classiquement, sur des études *a posteriori*, le plus souvent de type universitaire. Nous avons délibérément écarté, de surcroît, les travaux concernant les moyens les plus modernes de communication de masse [la radio par exemple dans les années trente], la presse ou la diffusion des grands ouvrages théoriques du socialisme pour focaliser notre attention sur tout ce qui est propagande orale ou propagande à la frontière de l'oral et de l'écrit, c'est-à-dire qui exige un contact direct entre le propagandiste et le « propagandé » [terme emprunté à Jacques Ellul]. Nous avons donc mis l'accent sur les rapports entre les militants et les gens qu'ils souhaitaient influencer ainsi que sur l'entretien de réseaux de diffusion ou de contacts, fondés sur des hiérarchies plus ou moins explicites et des

1. Leur nombre aurait d'ailleurs été beaucoup trop important pour une publication comme la nôtre.

convictions stables. Notre intérêt s'est porté également sur des ouvrages traitant des techniques de persuasion, de la conception des foules à différentes périodes ou de l'analyse des discours.

Le lecteur observera que le cas français est plus abondamment traité que ceux d'autres pays importants. Il remarquera également un déséquilibre en faveur des États du Nord de l'Europe. Ce fait découle de nos spécialisations respectives. Il relativise lui aussi la valeur de notre échantillon. Les imprécisions et les oublis de diverse nature seront donc à mettre au compte de nos insuffisances. Nous prions par avance le lecteur de nous en excuser.

Instruments de travail

Aucun de ces ouvrages n'est strictement consacré au sujet qui nous préoccupe. Mais ils permettent d'établir des listes de propagandistes ou de colporteurs engagés et de déterminer les territoires où ils ont pu exercer leurs activités.

J.-O. BAYLEN et N.-J. GOSSMAN [dir.], *Biographical Dictionary of Modern British Radicals*, Brighton, 2 vol., 1984. [Ce dictionnaire permet de repérer de nombreux militants et orateurs du radicalisme britannique].

J. BELLAMY et J. SAVILLE, *The Dictionary of Labor Biography*, Londres, 1972-1993, 9 vol. [chacun de A à Z]. [L'esprit de ce dictionnaire est différent de celui du Maitron puisqu'il donne essentiellement des biographies de militants connus. Il n'en est pas moins très utile puisqu'il signale l'activité de propagande de certains d'entre eux].

J. BELLAMY, D. MARTIN et J. SAVILLE, adaptation et introduction de F. BÉDARIDA, *Dictionnaire du mouvement ouvrier international. Grande-Bretagne*, Paris, Éditions ouvrières, 1979-1986, 2 tomes 301 p. et 315 p.. [Moins complet que le précédent, il mentionne toutefois les activités de propagande d'un certain nombre d'acteurs].

J. BOUTIER, P. BOUTRY et S. BONIN [dir.], *Atlas de la Révolution française*. t. 6, *Les sociétés politiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1992, 132 p. [Une cartographie très précise des Sociétés populaires permet de repérer les zones où l'activité de propagande a été la plus soutenue sous la Révolution française. L'ensemble se fonde sur une enquête très approfondie, département par département].

J. DROZ [dir.], *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international. L'Allemagne*, Paris, Éditions ouvrières, 1990, 543 p. [L'ouvrage mentionne assez souvent les activités d'orateur des militants

ouvriers allemands, mais l'auteur a délibérément laissé de côté les militants n'ayant eu qu'un rôle régional].

D. FRICKE, *Die deutsche Arbeiterbewegung von 1869 bis 1914. Ein Handbuch über ihre Organisation und Tätigkeit im Klassenkampf* [Le mouvement ouvrier allemand de 1869 à 1914. Un manuel sur son organisation et son activité dans le combat de classe], Berlin-Est, 1976. [Le titre est un peu trompeur. En fait, il y a de nombreuses indications non seulement sur les organisations de base, mais sur la chronologie et les militants de niveau moyen. L'ouvrage se veut d'obédience marxiste-léniniste].

G. HAUPT [dir.], *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international. L'Autriche*, Paris, Éditions ouvrières, 1990, 360 p. [Mêmes remarques que pour le volume sur l'Allemagne dirigé par Jacques Droz].

J. MAITRON [dir.], *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Paris, Éditions ouvrières, 44 vol., 4 parties chronologiques – 1^{ère} période (1789-1864) vol. 1 à 3, 2^e période (1864-1871) vol. 4 à 9, 3^e période (1871-1914) vol. 10 à 15, 4^e période (1914-1939) vol. 16 à 43 – plus un volume consacré à des biographies complémentaires. Il existe désormais un cédérom avec 150 000 pages-écran et plus de 110 000 biographies. [Une mine de renseignements pour qui veut retrouver la trace de ces innombrables orateurs et colporteurs qui ont fait le mouvement ouvrier en France. La partie postérieure à 1940 n'est pas encore parue].

Cadrage général de la question

À propos des techniques de persuasion et de propagande politique

J. BAUDRILLARD, *De la séduction*, Paris, Denoël, 1979, 248 p., coll. Médiations, [L'ouvrage étudie la séduction en général dans les sociétés de consommation. Il n'est donc utile qu'à titre de référence].

L. BELLENGER, *La persuasion*, Paris, PUF, 1985, 127 p. [Ce livre très clair étudie les techniques de la persuasion d'un point de vue psychologique. Il essaie de la situer entre stratagème et rhétorique].

P. BRETON, *La parole manipulée*, Paris, La Découverte, 1997, 221 p. [L'auteur cherche à renouer avec le courant critique des années 50 – Vance, Tchakhotine – en montrant les multiples visages du « mensonge organisé » dans une société de consensus apparent. Ce faisant, il livre une analyse historique de la « technicisation de la parole » avant de traiter des pièges de la manipulation et des remèdes éventuels à

lui opposer].

M. CHARLOT et A. LANCELOT [dir.], *La persuasion politique*, Paris, Colin, 1970, 168 p. [Ce petit livre a l'avantage de présenter un grand nombre de documents, mais il étudie surtout la période postérieure à 1930. C'est une approche critique des théories anglo-saxonnes des années 50-60 sur la propagande contemporaine. Il n'a donc d'utilité qu'à titre comparatif].

J.-M. DOMENACH, *La propagande politique*, Paris, PUF, 3^e édition 1979, 128 p., *Que-sais-je*, n° 448. [Une assez bonne synthèse. Mais ce sont là aussi les propagandes contemporaines qui sont analysées].

A. DOROZYNSKI, *La manipulation des esprits*, Paris, Guy Le Prat, 1981. [L'ouvrage, comme son titre l'indique, n'envisage la propagande que sous l'angle de l'endoctrinement dont il analyse les mécanismes. Il se veut un appel à la vigilance contre le caractère pernicieux des dictatures].

J. ELLUL, Propagande et évangélisation, *Revue de l'évangélisation*, 1959. [Un article qui donne une interprétation assez originale du prosélytisme religieux et de ses ressorts].

J. ELLUL, *Propagandes*, Paris, Colin, 1962, 336 p. Nouvelle édition, Paris, Économica, 1990, 361 p. [Un classique où l'auteur n'adopte pas le point de vue courant sur la propagande. Il y voit au contraire une nécessité pour tous les régimes, bien qu'il en souligne aussi les effets pernicieux. Il met en exergue la relation ambiguë existant entre le propagandiste et le « propagandé »].

P. OLÉRON, *L'argumentation*, Paris, PUF, 1983, 128 p., *Que-Sais-Je* n° 2 087, [L'argumentation n'est pas seulement analysée du point de vue du discours, mais comme fait social. Les techniques d'influence font l'objet d'un sous-chapitre intéressant].

V. PACKARD, *La persuasion clandestine*, Paris, Calmann-Lévy, 1958 [réédition 1984]. [Un grand classique, souvent cité, qui analyse surtout les mécanismes d'influence des médias et de la publicité à l'époque de la société de consommation].

A. TASCA, « Tecnica della propaganda comunista », *Critica sociale*, 1956, [Un ancien dirigeant communiste donne sa version des méthodes de persuasion en vigueur chez ses ex-camarades].

S. TCHAKHOTINE, *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, 2^e édition 1952, 607 p. Réédition Gallimard, 1992, 605 p. avec une bibliographie actualisée. [Un ouvrage engagé, mais néanmoins précieux, qui décortique les méthodes des dictatures fascistes. Il oppose

le discours socialiste à l'irrationalisme destructeur de l'extrême-droite].

À propos des représentations des foules à différentes périodes historiques

S. BARROWS, *Distorting Mirrors. Visions of the Crowd in late 19th Century France*, New Haven, Londres, Yale U.P., 1981, IX-221 p. [Cette étude synthétique analyse une période où les travaux d'un Gustave Le Bon inspirent un nombre important d'hommes politiques].

S. MOSCOVICI, *L'âge des foules, un traité de psychologie des masses*, Paris, Fayard, 1981, 503 p. [Un ouvrage très documenté qui présente les théories de Le Bon, Tarde et Freud sur les foules en les mettant en perspective par rapport à leur époque. L'auteur ne les partage pas sur le fond, mais a du mal à éviter une certaine ambiguïté à leur égard].

W. REICH, *La psychologie des masses du fascisme*, Paris, Payot, 1972, 344 p. [Un livre célèbre, écrit à l'époque hitlérienne, qui essaie de dépasser les interprétations économistes du phénomène nazi. Pour ce faire il met au point une théorie inspirée de la psychanalyse].

G. RUDÉ, *La foule dans la Révolution française*, Paris, Maspéro, 1982, 286 p. Réédition de *The Crowd in the French Revolution*, Oxford University Press, 1959. [C'est plus directement que les précédents un ouvrage d'histoire. L'accent est mis sur l'action des foules, et parfois des militants, à partir d'exemples de journées révolutionnaires. La deuxième partie fait une *anatomie de la foule révolutionnaire* qui se termine par une présentation de *la foule révolutionnaire dans l'histoire*].

Analyses de discours

M. ANGENOT, *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, 425 p. [Le livre est consacré à la description théorique de ce qu'on nomme ordinairement la « littérature de combat » entre 1868 et 1968. Il étudie les fonctions sociales du pamphlet et cherche à cerner les pratiques politico-culturelles sur lesquelles il s'appuie. Les exemples concrets qu'il développe sont stimulants].

M. ANGENOT, *L'utopie collectiviste. Le grand récit socialiste sous la II^e Internationale*, Paris, PUF, 1993, 397 p. [L'auteur travaille sur les textes concernant les sociétés post-révolutionnaires telles que les dessinent les intellectuels de parti, mais aussi les conférenciers et les agitateurs. Des remarques intéressantes sur la propagande qu'il qualifie « de second rang »].

M. ANGENOT, *La propagande socialiste, cinq essais d'analyse du*

discours, Montréal, CIADEST, 1991, 154 p. [Une approche critique sans concessions qui montre les ressorts de l'agitation des masses par la rhétorique socialiste].

M. ANGENOT, *Masses aveulies et militants virils*, *Politix* n° 14, 1991, p. 78-96. [Un titre choc et une analyse fondée sur l'hypothèse de « l'extériorité dominatrice » du discours militant].

M.-A. BARRACHINA, *Propagande et culture dans l'Espagne franquiste 1936-1945*, Ellug, 1998, 318 p. [Une analyse de la conformité du discours franquiste avec « certains habitus fondés sur les traditions » et le « substrat culturel »].

J. EHRNROOTH, *Sanan vallassa, vihan voimalla. Sosialistiset vallankumousopit ja niiden vaikutus Suomen työväenliikkeessä 1905-1914*, [Sous l'empire du verbe, avec la force de la haine. Les enseignements révolutionnaires socialistes et leur influence dans le mouvement ouvrier finlandais 1905-1914], Helsinki, Suomen Historiallinen Seura, 1992, 589 p. English Summary. [Thèse inspirée par les travaux de Foucault et qui compare divers corpus textuels en soulignant les récurrences et les contradictions du discours social-démocrate avant 1914. Elle a soulevé en Finlande des objections de méthode].

J.-P. FAYE, *La critique du langage et son économie*, Paris, Galilée, 1973, 187 p. [Un ouvrage corrosif qui s'inscrit dans une perspective althussérienne. Polémiquant avec Hannah Arendt et Nicos Poulantzas, l'auteur essaie de démontrer que le fascisme italien a inventé le langage totalitaire].

J. GUILHAUMOU, *Les discours politiques contemporains. Orientations actuelles en analyse du discours*, *Cahiers d'histoire de l'IMT* n° 28, 1978, p. 167-193. [Une étude un peu datée, mais qui est encore utile au profane car elle se fonde sur une présentation critique des œuvres].

J.-B. MARCELLESI, *Le congrès de Tours (décembre 1920). Études sociolinguistiques*, Paris, Le Pavillon Roger Maria éditeur, 1971, 357 p. [Ouvrage très technique de linguiste, mais qui reste une référence indiscutée].

S. WAHNICH, *L'impossible citoyen. L'étranger dans le discours de la Révolution française*, Paris, Albin Michel, 1997, 406 p. [Publication d'une thèse soutenue en 1995 qui étudie un nombre considérable de textes d'époque du double point de vue de l'analyse linguistique et de la

mise en perspective historique].

Le problème spécifique de la propagande orale

Approche par les différents types

Le prosélytisme religieux ou antireligieux, l'activité de terrain des mouvements confessionnels ou anticonfessionnels

R. ALAPURO, « Uskonto ja poliittinen mobilisoituminen maaseudulla » [Religion et mobilisation politique à la campagne] in R. ALAPURO, M. KLINGE et M. KUUSI [dir.], *Maailmankuvan muutos tutkimuskohteenä*, [La mutation de la conception du monde comme objet d'étude], Keuruu, 1977, [Une étude des rapports entre implantation religieuse et implantation politique en Scandinavie].

C.-J. BERTRAND, *Le méthodisme*, Paris, A. Colin, 1971, Collection U2, 416 p. [Des pages pertinentes sur les méthodes de propagande de Wesley et de ses disciples du XVIII^e siècle à nos jours. Mais il n'y a pas de références précises aux sources].

R. BLANC, *Histoire des missions protestantes*, Paris, 1971. [Quelques détails sur l'organisation, le support et la réception des dites missions. Mais l'ensemble est plus énumératif qu'analytique, avec une tendance au récit anecdotique].

G. BORDET, *La grande mission de Besançon, janvier-février 1825. Une fête contre-révolutionnaire, néo-baroque ou ordinaire ?*, Paris, Cerf, 1998, 205 p. [Un livre qui concerne très directement notre sujet. L'auteur y décortique avec une certaine verve les méthodes de propagande d'une grande mission urbaine sous la Restauration, ainsi que la manière dont les participants sont influencés].

J. CARON, *Le Sillon et la démocratie chrétienne (1894-1910)*, Paris, Plon, 1967, 798 p. [Cette thèse est surtout une analyse politique du mouvement. Dans la 2^e partie toutefois, intitulée « la formation du Sillon », on trouve des indications sur les réunions publiques, les campagnes électorales et l'implantation des Cercles d'études et des Jeunes gardes].

H. DAVIES, *The English Free Churches*, Londres, Oxford University Press, 1^{ère} ed. 1952, 208 p. [Un ouvrage très synthétique. Le chapitre intitulé « The Era of Expansion » donne des indications générales sur les méthodes de propagande].

J. DEBÈS et É. POULAT, *L'appel de la JOC. 1926-1928*, Paris, Cerf, 1986, 292 p. [L'ouvrage rassemble des témoignages sur la fondation de la JOC pour éclaircir les débats à propos de la part respective des acteurs.

Le 4^e chapitre et quelques documents cités traitent des méthodes d'implantation de l'organisation].

B. DELPAL, *Entre paroisse et commune. Les catholiques de la Drôme au milieu du XIX^e siècle*, Valence, Éditions Peuple Libre, 1989, 297 p. [Quelques pages sur les confréries et leur implantation, ainsi que sur la rivalité entre protestants et catholiques pour conquérir les milieux populaires].

J. DE FABRÈGUES, *Le Sillon de Marc Sangnier. Un tournant majeur du mouvement social catholique*, Paris, Librairie académique Perrin, 1964. [Un livre de base pour voir l'activité de propagande du Sillon. Des extraits de discours et de conférences de Sangnier replacés dans le contexte, parfois houleux, des réunions publiques].

J. FAURY, *Cléricalisme et anticléricalisme dans le Tarn (1848-1900)*, Toulouse, 1980, 532 p. [Quelques passages sur les réseaux de propagande catholique, en particulier les cercles d'ouvriers, et sur l'implantation des sociétés de Libre-pensée].

M. HEIKKILÄ, *Kirkollisen yhdistysaktiivisuuden leviäminen Suomessa [L'extension de l'activité des associations religieuses en Finlande]*, Kouvola, SKHS toim. 112, 1979. [L'ouvrage porte sur les efforts de l'Église luthérienne et des mouvements du Réveil protestant pour créer un réseau associatif en direction des fidèles au cours du XIX^e siècle].

M. HEIKKILÄ et J. SEPPO, « Uskonnollinen liike, esivalta ja "maailma" » [Le mouvement religieux, le pouvoir et le « monde »], in R. ALAPURO, I. LIKANEN, E. SMEDS, E. STENIUS [dir.], *Kansa liikkeessä [Le peuple en mouvement]*, Vaasa, Kirjayhtymä, 1987, p. 70-90. [Une mise au point synthétique sur l'extension des mouvements du Réveil religieux en Finlande au XIX^e siècle et sur leur signification dans le processus d'émergence d'une nation moderne].

J. LALOUETTE, *La libre pensée en France 1848-1940*, Paris, Albin Michel, 1997, 636 p. [Ce gros ouvrage, très complet, est surtout intéressant pour nous dans ses 2^e et 3^e chapitres où il traite de l'activité des sociétés de libre pensée et de leurs méthodes de propagande sur le terrain].

P. PIERRARD, *Les laïcs dans l'Église de France XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Éditions ouvrières, 1988, 298 p. [Bonne synthèse sur l'action des laïcs catholiques au sein de la société et sur leurs efforts pour élargir en la renouvelant l'influence de l'Église. Mais une tendance à l'hagiographie

et peu d'éléments concrets sur la propagande proprement dite].

D. ROBERT, *Les églises réformées en France 1800-1830*, Paris, PUF, 1961, 632 – XXXII p. [L'ouvrage traite surtout des rapports entre les communautés protestantes – luthériens exclus – et les régimes politiques successifs. Mais le chapitre sur les sociétés du Réveil aborde le colportage des bibles et brochures parmi les classes pauvres].

K. SINIKARI et K. SUOLINNA, *Juhonkylä. Tutkimus pohjoissuomalaisesta lestadiolaiskylästä [Juhonkylä. Études sur un village laestadien du Nord de la Finlande]*, Jyväskylä, 1986. [Une analyse méticuleuse de la vie religieuse et sociale d'un village gagné par les disciples de Lars Leevi Laestadius].

J.-L. SOETE, *Structures et organisations de base du parti catholique en Belgique 1863-1884*, Bruxelles, Peeters, 1996, 688 p. [Seule la 5^e partie sur « Les cercles catholiques locaux » analyse les méthodes de propagande et d'implantation locale].

Y. TRANVOUEZ, *Catholiques d'abord. Approches du mouvement catholique en France XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Éditions ouvrières, 1988, 264 p. [L'ouvrage réutilise une série d'articles antérieurs ayant pour thème central la formation, l'essor puis la mise en cause d'un catholicisme intransigeant. Des éléments sur les méthodes de propagande des Cercles d'Albert de Mun et du Sillon de Marc Sangnier].

A. WEMYSS, *Histoire du Réveil 1790-1849*, Paris, 1977. [Il s'agit surtout d'une histoire des différents mouvements concernés. Il y a cependant, ici ou là, quelques précisions sur l'organisation de la propagande de terrain].

Campagnes de proximité et implantation locale de mouvements politiques

A. BLETON-RUGET, « Aux sources de l'agrarisme républicain : la propagande démocrate-socialiste et les campagnes (1848-1851) », in J.-L. MAYAUD [dir.], *1848 en provinces*, n^o spécial des *Cahiers d'histoire*, Lyon, Grenoble, Clermont, Saint-Étienne, Chambéry, Avignon, tome XLIII, 1998, n^o 2, p. 283-299. [Une analyse des porte-parole républicains de la paysannerie française et de leurs méthodes].

P. GRATTON, Le communisme rural en Corrèze, *Le Mouvement Social* n^o 67, 1969, p. 123-145. [Quelques passages sur les méthodes d'implantation du PCF dans l'un de ses fiefs ruraux].

D. LEMAIRE, Le mouvement Amsterdam-Pleyel dans le Loir-et-Cher ou l'application à la base de la stratégie anti-fasciste, *Cahiers d'histoire de l'IRM* n^o 18, 1984, p. 99-121. [L'article évoque les activités de terrain et

les résultats des comités du mouvement dans un département où il est particulièrement dynamique].

L. NORRENA, *Talonpoika, pohjalainen ja punainen. Tutkimus Etelä-Pohjanmaan Järvisseudun työväenliikkeestä vuoteen 1939* [Paysan, ostrobotnien et rouge. Étude sur le mouvement ouvrier de la région des lacs en Ostrobotnie méridionale jusqu'en 1939), Helsinki, Suomen Historiallinen Seura, 1993, 370 p. [Le but du livre est d'expliquer pourquoi les idées socialistes et communistes se sont implantées durablement dans une région de petite propriété paysanne. Dans plusieurs chapitres, l'auteur étudie les moyens de diffusion de la parole socialiste au sein des communautés rurales ainsi que la façon dont elles ont été reçues et interprétées].

J. RANCIÈRE, *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Hachette-Pluriel, 1997 [1^{ère} édition, Fayard, 1981], 451 p. [L'ouvrage, consacré à la parole des humbles, relativise la part des formations organisées dans la naissance du mouvement ouvrier entre la Restauration et le Second Empire. Il analyse toutefois de manière très précise les méthodes de persuasion des saints-simoniens et autres icariens. Autre élément intéressant : l'étude des échecs rencontrés].

G. ROUSSEAU, *Le temps du gouyat. L'enracinement socialiste dans le Puy-de-Dôme (1870-1914)*, Clermont-Ferrand, Publications de l'Institut d'Études du Massif Central, 1991, 349 p. [Les techniques de la propagande orale ne sont pas analysées en tant que telles. Mais l'auteur décrit certaines campagnes électorales et les méthodes d'implantation].

J.-P. VAUDON, L'implantation du Parti communiste dans les milieux ruraux des arrondissements d'Issoire et de Thiers de 1920 à 1936, *Le Mouvement Social* n° 74, 1971, p. 75-98. [Des allusions aux tournées d'orateurs et à la diffusion de matériel de propagande].

M. VIGREUX, *Paysans et notables du Morvan au XIX^e siècle avant 1914*, Château-Chinon, Académie du Morvan, 1987, 755 p. [Cette thèse d'État contient toute une série d'indications sur les réseaux de propagande des démocrates-socialistes entre 1848 et 1852, en particulier aux pages 289-318].

A. ZEVAES, La propagande socialiste dans les campagnes en 1848, *Revue de la Révolution française de 1848*, tome XXXI, 1934-1935, p. 75-94. [Un article déjà ancien mais qui à l'époque était relativement

neuf. Des précisions sur les réseaux de diffusion et les tournées].

Les tournées d'orateurs

G. CANDAR et C. PROCHASSON, Le socialisme à la conquête des terroirs, *Le mouvement social* n° 160, juillet-septembre 1992, p. 33-63. [Un classique dans ce domaine. L'article est construit à partir des témoignages laissés par les délégués SFIO à la propagande au début du siècle].

HUBERT-ROUGER, *La France socialiste*, Paris, Aristide Quillet, 1912, tome 1, chap. II, « Les organismes de propagande », p. 118-139. [Des renseignements de première main sur les structures et l'activité de la commission pour la propagande au sein de la SFIO avant 1914].

Les grands meetings et les campagnes électorales

J. QUELLIEN, *Bleus, blancs, rouges, politique et élections dans le Calvados 1870-1939*, Caen, 1986, 424 p. [Ce livre traite de manière générale la vie politique du Calvados sous la Troisième République. Il donne de précieuses indications sur les réunions publiques].

J. SAGNES, *Jean Jaurès et le Languedoc viticole*, Presses du Languedoc/Max Chaleil éditeur, 1988, 128 p. [Une analyse très précise et très vivante des meetings tenus par Jaurès dans cette région de France, à partir des comptes rendus d'époque].

R. TREMPÉ, « Une campagne électorale étudiée d'après les archives privées. La campagne électorale de 1898 dans la 2^e circonscription d'Albi », *Actes du 82^e congrès des sociétés savantes. Bordeaux 1957, Histoire moderne et contemporaine*, Paris, 1958, p. 471-490. [Une vision des méthodes électorales de Jaurès et de ses adversaires sur le terrain d'une circonscription très convoitée].

Approche biographique

M. BARTHÉLÉMY-MADAULE, *Marc Sangnier (1873-1950)*, Paris, Le Seuil, 1973, 317 p. [Des indications sur l'activité d'orateur du fondateur du *Sillon* et de *Jeune République*].

J. BELCHEM, « *Orator* » *Hunt : Henry Hunt and English Working Class Radicalism*, Oxford, 1985. [Le livre étudie l'activité du célèbre orateur, sans donner de précisions particulières sur ses méthodes de persuasion].

D.-K. BUSE, *Parteiagitation und Wahlkreisvertretung. Eine Dokumentation über Friedrich Ebert und seinen Reichstagswahlkreis Eberfeld-Barmen 1910-1918*, Bonn-Bad Godesberg, Verlag Neue Gesellschaft, 1975, XXIX-135 p. [Ce recueil de documents est précédé d'une introduction qui évoque l'importance de la parole dans la carrière

politique de F. Ebert].

D.-K. BUSE, « Friedrich Eberts Aufstieg in der Sozialdemokratie des Deutschen Kaiserreich », in R. KÖNIG, H. SOELL et H. WEBER, *Friedrich Ebert und seine Zeit. Bilanz und Perspektiven der Forschung*, Munich, Oldenbourg, 1990. [L'auteur reprend pour l'essentiel les thèmes de l'ouvrage précédent].

G. CANDAR, Propagande : à propos de Jean Longuet, Marcel Cachin, Lucien Roland et quelques autres, *Les Cahiers de l'OURS* n° 211, mai-juin 1993, p. 3-15. [Une comparaison entre trois propagandistes célèbres du socialisme français. Des références précises].

G. CANDAR, *Jean Longuet (1876-1938) : SFIO et Deuxième Internationale*, thèse de doctorat sous la direction de Madeleine Rebérioux, Paris VIII, 1995. [L'activité de propagande de Longuet y est évoquée à de multiples reprises, parfois dans le détail].

G. CANDAR et C. PROCHASSON : « Un militant socialiste : Marcel Cachin », in D. PESCHANSKI [dir.], *Marcel Cachin. Carnets 1906-1947*, introduction du tome 1 *Marcel Cachin. Carnets 1906-1916*, Paris, CNRS éditions, 1993, p. 2-33. [Cette introduction insiste sur le Marcel Cachin propagandiste. Elle montre dans quels cadres généraux il opère. À noter que dans la suite du volume, les tournées sont analysées brièvement année par année].

J. EPSTEIN, *The Lion of Freedom : Feargus O'Connor and the Chartist Movement 1832-1842*, Londres, 1982, 327 p. [Une analyse fine et minutieuse de la méthode suivie par F. O'Connor. Sa rhétorique, son style de présentation, son sens de la mise en scène et de l'organisation sont l'objet d'une étude systématique. Très précieuse].

C. FUZIER, « Le style, c'est l'homme. Le propagandiste, l'orateur », in *Guy Mollet, témoignages*, Fondation Guy Mollet, 1977. [Un témoignage sur le style de Guy Mollet orateur].

K. KALEMAA, *Eetu Salin, legenda jo eläessään* [Eetu Salin, une légende déjà de son vivant], Helsinki-Porvoo, WSOY, 1975, 242 p. [Une présentation alerte d'un des plus grands orateurs ouvriers du parti social-démocrate finlandais avant 1914. Quelques pages sur son style très personnel d'éloquence].

P. LOBREAU, *Pierre Joigneaux (1815-1892) ou la République en sabots*, thèse de doctorat en histoire, Lyon II, 1995. [Un travail important sur l'un des républicains démocrates-socialistes les plus connus dans les

campagnes bourguignonnes. Beaucoup de documents inédits].

J. PRUDHOMMEAUX, Un commis-voyageur en communisme icarien, Chameroy, disciple de Cabet, *Révolution de 1848* n° 120-121-122, 1927-1928. [Il s'agit en fait d'une publication annotée de la correspondance entre Chameroy et Cabet. On y lit les techniques de la propagande orale au jour le jour jusqu'en 1843].

J. SAGNES, « Viticulture et politique : Édouard Barthe 1882-1949 », *Hommage à Robert Laurent*, Montpellier, 1982. [Étude consacrée à l'un des orateurs les plus sollicités dans les meetings socialistes du Midi viticole. Très utile].

H. WOHLGEMUTH, *Karl Liebknecht. Eine Biographie*, Berlin-Est, 1973. [Ce gros livre analyse surtout la vie et la pensée du dirigeant spartakiste allemand. Il y a quelques passages concernant les grands meetings auxquels il a participé].

H. YLIKANGAS et J. PAJUOJA, *Lauri Kivekäs aikansa ajaton radikaali* [Lauri Kivekäs, un radical intemporel en son temps], Helsinki, Juva, 1987. [Intéressante biographie d'un militant nationaliste, fennomane atypique, proche de l'agitateur rural].

Approche par les espaces

France

M. AGULHON, *La République au village. Les populations du Var de la Révolution à la II^e République*, Paris, Seuil, 1979, 553 p. [L'auteur analyse avec une très grande minutie les canaux par lesquels s'est effectuée la politisation des habitants du Var au cours du premier XIX^e siècle. La sous-partie intitulée « Recherches générales sur les processus de prise de conscience » est très riche pour notre sujet, de même qu'un certain nombre de pages de la seconde partie, « La révélation »].

F. D'ALMEIDA, « L'éloquence politique au XX^e siècle », in *Des mots en liberté – Mélanges Maurice Tournier*, Paris, ENS éditions, vol. 1, p. 137-150. [Article méthodologique qui propose une histoire de l'éloquence non pas à partir des théories rhétoriques mais suivant les bases de la pragmatique, avec divers exemples empruntés au XX^e siècle. Une analyse pertinente de la notion de « posture » et une bonne bibliographie].

F. D'ALMEIDA, « Postures d'orateurs et jeux de mains dans la France de l'entre-deux-guerres », in M. MÉNARD et A. DUPRAT [dir.], *Histoire, images, imaginaires*, Angers, Presses Universitaires du Maine, 1998, p. 451-461. [Une étude des techniques oratoires de l'époque, plus

précisément de la gestuelle des hommes politiques, avec des exemples choisis].

J. HUARD, *Le suffrage universel en France 1848-1946*, Paris, Aubier, 1991, 493 p. [On peut trouver dans cet ouvrage général des éléments concernant les méthodes de persuasion de l'électorat].

R. HUARD, *La préhistoire des partis. Le mouvement républicain en Bas-Languedoc*, Paris, 1982, 520 p. [Un livre de référence. Mais des indications plutôt éparses sur les réseaux et les méthodes de propagande orale].

J.-L. MAYAUD [dir.], *1848 en provinces*, n° spécial des *Cahiers d'histoire*, Lyon, Grenoble, Clermont, Saint-Étienne, Chambéry, Avignon, tome XLIII, 1998, n° 2. [Une partie des contributions abordent de près ou de loin notre thème, mais sans l'approfondir].

G. PÉCOUT, La politisation des paysans au XIX^e siècle. Réflexions sur l'histoire politique des campagnes françaises, *Histoire et sociétés rurales* n° 2, 2^e semestre 1994, p. 91-125. [Une importante mise au point historiographique suivie d'une bibliographie conséquente. Une partie des titres cités concerne de près ou de loin les méthodes de propagande].

Propagande et formation au Parti socialiste SFIO, 1905-1969, numéro spécial de *Cahiers et revue de l'OURS*, n° 211, mai-juin 1993. [Certaines contributions peuvent être utilisées pour le traitement de notre thème].

J. SAGNES, *Politique et syndicalisme en Languedoc. L'Hérault durant l'entre-deux-guerres*, Montpellier, Centre d'histoire contemporaine du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, Université Paul Valéry, 1986, 515 p. [Des pages sont consacrées à la manière dont les partis ouvriers, en particulier le parti communiste, organisent leur propagande à l'échelle locale].

J. VALETTE, « Utopie sociale et utopistes sociaux en France vers 1848 », *in 1848. Les utopismes sociaux. Utopie et action à la veille des journées de 1848*, Société d'histoire de la Révolution de 1848 et des révolutions du XIX^e siècle, Paris, SEDES-CDU, 1981, p. 11-110. [Voir en particulier le chapitre VII sur les réseaux utopistes en France].

E. WEBER, « Comment la politique vint aux paysans » : A second look at Peasant politicization, *American Historical Review*, 87 [April], 1982, p. 357-389. [Des vues originales sur la politisation des milieux ruraux. L'auteur insiste sur les facteurs internes aux campagnes dans la formation des opinions politiques. Quelques exemples concrets sur la propagande orale].

Grande-Bretagne

M. BOZON, *Sunday speakers in Hyde Park : a sociolinguistic study*, maîtrise, Paris, École Normale Supérieure, 1976, III-167 p. [L'auteur s'est intéressé aux orateurs du grand parc londonien dans les années 1970. Il analyse leurs méthodes de persuasion ainsi que les attitudes du public].

J.-E. EPSTEIN, *Radical Expression : Political Language, Ritual and Symbol in England 1790-1850*, New-York -Oxford, Oxford UP, 1994, XII-233 p. [Il s'agit d'une série d'études sur les modes d'expression des idées politiques radicales en Grande-Bretagne. À souligner : « The Cap of Liberty » qui analyse signes, symboles et élan mobilisateur de l'action politique – p. 70-79 – ainsi que tout ce qui touche aux dîners, discours et toasts chez les radicaux du Lancashire au début du XIX^e siècle].

E.-P. THOMPSON, *The Making of the English Working Class*, 1963, traduction française *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1988, 791 p. [Un très grand livre. Des pistes, des informations et des hypothèses à foison sur la question qui nous préoccupe].

Monde scandinave

R. ALAPURO, I. LIIKANEN, E. SMEDS, E. STENIUS [dir.], *Kansa liikkeessä* [Le peuple en mouvement], Vaasa, Kirjayhtymä, 1987, 303 p. [De très bonnes études sur la montée du phénomène associatif et la politisation des masses en Finlande à la fin du XIX^e siècle, en rapport avec la structuration d'une conscience nationale].

H. EKLUND, « Piirteitä Suomen työväenliikkeen valistustyöstä ennen kansalaissotaa » [Traits du travail d'éducation du mouvement ouvrier avant la guerre civile], in *Sosiaalidemokraattinen Puolue 25-vuotta. Muistojulkaisu* [25 ans de Parti social-démocrate. Publication du souvenir], Tampere, 1924, p. 67-93. [Des éléments de première main sur le travail de propagande avant 1918, souvent utilisés par les historiens].

D. RUNDT, *Munsalaradikalismen. En studie i politisk mobiliseringen och etableringen*, [La radicalité politique à Munsala. Une étude sur la mobilisation et l'implantation politique], Turku, 1992. [Une étude stimulante où sont analysées les continuités entre l'implantation des sectes puis celles du socialisme et du communisme].

S. RYDENFELT, *Kommunismen i Sveridge*, Kristianstad, 1954. [L'ouvrage étudie en priorité l'implantation communiste en Suède. Il a

été considéré en son temps comme pionnier].

H. SOIKKANEN, *Sosialismin tulo Suomeen ensimmäisiin yksikamarisen eduskunnan vaaleihin asti* [L'arrivée du socialisme en Finlande jusqu'aux premières élections au Parlement unicaméral], Porvoo, WSOY, 448 p. [Une thèse où les facteurs d'implantation du SSDP sont méticuleusement analysés. Quelques pages spécifiques sur les tournées d'orateurs et la propagande locale].

Autres pays européens

G. ARFE, *Storia del socialismo italiano (1892-1926)*, Turin, Einaudi, 1965. [Quelques indications dispersées sur l'implantation locale].

F. BARBAGALLO, *Il PCI, i cetimedi e la democrazia nel Mezzogiorno (1943-1947)*, *Studi Storici*, 3, 1985, p. 523-544. [Cet article aborde, entre autres, les méthodes de réimplantation du PCI dans le sud de l'Italie après la chute du fascisme].

Z. CIUFFOLETTI, M. DEGL'INNOCENTI, G. SABBATUCCI, *Storia del PSI*, 3 vol., Bari, Laterza, 1993. [Les deux premiers volumes contiennent des passages sur la propagande de terrain et les meetings socialistes avant 1914].

K.-E. LÖNNE, *Politisches Katholizismus im 19. und 20. Jahrhundert*, Francfort, Suhrkamp, 1983. [Quelques passages sur les méthodes de propagande, avec des exemples significatifs].

D. MEMMI, *Du récit en politique. L'affiche électorale italienne*, Paris, Presse de la FNSP, 1986. [Ce livre traite surtout du second XX^e siècle, mais il offre de nombreuses illustrations et quelques pistes de réflexion sur la propagande].

À la frontière de l'oral et de l'écrit : le problème de la propagande par colportage

Généralités

Quelques repères sur l'histoire du colportage

R. CHARTIER et H.-J. LÜSEBRINK, *Colportage et lecture populaire. Imprimés de large circulation en Europe XVI^e-XIX^e siècles*, Actes du colloque des 21-24 avril 1991, IMEC-Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1996, 469 p. [19 contributions et une introduction de Roger Chartier qui pose les problèmes essentiels de la diffusion de l'écrit à une époque où l'analphabétisme est une réalité massive. Quelques articles sont utiles, tels ceux de Gudrun Gersman et Jean-François

Botrel].

J.-J. DARMON, *Le colportage de librairie en France sous le Second Empire. Grands colporteurs et culture populaire*, Paris, Plon, 1972, 316 p. [Ce livre n'étudie pas spécifiquement le colportage politique, mais il permet de comprendre les raisons économiques, culturelles et politiques du déclin rapide du colportage sous le Second Empire].

L. FONTAINE, *Histoire du colportage en Europe XV^e-XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, 334 p. [Un ouvrage qui montre bien les réalités économiques et sociales du colportage, ainsi que son évolution séculaire. Le chapitre 7 est le plus utile dans notre optique, mais reste succinct pour les exemples concrets].

Quelques repères sur l'histoire de la diffusion de l'écrit

S. HIBBS-LISSORGUES, *Doctrine de l'Église catholique en matière d'imprimé : la littérature religieuse et le roman édifiant (1840-1900)*, Toulouse, Université Toulouse-Le Mirail, 1997, 212-11 p. [Le thème abordé ne rejoint que marginalement le nôtre, mais l'ouvrage donne quelques exemples de diffusion des œuvres].

R. MANDROU, *De la culture populaire aux XVII^e-XVIII^e siècles, la Bibliothèque bleue de Troyes*, Paris, Stock, 1964, réédition 1975. [Un grand classique qu'il faut consulter pour donner un cadre général à notre réflexion].

J.-Y. MOLLIER [dir.], *Le commerce de la librairie en France au XIX^e siècle*, Paris, IMEC-Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1997, 451 p. [38 contributions et une introduction de Jean-Yves Mollier. Ouvrage très riche. À signaler : les contributions de Jean-Yves Mollier, Isabelle Olivero et Serge Bouffange].

M. VERNUS, « Lectures et pratiques de lecture en Franche-Comté 1780-1800 », *Mélanges de la Bibliothèque de la Sorbonne*, 1989, p. 165-177. [Une partie des exemples utilisés intéressent de près notre problématique].

M. VERNUS, La culture écrite et le monde paysan : le cas de la Franche-Comté (1750-1860), *Histoire et sociétés rurales*, juin 1997. [Un gros article avec une abondante bibliographie spécialisée. Une présentation des médiateurs paysans de la culture écrite et des militants comme relais d'opinion].

La diffusion de l'imagerie politique

D. LERCH, *Imagerie et société, l'imagerie Wentzel de Wissembourg au*

XIX^e siècle, Strasbourg, Istra, 1982. [L'étude porte en partie sur la diffusion des images et l'adaptation aux goûts du public].

J. MISTLER, F. BLANDEZ et A. JACQUEMIN, *Épinal et l'imagerie populaire*, Paris, Hachette, 1961, 192 p. [Des illustrations de qualité et quelques repères utiles pour la diffusion].

Approche par les espaces

France

S. BOUFFANGE, « La *Librairie internationale catholique*, la première librairie d'un éditeur belge en France (1857-1868) », in J.-Y. MOLLIER [dir.], *Le commerce de librairie...*, *op. cit.*, p. 299-306. [Article intéressant pour connaître un réseau de diffusion catholique, en l'occurrence la maison Casterman, et ses méthodes].

J. DRAGONI, Étude sur les premiers journaux de cellules d'entreprises du Parti communiste, *Cahiers d'histoire de l'IMT* n° 23, 1977, p. 95-120. [Un travail qui permet de comprendre la nature des réseaux de diffusion communistes et leur activité de terrain].

R. GOSSELIN, *Les almanachs républicains. Traditions révolutionnaires et culture politique dans les masses populaires de Paris (1840-1851)*, Paris, L'Harmattan, 1993. [Ce sont surtout les contenus qui sont analysés, mais quelques passages concernent la vente].

J.-Y. MOLLIER, « La librairie du trottoir à la Belle-époque », in J.-Y. MOLLIER [dir.], *Le commerce de librairie...*, *op. cit.*, p. 233-241. [Des indications précieuses pour la diffusion de feuilles volantes et mini-brochures contestataires à l'époque de l'affaire Dreyfus].

I. OLIVERO, « Les propagandes catholiques et républicaines dans la librairie au début de la III^e République (1860-1880) », in J.-Y. MOLLIER, *Le commerce de librairie...*, *op. cit.*, p. 243-253. [Des renseignements de première main].

M. VERNUS, « La lutte contre les libelles bonapartistes dans le Jura (1816-1822) », *Société d'émulation du Jura. Travaux*, 1993-1994, p. 223-236. [Cet article permet de mesurer l'importance de la propagande bonapartiste et les inquiétudes qu'elle soulève auprès des autorités].

Europe du Sud

R. ARNABAT, « Liberals i reialistes en la literatura de canya i cordill durant il trienio liberal (1820-1823) », *Literatura, cultura i carlisme. III Seminari sobre carlisme*, Barcelona, Columna, p. 51-87. [Comment

l'affrontement politique s'empare d'un média traditionnel pour convaincre les masses].

J.-F. BOTREL, « Les aveugles, colporteurs d'imprimés en Espagne. 1^{re} partie : La confrérie des aveugles de Madrid et la vente des imprimés du monopole à la liberté du commerce (1581-1836) », *Mélanges de la Casa de Velazquez*, IX, 1973, p. 417-482. [Ce long article met en perspective l'histoire d'une confrérie puissante].

J.-F. BOTREL, « Les aveugles, colporteurs d'imprimés en Espagne. 2^e partie : Des aveugles considérés comme mass-média », *Mélanges de la Casa de Velazquez*, X, 1974, p. 233-271. [Suite de l'article précédent. Un certain nombre d'exemples concrets à méditer].

J.-F. BOTREL, Des professionnels de la clandestinité : les aveugles colporteurs d'imprimés dans l'Espagne contemporaine, in *Histoire et clandestinité du Moyen Âge à la Première Guerre mondiale*, Albi, *Revue du Vivarais*, 1979, p. 301-316. [L'article évoque les astuces des aveugles colporteurs pour échapper aux contrôles et à la répression policière].

J.-F. BOTREL, « La littérature de *Cordel* en Espagne. Essai de synthèse », in R. CHARTIER et H.-J. LÜSEBRINK, *Colportage et lecture populaire. Imprimés de large circulation en Europe XVI^e-XIX^e siècles*, Actes du colloque des 21-24 avril 1991, IMEC-Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1996, p. 271-281. [L'auteur montre la survivance d'un genre qui se développe à nouveau dès que la situation l'exige avec les guerres ou la censure. L'accent est cependant mis sur le type de document et non sur la manière dont on le diffuse].

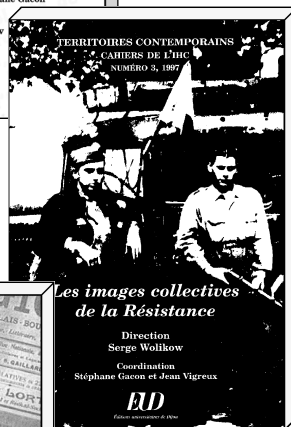
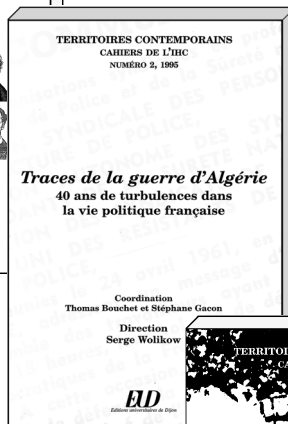
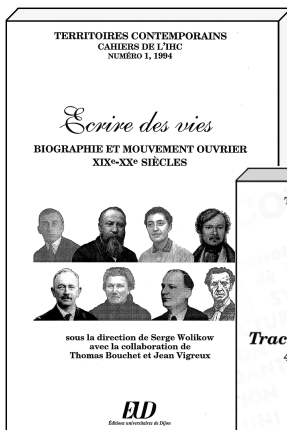
A. ELORZA, Un vacío legal : periodicos y hojas volantes republicanos (1840-1843), *Estudios de informacion* n° 23, p. 51-99. [L'auteur analyse surtout le contenu des documents, mais il aborde aussi les problèmes de la diffusion et des réseaux].

Europe du Nord

A. ROININEN, *Kirja liikkeessä* [Le livre en mouvement], Helsinki, Suomalaisen Kirjallisuuden Seura, 1993, English Summary. [L'ouvrage étudie, entre autres choses, la diffusion des brochures politiques dans la Finlande de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Mais l'accent est mis sur l'analyse quantitative].

Maurice CARREZ – Thomas BOUCHET
UMR CNRS 5605
Université de Bourgogne

CAHIERS DE L'IHC



Les cahiers de l'IHC sont en vente
directement à l'IHC,
UFR des sciences humaines,
bur. R56 - 2, bd Gabriel - 21000 Dijon
Tél. 03 80 39 57 58 - fax 03 80 39 57 17 - Email : lilian.vincendeau@u-bourgogne.fr